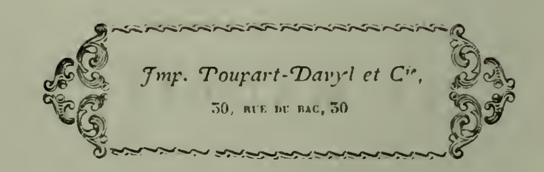

U d'/of OTTAWA
39003002384542

LE MAUDIT



Imp. Tolmer-Davyl et Cie,

30, RUE DU BAC, 30

LE

MAUDIT

PAR

L'ABBÉ ***

—

TOME PREMIER

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

—

1864

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

PQ
2364
.M4M3
1864
V. 1

PREMIERE PARTIE

LE JEUNE PRÊTRE

PRÉFACE

Ce livre est une œuvre d'art : ce n'est ni de la polémique ni de l'histoire, le titre le dit assez.

Comment un prêtre s'est-il décidé à écrire un roman ?

La réponse est très-simple.

Le roman est la forme littéraire qui va le mieux aux esprits de notre temps. L'auteur a pris ce cadre comme Platon celui du dialogue, comme Pascal celui d'une correspondance. L'évêque Camus écrivit des romans. Il fut l'Alexandre Dumas de son siècle, et ne perdit rien pour cela, aux yeux de ses contemporains, de la vénération qui s'attache à une vie sans reproches. Fénelon nous a laissé un splendide roman. Qui n'a gardé un doux souvenir de Calypso et des nymphes de son île? On a publié un roman qui a quelque mérite

et dont l'auteur est un cardinal de l'Église romaine, M. Wiseman.

Le prêtre qui a écrit *le Maudit* a fait comme le cardinal Wiseman, comme Fénelon, comme Camus.

Son sujet est brûlant : on n'écrit pas pour ne pas être lu. Mais il a la conscience de n'avoir pas tracé une ligne qui ne soit imprégnée d'un respect profond pour tout ce qui est digne de respect ; comme aussi il a été implacable, dans l'intérêt de la religion elle-même, contre les procédés honteux qui la compromettent et qui la souillent. A qui la faute ? Évidemment aux coupables, et non à l'homme de courage qui les dévoile.

Une camarilla fanatique aura ce livre en horreur. Les hommes religieux impartiaux auront le courage d'avouer qu'il sert plutôt qu'il n'offense une sainte cause tant compromise par d'autres plumes.

***

Paris, le 20 novembre 1862.

I

LA CHAPELLE DE L'INQUISITION

Trois femmes sortaient d'un vieux hôtel construit à T., au XVIe siècle, dans la rue du Taur, par un conseiller au parlement. C'était le matin; la grande horloge du Capitole sonnait huit heures; mais on se lève avec le jour dans la province. Toutes les trois allaient à un rendez-vous d'une extrême importance pour les femmes pieuses.

Madame de la Clavière, la plus âgée, tenait le bras de sa petite nièce Louise Julio. Une femme de chambre marchait derrière elle : c'était Madelette, vieille et sainte fille qui, à cinquante-huit ans, conservait, sous une frêle enveloppe, toute l'énergie de la race pyrénéenne.

Elles suivaient la rue du Taur, en se dirigeant vers la place du Capitole. Chacune d'elles, occupée de l'examen de ses peccadilles, était silen-

cieuse. La vieille dame avait eu ses impatiences et ses distractions habituelles ; il lui était échappé quelques petits mots malins sur le compte d'autrui; et elle avait succombé à une tentation de gourmandise qu'elle déguisait délicatement sous le nom de sensualité. Quand on a soixante et dix ans, qu'on vit retirée avec une jeune nièce, qu'on ne voit du monde que deux ou trois vieillards qui viennent faire avec vous, chaque soir, leur partie de cartes, on n'est pas une bien grande pécheresse. Et cependant madame de la Clavière était vivement impressionnée. Elle marchait d'un pas lent, presque tremblant. Louise entendit même ces mots murmurés tout bas : Mon Dieu ! que vais-je faire ?

La jeune fille était dans tout l'éclat de ses vingt printemps. C'était un de ces nobles types que présentent quelquefois les femmes méridionales, et qui réunissent à un même degré de perfection la régularité des traits, comme si un artiste en eût tracé le dessin, et cette merveilleuse grâce de laquelle on a dit si justement qu'elle est plus belle encore que la beauté. Grande comme sa tante, qui avait été elle-même autrefois fort remarquée dans le monde, elle semblait la dominer de la tête, qu'elle redressait par instinct et sans la moindre pensée d'orgueil, pendant que la pauvre vieille, comme affaissée sous un remords, s'appuyait forte-

ment sur elle pour ne pas tomber, avant d'arriver aux pieds de ce bon père qui, cette fois, lui paraissait un père redoutable.

Louise trouvait aussi, en épluchant sa conscience, bien des petites misères féminines. Elle aimait passionnément sa tante; cependant les impatiences de la vieille femme avaient provoqué les impatiences de la nièce. Son miroir, quoiqu'elle n'eût pas de vanité, lui avait dit, comme il lui répétait depuis huit ou dix ans, qu'elle était bien belle, et la fille d'Ève, cette fois, avait écouté le miroir. Elle s'était moquée aussi, bien peu sans doute, mais un peu, du vieux Tournichon, un ami de sa tante, qui passait à T. pour l'un des agents secrets et une âme damnée des jésuites. La charmante enfant, dans ces heures de vagues aspirations où le cœur, débordant de vie, monte vers un bonheur idéal, avait arrêté sa pensée sur une image fugitive, réminiscence sans doute de quelque lion qui l'avait lorgnée, le dimanche, quand elle se rendait paisiblement à l'église du Taur.

C'était tout. Elle n'avait été ni médisante ni gourmande, ces deux vices que ne connaissent pas les jeunes et belles natures. Elle n'avait rien à se reprocher non plus à l'endroit de Madelette, qu'elle trouvait stupide, mais qu'elle respectait même à l'égal de sa tante. On ne serait donc pas grondée du bon père! Ah! vous, femmes, qui n'êtes

plus à vos vingt ans, vous ne vous doutez pas combien on est fière d'aller devant le juge secret avec un aussi léger bagage.

Pour Madelette, elle ne savait pas ce que c'était que le péché. Pauvre ignorante, tombée un jour de ses montagnes, et n'ayant connu des êtres vivants que les moutons qu'elle menait paître sur les vertes pelouses de Valcabrère, elle n'avait qu'une pensée, faire en toutes choses la volonté de madame. Et quand le bon père, qui était le guide spirituel de madame de la Clavière et de Louise, lui avait, par ses interrogations, arraché quelques oui sur ses distractions à l'église et dans ses prières, il n'avait à attendre que des non désespérants sur toutes les autres misères de l'humanité. Le révérend père en avait pris son parti. La confession de Madelette était stéréotypée : elle eût cru perdre son paradis si elle y eût changé quelque chose. Devant une vie si monotone, l'accusation de chaque semaine devait être monotone aussi. On le devine encore, Madelette, toute vieille fille qu'elle était, n'avait pas la moindre ruse dans l'esprit, mais elle avait le don singulier de se rappeler tout ce qu'elle pouvait entendre. Avait-elle exercé sa mémoire aux dépens de sa raison, dans ce petit monde où elle était condamnée au mutisme? était-ce l'instinct de la bête qui regarde beaucoup et retient les moindres images parce qu'elle ne pense

pas? je ne sais; mais on pouvait interroger Madelette *de omni re scibili* sur ce qui se passait dans la maison de madame de la Clavière. Et comme son directeur était un dieu en terre pour elle, le moindre soupçon ne lui fût jamais venu que, dans ce pieux cancan de femme de service à confesseur, provoqué de temps à autre par le révérend père, il y eût autre chose que le pur désir de la plus grande gloire de Dieu.

Le trio cheminait donc paisiblement. Vers le milieu de la rue, sur la gauche, s'élève un grand édifice à la façade lisse et sans ornementation, tel que l'art moderne en construit pour les fabriques et pour les casernes. Louise regarda longtemps de ce côté; et son œil pur, mais cependant plein d'une certaine animation, sembla chercher, derrière ces hautes murailles, comme un être aimé dont elle eût avec bonheur aperçu au moins le visage. A cet âge encore, les yeux trahissent le cœur.

On déboucha bientôt sur la place du Capitole. Les deux femmes trouvèrent une distraction à leurs pensées en voyant le marché aux fruits étaler gracieusement devant la belle façade du Capitole les produits parfumés du soleil du Midi, ce soleil qui ne s'oublie plus, quand il a jeté de sa séve dans votre sang, au moins pendant quelques années de votre existence.

Elles prirent ensuite une longue rue, assez large mais tortueuse, qui est l'une des plus grandes artères de l'ancienne capitale du Midi ; et bientôt ayant tourné sur la droite, elles entrèrent dans la rue de l'Inquisition. La maison de l'Inquisition, possédée par les pères de la Compagnie de Jésus, a donné son nom à cette rue.

La façade de la maison est petite et basse, mais remonte certainement à l'époque de l'établissement à T. de ce sanglant tribunal. Une inscription gothique assez difficile à déchiffrer et qui sert à donner la date de l'édifice, se voit encore sur la porte d'entrée.

Presque en face, dans la rue, est une niche qui renferme une madone noire, portant sur la tête une couronne de cuivre doré, vêtue de robes de soie et tenant dans ses bras l'Enfant Jésus également couronné et habillé d'une robe. Une lampe brûle nuit et jour devant cette vieille image, objet pour les habitants de T. d'une grande vénération. Il semble que le génie poétique du moyen âge ait voulu placer l'image de la tendresse et de la miséricorde en face de la maison redoutable de laquelle partaient des arrêts terribles de supplices et de mort.

Madame de la Clavière se signa, regarda l'image, comme une suppliante conduite au bûcher qui eût demandé sa délivrance. Louise ne vit que les gros

bouquets de fleurs déposés, le matin même, derrière le treillis protecteur de la madone, et Madelette marmotta un *Ave*.

Madame de la Clavière, Louise et Madelette pénétrèrent dans l'intérieur du couvent par un corridor étroit, à l'extrémité duquel se trouve la porte de la chapelle. Rien de remarquable, ni pour la grandeur du vaisseau, ni pour l'architecture, dans cette petite église des jésuites, si ce n'est une série d'enfoncements obscurs dans les bas côtés de la nef, contenant chacun un vaste confessionnal L'esprit de l'ordre se trahit dans cette disposition extérieure. Ici tout est mystère; aucun écriteau, selon l'usage des paroisses, n'indique le nom du personnage qui siége dans chaque tribunal. Un simple numéro se détache du fronton de ces sombres alcôves de chêne, devenues le moyen puissant de communication de ces religieux habiles avec le monde féminin, car pour les hommes, ils les reçoivent dans leurs cellules.

Les pénitentes, préalablement munies d'eau bénite et pieusement signées, se dirigèrent vers le n° 8, placé à l'extrémité du bas côté droit de l'église, et disparurent dans l'ombre profonde de ce réduit. Bientôt un prêtre, vieillard encore plein d'énergie, à figure sèche et pâle, descendit de l'autel, sortit du sanctuaire par une porte latérale, et, après quelques minutes, revêtu d'un rochet à

larges manches, vint s'enfermer dans son tribunal. Quelques fidèles priaient vers le haut de la nef. Deux autres pères, placés aussi dans leurs confessionnaux, écoutaient des pénitentes. Il régnait là un silence que rien du dehors ne venait troubler, et qu'interrompait à peine, de loin en loin, le frôlement des robes de soie des femmes qui allaient s'agenouiller aux pieds des bons pères.

La vieille dame, visiblement émue, les joues colorées, comme si elle eût dû faire l'aveu pénible d'une faute de cœur, entra la première, en soulevant un rideau de couleur sombre qui retomba sur elle. On n'entendit plus de longtemps, autour de l'alcôve mystérieuse, que l'insaisissable murmure de deux voix, parfaitement disciplinées à cet exercice, qui se répondaient avec une lente monotonie.

Après la formule latine de bénédiction dite par le père, et sous laquelle la bonne vieille s'inclina profondément, comme pour puiser, dans cet acte d'humilité, un peu de courage, la pénitente dit d'une voix assez calme les petites fautes reconnues dans son examen. Puis se frappant la poitrine elle ajouta :

— Mon père, je ne me souviens pas d'autre chose.

Et s'appuyant sur la crédence placée devant elle, elle attendit.

— Eh bien ! ma chère fille, vous avez bien réfléchi à ce que je vous ai dit il y a huit jours ?

— Oui, mon père.

— Quelles résolutions avez-vous prises ?

— Tout ce que vous voudrez, mon père. Je vous ai promis une obéissance absolue.

— Sans doute, ma fille; mais vous savez que, dans la direction des âmes, surtout lorsqu'il s'agit de déterminations aussi graves, notre devoir nous impose de ne pas recourir à ces engagements sacrés de l'obéissance, pour laisser l'âme fidèle à toute la générosité de son sacrifice. Et ici, franchement, le vôtre n'est pas bien rigoureux. A vous, ma fille, qui méditez si souvent sur la rapidité de notre passage dans cette vallée de misères, sur la probabilité prochaine de la mort bienheureuse qui vous arrachera aux ennuis et aux imperfections de cette pauvre vie, il ne m'est pas difficile de vous dire : Il faudra, que vous le vouliez ou non, renoncer bientôt à cette fortune, à laquelle, je le sais, vous ne tenez nullement par le cœur. Faites-en au plus tôt un saint usage. Laissez de vous, avant de partir de ce monde, un souvenir impérissable de votre générosité et de votre foi. L'Église vous bénira, ma fille; et notre sainte maison aura à perpétuité des prières pour sa plus noble et sa plus chère bienfaitrice.

Le bon père s'arrêta comme pour attendre

quelque parole de sa fille spirituelle. Celle-ci garda le silence; mais un soupir longtemps contenu dévoila l'angoisse de son âme. Le père reprit :

— Vous écoutez encore la chair et le sang, ma fille, et le vieil homme retrouve dans votre cœur ses coupables convoitises. Prenez garde aux suggestions dangereuses de l'esprit du mal!

— Mon père, je ne regrette rien pour moi, je vous l'assure; et Dieu m'est témoin que je me dépouillerais à l'heure même. Mais j'ai un remords, une profonde inquiétude : Louise et son frère sont doublement mes héritiers, puisque je suis moi-même une Julio et la sœur de leur père. Puis-je en conscience déshériter ces enfants de ma fortune et de celle de leur oncle?

— Oui, la fortune de maître Julio! fortune, je vous l'ai bien dit et je le sais par des renseignements certains, qui s'était formée, pendant cinquante ans, par des gains secrets usuraires et illicites.

— Il passait cependant pour un si honnête homme!

— Qu'importe, si ces biens injustement acquis le font brûler maintenant dans le purgatoire? Je vous le répète : vous n'avez que ce moyen de mettre son âme en paix dans une autre vie et de sauver la vôtre. La restitution est d'obligation de conscience pour les biens mal acquis. Or la théo-

logie nous enseigne que, lorsqu'il est impossible de retrouver les personnes qui ont été lésées par les bénéfices de l'usure, des donations pieuses remplissent le même but. Vous êtes bien heureuse que ce moyen vous soit offert encore.

— Ah! ces pauvres enfants!

— Oui, les pauvres enfants! Belle compassion! Voilà que vous parlez comme les âmes mondaines. En vérité, ma fille, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous n'avez pas la foi. Quelle défiance de Dieu plus déraisonnable! Qui vous dit que la chère Louise n'est pas appelée à la vocation religieuse? Vous comprenez qu'étant son confesseur, il y a des choses que je ne puis pas vous dire. Pour Julio, votre neveu, il sera prêtre dans quelques jours. Le maladroit, s'il eût écouté nos pères quand il quitta notre collége, il serait avec nous maintenant. Il s'en repentira un jour. Il a du talent; quel bel avenir lui était réservé! Mais enfin, dans le clergé séculier, il aura un poste, et n'aura nul besoin d'un demi-million de fortune qui en ferait un petit orgueilleux et un mauvais prêtre. Croyez-moi, ma fille, Dieu sait mieux que vous ce qui sera le salut de votre neveu et de votre nièce.

— Enfin, mon père.

— Oui, ma fille, il faut être plus raisonnable que cela. Ce sont de vains regrets et de pures ima-

ginations : vous déplairiez à Dieu, vous compromettriez le salut de votre cher mari, vous résisteriez à la grâce qui sollicite de vous la grandeur du sacrifice.

— Eh bien, mon père, je ne résiste plus.

— J'attendais cela, ma fille, de votre tendre piété. Dieu aime les âmes qui donnent avec joie. Si vous m'y autorisez, je remettrai au brave monsieur Tournichon une formule de testament que vous copierez d'une manière très-lisible. Comme le monde est si mauvais et que le testament pourrait être attaqué, sur les instigations de nos ennemis, ce sera monsieur Tournichon lui-même que vous instituerez votre légataire universel. Du reste, j'ai mis expressément dans le projet qu'il payera une pension viagère convenable à Louise et à l'abbé.

Vous voyez, n'est-ce pas? que nos intentions pour ces chers enfants seront remplies. Notre société les protégera toujours, en souvenir de vous. Et notre société n'est jamais ingrate envers ses amis.

— Je le veux bien, mon père.

— C'est entendu, je compte sur votre parole. Adieu, ma chère fille, recevez ma bénédiction et allez en paix.

Le rideau se releva.

La pauvre femme plus morte que vive revint lentement à sa chaise, sur laquelle elle s'affaissa en se cachant le visage. Louise Julio prit la place de sa tante.

II

UNE VOCATION DOUTEUSE

Les péchés mignons de Louise furent avoués au père avec cette bonne grâce des enfants desquels on a exigé un pardon et qui se disent tout bas : Je suis pourtant bien sage. Rien de moins humble que la jeunesse tant qu'elle garde le sentiment de son innocence. Elle a un orgueil de tout, même de la vertu. Dès lors l'acte de contrition est difficile à faire. On s'accuse des fautes de la veille avec la conviction que, dès demain, dame nature l'emportera encore et qu'on péchera de plus belle. Ce n'est pas trop ce que voudraient les confesseurs. Mais le cœur humain a d'incroyables résistances, et il faut bien absoudre ces orgueilleuses adorables qui vous disent : « Mon père, » d'une voix à attendrir des tigres.

Louise donc s'accusa très-scrupuleusement de

ses iniquités de la semaine. Nous avons vu que tout cela était de nature à être mis à l'encre rose sur le grand-livre des consciences.

Cependant le bon père avait deux fois froncé le sourcil.

— Pour un autre que vous, mon enfant aimée, dit-il de sa plus douce voix, ce que vous venez d'avouer serait peu de chose. Dieu veut bien n'y voir que ces fragilités auxquelles succombent les plus belles âmes. Cependant cela m'inquiète souvent. Voilà bien des fois que je remarque ces conversations avec votre miroir et ces délectations dans des souvenirs qui pourraient vous mener loin. O mon enfant, quand achèverez-vous d'élever le cœur au-dessus des affections périssables qui ne sont pas dignes de vous? Quand ma chère petite colombe prendra-t-elle son vol pour dire un adieu éternel à ce monde impur où je ne vois pas un point qui soit digne qu'elle le touche du pied? Voyons, ma fille aimée, quand viendra donc l'heureux moment où vous direz à votre père : Je ne balance plus, je suis toute à Dieu?

— Vous m'avez donné quelque temps pour réfléchir, bon père.

— C'est vrai, mon enfant : aussi je ne vous parle que pour vous rappeler l'importance de ces réflexions mêmes qui doivent asseoir votre vocation sur des bases inébranlables. Ouvrez-moi bien

toute votre âme, chère enfant. Faites-moi lire dans vos pensées les plus intimes. Chargé au nom de Dieu de me prononcer définitivement sur votre avenir, j'ai besoin pour ma décision d'une étude approfondie des dispositions de votre cœur. Faites-moi part de ce qui s'est passé en vous pendant toute cette semaine.

— Mon Dieu, mon père, ce sont toujours les mêmes idées, les mêmes incertitudes. Il y a des moments où il me semble que Dieu m'appelle à lui, où même le bonheur se montre à moi au milieu de ces bonnes dames du Sacré-Cœur parmi lesquelles s'est passée mon enfance. J'éprouve quelquefois des élans d'extase où la vie loin du monde me semble un paradis anticipé.

— Ma fille, ce sont là les beaux moments, ceux où l'époux céleste parle au cœur de ses chastes épouses.

— Oui, mon père; mais, je ne sais pas, bientôt à ces impressions si douces succèdent des impressions différentes. La vie réelle se présente à moi : le peu que je sais du monde, ce que j'ai senti, ces fragments de littérature, les seuls que ma tante m'ait permis de lire pour me former le goût, vous dirai-je tout ? un monde nouveau que je retrouve en moi avec une foule d'aspirations indéfinissables dont je puis très-mal vous rendre compte, pas plus que je ne le fais à moi-même, me font croire,

comme malgré moi, que le monde n'est pas ce que les livres de piété, les sermons, vos paroles mêmes, pardonnez-moi, mon père, si je vous dis cela, nous le représentent à tout moment. Il me semble qu'il y a comme un secret que je ne sais pas encore, comme une énigme que je comprends mal, mais dont le dernier sens me sera clairement révélé. Il me revient alors à la pensée que ces vagues entraînements de mon cœur, dont je ne connais pas très-bien le but, auront leur apaisement légitime, et que ces curiosités de toute sorte qui me viennent à l'esprit et qui me troublent souvent seront satisfaites. Je dois m'expliquer très-mal, mon bon père; mais vous m'avez commandé de vous dire ce que je sens.

— Mais non, mon enfant, vous rendez bien vos incertitudes et les demi-regrets qui vous attachent encore à ces joies du monde, auxquelles la grâce vous fait sentir que vous devez renoncer. Les plus grandes âmes ont éprouvé ces alternatives où, tour à tour à Dieu ou à la nature qui recule devant le sacrifice, on hésite à monter comme Isaac sur le bûcher. Ne vous effrayez pas de ces luttes : je les avais prévues en vous, et j'aurais dû même vous les prédire; c'est l'épreuve, ma fille, et rien n'est cruel comme ses angoisses.

— Non, mon père, je n'éprouve aucun sentiment pénible, rien qui tienne à l'angoisse, je vous

assure. Je suis forcée de vous avouer que je trouve un charme infini à me poser ces problèmes d'une existence inconnue, dans laquelle je sens très-bien que je fais mes premiers pas.

Ce n'est pas tout, mon père : quoique j'ignore beaucoup de choses sur lesquelles je n'ose pas même interroger ma tante, quand je m'adresse enfin cette grossse question : Dois-je me faire religieuse ou rester dans le monde ? la vie de famille se montre à moi avec un charme qui me fait oublier les demi-volontés qui m'avaient portée vers le cloître. J'adore les enfants : c'est une si ravissante création de Dieu ! Depuis quelque temps surtout, je ne vois pas des mères, même dans le peuple, ayant leurs chers petits sur les bras, sans qu'un instinct puissant ne me dise : Toi aussi, tu pourrais avoir les douces joies de la mère. Je vous dis cela ici, mon père ; je n'oserais même pas vous le dire ailleurs et encore moins à personne, car je rougirais trop ; mais il me semble que rien n'est beau comme les lois de la nature. Les vacances dernières, j'ai fait quelques petites études d'histoire naturelle dans un livre que j'ai pris à la Clavière sur la table de mon frère Julio. Avant cette lecture, je n'avais rien compris dans cette activité prodigieuse des êtres qui naissent et se multiplient autour de nous. Mais tout cela est magnifique, mon père ! et bien loin que ces études me fissent mal,

elles me portaient plus fortement à Dieu ; je l'aimais davantage.

— Illusions funestes, mon enfant! Ce ne sont là que des motifs naturels; vous ne pouvez bâtir rien de solide là-dessus. Il faut bien se défier, quand on est jeune, de cet amour de la nature qui amollit le cœur.

— Cependant, mon père, des sentiments qui nous portent à adorer Dieu, à le trouver bon, grand, infini en puissance et en richesse, laissant tomber des mains de sa providence la vie intarissable dans le monde, comme le soleil matériel verse à flots sa lumière autour de nous, de tels sentiments sont religieux ou bien la religion n'est rien.

— Vous le voyez, mon enfant, cela vous mène à être raisonneuse. Je vous ai toujours guidée par une meilleure voie, celle de l'obéissance, du sacrifice et de la mortification, et c'est une méthode bien plus sûre.

— Sans doute, mon père, pour les âmes que vous dirigez dans le cloître; mais enfin si je n'avais pas la vocation...

— Vous vous égarez, mon enfant; je vois que ce livre vous a fait du mal. Oh! qu'on a tort de lire ainsi au hasard, et que votre frère a été coupable...

— Vous m'étonnez bien, mon père, je vous assure.

— Mon enfant, il n'y a qu'une voie solide, l'obéissance. Vous le sentez vous-même, tout le reste nous jette dans un dédale... C'est un travail d'imagination... Maintenant, écoutez-moi : je dois prêcher une retraite chez les Dames du Sacré-Cœur. C'est une grande faveur d'y être reçue. Il n'y aura qu'un nombre très-restreint de jeunes personnes étrangères qui seront admises aux exercices. On vous regarde déjà comme une enfant de cette sainte maison. Je parlerai là du bonheur des âmes qui se consacrent à la vie angélique. Ces huit jours de recueillement et de paix dissiperont les nuages qu'une mauvaise lecture a fait lever sur votre âme jusqu'à ce moment si étrangère à toute idée coupable. Songez donc, mon enfant, qu'il faut...

Le sermon filandreux du père continua, mais Louise n'écoutait plus. Pour la première fois de sa vie, les réalités de toutes choses lui apparaissaient.

Elle avait voilé très-chastement les pensées qui traversaient son imagination. Elle s'attendait à une explication sérieuse de la bouche de cet homme qui, jusqu'à ce jour, avait été pour elle le représentant de Dieu. Elle se sentit blessée du refus que fit le père de l'éclairer sur les idées dont s'impressionnait son cœur d'adolescente.

— Je suis traitée en enfant, se dit-elle tout bas.

Elle termina sa prière, s'inclina pour recevoir la bénédiction du révérend père, et sortit, l'âme déchirée et souffrante.

Ce fut le tour de Madelette.

Le père Briffard ne prenait pas d'ordinaire parmi ses pénitentes les femmes attachées à la domesticité. Il était sec et bref pour toute visiteuse de son tribunal dont il n'entendait pas la robe de soie frôlant avec bruit, indice habituel d'aristocratie et de grande fortune. C'était, parmi les Jésuites de T., ce qu'on appelle, dans l'argot des séminaires, un blanchisseur de fin linge.

La classe bourgeoise et artisane qui voulait de la direction des bons pères, avait l'habitude de s'adresser au père Renouillet, homme humble et simple, qui avait tous les instincts d'un pieux missionnaire et qui abandonnait sans trop de regret à ses hauts et puissants confrères les consciences des marquises de T. Le gros linge était son lot.

Madelette avait eu la chance d'être acceptée comme fille spirituelle par le révérend père Briffard. Disons tout de suite qu'elle était un peu fière de ce privilége : elle avait pour père le confesseur des grandes dames! Elle ne s'était pas doutée de moins du monde du profit que retirait le Jésuite à donner des soins assidus à une vieille fille de son étoffe, inintelligente au plus haut degré, mais

bavarde et naïve, et croyant qu'on ne peut jamais trop en dire en confession sur soi et sur les autres.

Dans le long dédale qu'elle se crut obligée de parcourir pour s'accuser de ses impatiences et de ses distractions habituelles, Madelette parla de tout, de madame, de Louise, du grand séminaire de T. et des Sulpiciens qui le dirigent, de l'ordination de l'abbé Julio, frère de Louise, cérémonie qui aurait lieu dans peu de jours et qui préoccupait beaucoup la vieille fille.

Le père se confirma dans l'opinion que l'abbé Julio, pendant les dernières vacances à la Clavière, s'était peu gêné sur le compte des Jésuites, qu'il avait même quelquefois plaisanté sa sœur sur son père Briffard, « le plus roué personnage qu'il eût trouvé, disait-il, dans cette société d'hommes habiles. » Il avait dit tout haut à table, un jour de bonne humeur : « Je plains une femme qui tombe une fois dans les griffes de ce bon père. »

Madame de la Clavière avait rougi et s'était empressée de changer la conversation. Le même jour, Louise avait longuement causé avec son frère, et Madelette avait entendu le jeune abbé lui prédire qu'un beau matin ils apprendraient que leur tante aurait, par un bel et bon testament, fait don de toute sa fortune aux Jésuites.

— Je ne crois pas que ce soit par malice, avait

ajouté Madelette, que l'abbé, car c'est ainsi qu'elle le nommait pour parler comme madame, ait tenu tous ces propos : excusez-le, allez, mon père, car il est bien bon.

— Croyez bien, ma chère fille, que toutes ces calomnies ne nous atteignent pas. Notre sainte société a pour heureux privilége d'être toujours persécutée. Nous n'accusons pas les messieurs de Saint-Sulpice de dire du mal de nous à leurs élèves; mais l'esprit du monde s'est glissé jusque dans les séminaires : et Dieu sait, avec l'indulgence bien connue de ces bons directeurs, jusqu'où le mal ira dans le diocèse de T.

Julio est une mauvaise tête. Il a fait chez nous ses études ; nous avons su le contenir ; mais maintenant où s'arrêtera-t-il avec son imagination et son orgueil? Nous n'en parlons, entre nos pères, qu'en tremblant. Demandez à Dieu, ma fille, dans vos oraisons, qu'on n'ait pas un jour à se repentir de l'avoir appelé à la prêtrise.

Julio dirigé par nous eût été l'un de nos pères les plus distingués; il a une grande aptitude pour la chaire; dans la vie libre du sacerdoce il finira mal.

— Que cela me fait de peine, mon père!

— Oh! ma fille, ce que je vous dis là n'est pas pour vous ôter l'affection que vous lui portez. Nous l'aimons aussi beaucoup ce cher abbé ; mais

il a besoin qu'on le surveille un peu. Par notre position, vous le savez, par la considération dont nous jouissons à l'archevêché, nous pourrons avoir quelque influence sur l'avenir de ce jeune homme. Il serait bien ingrat de nous vouloir du mal, et bien imprudent, s'il ne nous aime pas, de ne pas au moins se taire. Je voudrais qu'il sût cela, et vous ne me déplairez pas en le lui répétant.

Et il ajouta avant de congédier Madelette :

— D'un autre côté, ma fille, vous savez mieux que moi que le bien du vieux Julio avait été acquis en grande partie par l'usure. Nous n'avons pas d'ordres à donner à la respectable madame de la Clavière; mais, je vous le dis en toute confidence, si elle se mettait l'âme en repos par une donation quelconque, je suis bien sûr, ma chère Madelette, que vous seriez la première à trouver bon qu'elle eût préféré le salut de son âme au plaisir de brûler en enfer pour faire deux riches héritiers, mademoiselle Louise Julio et M. l'abbé, son frère. N'est-ce pas que j'ai raison?

Madelette eut l'esprit de Pandore.

— Oh! oui, mon père, vous avez toujours raison.

La vieille fille avait reçu une confidence de son directeur, elle s'était vue grandir de cette faveur inusitée. La pénitence qui lui avait été imposée

pour ses peccadilles lui parut légère. Elle sortit toute radieuse du tribunal du père Briffard. Ses deux maîtresses ne l'avaient pas attendue; elles s'étaient dirigées vers l'hôtel Julio.

III

UN FROC JETÉ AUX ORTIES

Le jour même où Louise sortait, si péniblement impressionnée, de la chapelle de l'Inquisition, son frère, l'abbé Julio, était en promenade avec ses jeunes condisciples. Le noir bataillon des novices du sacerdoce suivait lentement les berges monotones du canal du Midi. Les groupes plus ou moins nombreux étaient placés à distances inégales. Dans l'un, où écoutait un professeur débitant pour la centième fois une de ces vieilles histoires traditionnelles que l'on se transmet à Saint-Sulpice, et qui défrayent innocemment les entretiens pendant les récréations et les promenades. Plus loin, quelque joyeux boute-en-train contait des facéties qu'on accueillait avec de bruyants éclats de rire. D'autres, plongés dans des conversations mystiques, s'exaltaient dans cette voie périlleuse où la foi se condense dans le cerveau en vapeurs qui enivrent, au lieu de

descendre dans les régions calmes de la conscience humaine qui réalise l'amour de Dieu par l'amour des hommes.

Julio était seul avec Auguste Verdelon, son ami d'enfance, son ami de cœur. C'était la dernière promenade de séminariste que devait faire Julio. Le lendemain on entrait en retraite au séminaire pour se préparer à l'ordination. Julio diacre était appelé au sacerdoce.

Verdelon, plus âgé que son ami, n'avait encore reçu que les ordres mineurs. Depuis longtemps ses directeurs l'avaient autorisé à faire le pas désicif et à s'engager dans les ordres sacrés. Mais le jeune homme assailli d'incertitudes, en proie à un découragement mortel, avait demandé du temps pour réfléchir. Les deux amis s'ouvraient l'un à l'autre avec ce merveilleux abandon du jeune âge, l'une des plus pures jouissances de cette époque de la vie où le cœur trouve tant de charmes dans les épanchements.

Si jamais une grande et noble nature se dévoua au service de l'autel avec une vocation irrésistible, ce fut Julio. Il avouait lui-même qu'il se sentait appelé d'instinct au sacerdoce. Il n'avait pas eu à s'imposer de longues épreuves ; et le vieux sulpicien qui le dirigeait lui avait dit souvent : Vous, mon enfant, vous êtes né prêtre.

Depuis quelques moments, Julio parlait seul.

Son ami, plus que jamais pensif et visiblement troublé, lui répondait à peine. Il rompit enfin ce douloureux silence.

— Vous êtes heureux, Julio, vous aurez toutes les joies du sacerdoce. Moi, si j'avançais, je ferais un mauvais prêtre.

— Mon ami, que dites-vous là ? Vous si réservé, si délicat. Allons donc !... Chassez ces scrupules.

— Des scrupules ! oh ! non. Je me connais trop moi-même, j'ai trop longtemps sondé ma conscience, pour voir dans la détermination que je prends quelqu'une de ces incertitudes des esprits timorés qui s'arrêtent devant les graves obligations de la vie sacerdotale.

— Vous m'effrayez !

— Tenez, je dois vous dire tout; demain je quitte le séminaire.

— Oh ! mon Dieu, quelle effrayante nouvelle ! Méchant ! pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt ? Pourquoi depuis longtemps ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur? J'aurais adouci vos chagrins. Peut-être je vous aurais aidé à sortir de ces profondes tristesses dans lesquelles je vois que vous sombrez maintenant. Auguste, vous manquez de courage, et cela n'est digne ni de l'homme ni du chrétien.

— Vous avez peut-être raison ; mais il est trop tard. Qu'aurais-je fait en m'ouvrant à vous? Je

vous aurais entraîné peut-être dans mes défaillances, je vous aurais fait du mal, et il n'est pas certain pour moi que votre amitié, qui pourtant m'est si chère, eût pu guérir mes plaies d'intelligence et de cœur. Vous avez une âme naïve et pure; mais votre pensée eût été faible contre mes terribles doutes. Je suis heureux d'avoir eu le courage de ne pas jeter dans votre âme les poisons qui brûlent la mienne. Croyez-bien qu'il m'en a coûté de dévorer seul ces longues angoisses qui ont été mon martyre.

Vous rappelez-vous ces délicieuses journées que nous passâmes ensemble à la Clavière, aux dernières vacances? Votre sœur Louise et vous, vous étiez d'une joie folâtre; vous me faisiez la guerre de mon air sérieux. Vous me disiez, en riant, que sans doute je trouvais les vacances trop longues; et votre sœur, effeuillant les grandes marguerites-reines du parterre, me jetait sur la tête des pétales de fleurs comme des flocons de neige, «pour imiter, disait-elle, les anciens qui couronnaient les victimes destinées au sacrifice.» Vous me demandiez « si je devais pleurer plus longtemps que la fille de Jephté sur les montagnes. » Aimables enfants, je souriais quelquefois à vos paroles, et j'avais la mort dans le cœur.

— J'ai gardé ces bons souvenirs. J'étais loin alors de soupçonner la gravité de vos souffrances.

Si je les avais devinées, je vous aurais tenu un autre langage que ces innocentes railleries. Mais enfin, mon cher Auguste, permettez-moi d'essayer un dernier effort sur votre cœur. Quoique plus jeune que vous, je me crois assez sérieux pour être digne de votre confiance. Dans huit jours je serai prêtre : honorez par avance mon sacerdoce. Mieux que cela, je suis pour vous un ami dévoué : ouvrez-moi tout votre cœur ; je suis assez sûr de moi pour ne rien redouter de vos confidences. Témoin de vos angoisses, je me trouve heureux d'avoir échappé à une si cruelle épreuve.

— Je serais ingrat, cher Julio, si je ne répondais pas à un intérêt si affectueux.

Mon histoire est bien simple, et je vous la dirai en peu de mots. Vous savez l'enthousiasme de nos jeunes années, notre admiration pour les pères Jésuites qui ont été nos instituteurs. Vous savez encore mon sincère attachement pour ces bons Sulpiciens, les plus modestes et les plus vertueux des prêtres. Tant que ces premières impressions ont duré dans mon cœur d'adolescent, j'ai été calme, mieux que cela, je me suis jeté avec toute l'ardeur de mon caractère dans cette vie mystique où l'on a aujourd'hui l'imprudence de pousser des hommes qui ne sont pas nés pour le cloître, et qui auront besoin, dans la vie séculière, de trouver une substance plus rationnelle et plus forte.

J'étais alors dans toute la chaleur du néophytisme. Je ne voyais de beau, de grand, de digne d'une belle âme, que la vie du dévouement, de l'humilité, du sacrifice. On n'avait cessé de me peindre le monde comme un monstre hideux qu'il fallait fuir, les affections de cœur comme des mouvements coupables qu'il fallait réprimer sous peine de damnation, la femme comme le fruit fatal dont la pensée, la vue, le contact était la mort, et les relations sociales comme le danger permanent de l'âme et l'occasion à toute heure du naufrage de la vertu.

Ces idées, je les avais acceptées, je les avais aimées ; elles étaient devenues ma pensée, ma conviction, et, comme j'ai une nature qui ne fait rien à demi, tout cela s'était exalté en moi jusqu'au fanatisme.

J'en étais encore à ce que j'appelle aujourd'hui mes illusions d'enfant, lorsque, à la fin de ma seconde année de théologie, j'allai passer mes vacances chez un de mes oncles qui habite une délicieuse maison de campagne près de Saint-Gaudens. Je me trouvai là au milieu de ce qu'on appelle le monde. Ce monde était brillant, distingué. Mon oncle jouit d'une grande fortune. Membre du conseil général de la Haute-Garonne, il a de l'influence, par là même de belles relations et de nombreux amis. J'avais vingt-quatre ans,

j'étais homme. Mon oncle me présenta aux familles honorables de son entourage. Ce ne fut bientôt qu'une série d'invitations et de fêtes. Dieu m'est témoin que je n'oubliai pas un moment le respect que je me devais comme chrétien, comme ecclésiastique. Les jeunes gens, même les plus légers n'eurent jamais à manquer envers moi à des convenances dont j'étais le premier le rigoureux observateur. Je vis donc ce monde un peu nouveau pour moi, sans lui donner de mon cœur, je dirai même avec cette réserve que m'imposaient naturellement mes principes bien arrêtés et les impressions de toute ma vie.

Je suis né observateur. L'habitude de ne rien laisser échapper des moindres détails de tout ce qui vit, se meut, parle, agit autour de nous est une des grandes jouissances intellectuelles que l'homme puisse se donner. Je goûtai, pendant deux longs mois, le charme de cette contemplation secrète que ressent un esprit jeune et ardent en face des choses nouvelles. Je fis là ce que j'appelai mon voyage dans le monde. Je me tenais assez sur mes gardes pour répondre de mon cœur. C'était là, vous le comprenez, ma grande précaution, celle qui me rassurait complétement dans cette excursion piquante où je cherchais le vrai avec toute la sincérité dont je suis capable.

Les heures où j'étais seul n'avaient pas un em-

ploi moins important que celles où je me livrais à mes investigations favorites sur le monde. La bibliothèque de mon oncle est riche, surtout en livres de philosophie et d'histoire. Je dévorai quelques bons traités de philosophie qui me firent comprendre que, dans nos pauvres études de vieille scolastique, à part quelques maigres notions sur le procédé de la dialectique, notions plus propres à faire des ergoteurs qu'à diriger l'intelligence, nous n'avions pas même franchi le vestibule de ce merveilleux temple que les siècles ont élevé à la science de l'homme, de sa nature, de ses rapports, de ses droits, de ses devoirs. Je me livrai avec passion à ces importantes études.

Mon oncle me choisit dans sa bibliothèque quelques livres d'histoire sérieuse, où le monde moderne se montra à moi avec ses grandes tendances, ses fortes aspirations au progrès, son besoin d'échapper au rude servage social et religieux qui l'avait enchaîné depuis mille ans.

Je vis encore, et cela m'apparut comme une révélation subite, que l'enseignement historique des Jésuites, nos premiers maîtres, n'avait été qu'un long et habile mensonge, que les faits sans nombre de l'histoire avaient été coordonnés pour me faire haïr la civilisation que je voyais, le siècle où j'étais né, et me faire regretter ces longs âges où les peuples en tutelle, troupeaux paisibles gui-

dés par l'aiguillon, n'avaient qu'à suivre l'ornière tracée, sans ambitionner d'autre avenir que l'existence monotone des générations écoulées.

Je me demandai alors si l'accusation faite au clergé de rêver la domination du monde à l'aide de la théocratie, était fausse.

Les mille ans du moyen âge me parurent le développement normal de cette théorie dangereuse qui, assurant à l'Église enseignante la direction du monde des âmes, lui soumit en même temps celle du monde temporel, sous prétexte que l'Église est juge de la morale et que les doctrines sociales des peuples font partie de cette morale.

Je vis alors clairement que les longues luttes de l'esprit humain, qui avaient fini par amener dans le monde occidental le grand déchirement religieux du Protestantisme, n'avaient eu d'autre origine que le besoin de la société temporelle de se maintenir contre une invasion suprême de la théocratie.

Toutes ces théories violentes, que m'avait inculquées l'enseignement clérical, se montrèrent à moi ce qu'elles étaient, c'est-à-dire la continuation de ce système d'envahissement théocratique.

Je vous avouerai, mon ami, que ce point de vue nouveau, sous lequel se présenta à mes regards l'action sociale du clergé, fut pour moi un trait de lumière.

Peut-être est-ce une bizarrerie de mon esprit,

un entraînement de mon imagination, mais je ne supporte pas d'être trompé. Les révélations qui m'ont été faites par l'histoire, tout ce que j'ai vérifié ensuite sur les monuments originaux eux-mêmes, en suivant siècle par siècle les phases de la grande querelle de l'esprit humain contre le clergé, m'ont amené à cette conclusion désolante, qu'en entrant dans son sein à cette heure, j'allais aveuglément me jeter dans les rangs des ennemis les plus dangereux de l'humanité, puisque, par une déviation à jamais regrettable, c'est au nom de l'Évangile, au nom d'une doctrine de liberté, d'émancipation, de progrès, qu'ils travaillent avec une déplorable persévérance à jeter les races humaines dans une éternelle immobilité.

Mon ami, la pensée seule de me trouver engagé, par des liens solennels, dans une corporation qui se pose à la face du monde comme l'antagoniste des idées d'émancipation sociale ne m'est pas supportable. Et du jour où je me suis dit : Il en est temps encore, laisse là ces hommes honnêtes, mais aveugles, qui prêchent la lumière et fabriquent l'éteignoir sous lequel ils se meurent, ce jour-là je me suis senti libre et heureux. J'échappais pour ma part, comme simple individu, membre de la grande famille humaine, aux fers de la servitude.

Julio avait écouté son ami avec une attention religieuse. Bien des fois lui-même s'était posé ce

grave problème de la contradiction flagrante entre la théorie sociale large et émancipatrice du christianisme et l'esprit de domination du clergé. Nature très-libérale, mais douce et intelligente, il avait cru trouver une solution à ce problème en rejetant sur les hommes les tendances ambitieuses qui se sont manifestées dans le clergé, depuis l'époque où l'invasion des barbares fit de lui le guide intellectuel du monde occidental, et, moins rigoureux dans sa logique que l'inflexible Verdelon, il s'était dit qu'il y avait du bien à faire dans le sacerdoce et qu'on pouvait y entrer en conscience, sans abjurer de chaudes sympathies pour le progrès social de l'humanité.

Il interrompit Verdelon.

— Ne feriez-vous pas une simple confusion, mon ami? Pourquoi accuser tout le corps clérical de l'ambition de quelques hommes que l'histoire nous montre, de siècle en siècle, aspirant à la domination théocratique? Il faut voir dans l'Église le côté divin et le côté humain. Je livre l'un à vos anathèmes, l'homme flétrit tout ce qu'il touche; mais l'autre est noble, grand, impérissable.

IV

SUITE DES CONFIDENCES DE VERDELON

Verdelon lui répondit :

Croyez-le bien, cher Julio, je n'ai pas fait l'étrange confusion que vous supposez. Oui, je crois avec vous le christianisme divin, par là même digne de ma vénération profonde. Je sais aussi que l'Église étudiée dans son mouvement le plus large, comme expression et réalisation des doctrines de l'Évangile est parfaitement distincte de son clergé. Ce que je sais de plus, [illegible] que l'histoire, par des preuves irrécusables, a démontré à ma raison, c'est qu'au sein de cette Église chrétienne ou catholique, peu importe le nom que vous voudrez lui donner, après les beaux siècles où sa gloire était de fouler aux pieds les richesses et les grandeurs temporelles, le clergé s'est organisé en caste, s'est constitué corps privilégié, a convoité ces richesses que le Christ humble et pauvre avait

frappées de ses anathèmes, est devenu rival des rois de ce monde, a mis sur sa tête, partout où il lui a été possible, le diadème d'or, sans craindre qu'on lui reprochât de donner de la sorte un démenti à celui dont la royauté dans ce monde est celle des âmes, et la couronne, deux branches d'épines entrelacées.

— Tout cela, dit Julio, est un fait humain qui ne détruit d'aucune manière la mission divine confiée à l'apostolat dans le monde.

— Sans doute, mon ami ; mais avouez que c'est une terrible déviation à la doctrine même enseignée par le clergé. Il n'a cessé de prêcher le détachement des choses du monde, et pendant mille ans, dans son âpre convoitise, il se met à la curée des biens terrestres. Le vicaire du Christ, si grand par sa vice-royauté spirituelle, passe huit longs siècles à prendre par lambeaux les riches provinces du centre de l'Italie et n'est heureux que lorsqu'il s'est placé, comme roi du monde, au-dessus des empereurs et des rois. Cher Julio, si c'est là de l'Évangile, je déclare ne l'avoir jamais lu, ne l'avoir jamais compris.

— Je suis trop sincère pour nier cette déviation malheureuse ; mais toutes les grandes âmes qui ont conservé l'esprit de l'Église ont gémi sur ce fatal abus. Vous savez ce que pensait saint Bernard, dans le siècle des plus grandes splendeurs

temporelles de la papauté, de cette royauté terrestre qu'il regardait comme si peu nécessaire au bien de l'Église. Vous avez lu Fénelon, regrettant avec amertume « le temps où l'Église florissante au milieu des martyres, ne pensait point à s'arroger quoi que ce fût de la puissance temporelle » et s'écriait : « Plût à Dieu que maintenant l'épouse du Christ eût le même sort et se dépouillât volontairement de ses domaines, de ses richesses, et des viles dignités de ce monde ! » Vous savez le mot de Lacordaire allant chercher l'Église entre les Catacombes et Constantin.

— Vous me prouvez simplement une chose, qu'il est resté dans l'Église un sentiment profond du malheur où son clergé l'a entraînée par l'usurpation qu'il a faite de la domination temporelle. Je pense exactement comme vous. Il y a l'esprit de l'Église, qui est encore l'esprit de son fondateur, Il y a l'esprit de théocratie du clergé, qui est la négation de l'esprit de l'Église. C'est pour cela que je reste dans l'Église et que je sors du clergé.

— C'est là une conclusion effrayante.

— Tant que vous voudrez : mais j'en appelle à votre bonne foi. Vous reconnaissez vous-même que la déviation dans laquelle s'est jeté le clergé, déviation que vous déplorez avec moi, est contraire à l'enseignement même du Christ, au véritable esprit de l'Église. Ce clergé qui s'appelle l'Église

enseignante, vit donc, depuis des siècles, dans la négation permanente de la doctrine dont le dépôt lui est confié, doctrine qu'il a sur les lèvres, et qu'il prêche, doctrine qu'il contredit par ses œuvres. Un clergé tombé dans l'erreur pratique peut-il représenter l'Église? Et pouvez-vous blâmer ceux à qui il répugne de faire partie d'une corporation qui fait haïr l'Église, en la montrant au monde comme l'ennemie implacable de l'émancipation et du progrès? Donnez à tout cela l'explication qui vous paraîtra la plus plausible, je ne m'y oppose d'aucune manière; mais reconnaissez, ce qui est un fait palpable, et qu'il serait absurde de vouloir dissimuler, qu'il y a divorce entre l'esprit du clergé et l'esprit de l'Église; et ayez enfin le courage d'applaudir à ceux qui veulent laisser le clergé s'affaisser dans son isolement et s'éteindre dans sa ruine, jusqu'à ce que vienne un clergé qui reprenne le véritable esprit de son institution primitive.

— Mais, en partant de ce point que vous venez d'établir, il serait, selon moi, plus logique de conclure qu'il faut se hâter d'entrer dans ce clergé afin d'y apporter l'esprit qu'il a perdu. La tâche serait plus belle.

— Mon ami, l'heure n'est pas venue encore. Tous les hommes de cœur qui, comme vous, veulent travailler à la réconciliation de la société mo-

derne et du clergé succomberont dans la lutte. Je vous aime pour vos nobles aspirations ; mais je vois dans l'avenir toutes les tristesses qu'elles vous préparent. Il y a trop de grandeur dans votre nature pour que vous alliez vous faire le séide du parti violent qui domine aujourd'hui le clergé. Et du jour où vous n'irez pas hurler avec ces hommes des malédictions contre le siècle, et chanter la vieille antienne d'admiration des beaux jours du moyen âge, vous serez regardé comme suspect et repoussé comme un paria. J'ai voulu m'épargner cet avenir douloureux : c'est une des raisons sérieuses, peut-être même la raison capitale qui me fait renoncer au sacerdoce pour lequel, depuis mon enfance, je me suis senti une vocation prononcée.

— Mon cher Verdelon, ce motif ne me semblerait pas assez puissant pour m'arrêter, si j'avais aujourd'hui à me prononcer sur mon entrée dans le sacerdoce. Je déplore comme vous le fatal antagonisme dans lequel s'est placée une partie notable du clergé, mais je ne crois pas que ce soit le clergé tout entier. Il y a une minorité intelligente qui, fidèle aux vieilles traditions, a su se soustraire à l'esprit dangereux que vous signalez. Cette minorité garde dans l'Église la précieuse étincelle. Elle constitue, avec les hommes de foi qui réalisent chaque jour dans le monde la grande doctrine

évangélique, ce que nous appelons l'âme de l'Église.

C'est une douloureuse épreuve que nous traversons. Il est amer pour nous de voir, jusque dans l'épiscopat et sur la chaire pontificale, dominer encore cette grossière théorie empruntée aux âges barbares, qu'il faut pour la prospérité spirituelle de l'Église toutes les ressources de la puissance et de l'or. Mais nous pensons, et c'est ma conviction personnelle, que des temps nouveaux sont proches, et que nous verrons, avant peu, tomber le vieil échafaudage de ces doctrines surannées.

Dussé-je n'entrevoir que l'aurore de ces meilleurs jours, ne ferais-je qu'apporter dans quelques âmes le faible rayon qui éclairera l'avenir, je serai encore heureux de ma tâche. Je regrette, Verdelon, que vous n'ayez pas mon courage. Mais vous me dites qu'il y a d'autres raisons...

— Il est bien pénible de faire partie de l'Église officielle et d'être obligé à toute heure de condamner l'esprit qui la dirige. Il y a là une lutte de conscience et d'honneur dont je ne veux pas subir les chances funestes. Je souhaite que la douceur de votre caractère, votre esprit conciliant et modéré adoucissent pour vous cette position dont il vous est impossible de ne pas reconnaître le danger. Courage! si vous réussissez, vous serez un héros; si vous succombez, vous serez un martyr.

Déjà les ombres s'inclinaient dans la plaine. Un beau soleil couchant présenta aux deux amis un de ces spectacles devant lesquels nul ne reste impassible, et que l'homme qui habite les régions voisines de l'Océan peut contempler dans toute leur magnificence. La vaste dentelure des Pyrénées formait au midi un immense rideau d'azur teint d'or et de pourpre; T. placée au second plan entre les spectateurs et le soleil caché derrière les nuages dont il dorait les lignes, montrait, dans une ombre colorée chaudement, la masse confuse de ses édifices dominés par la flèche de Saint-Sernin et par les hautes nefs de ses églises. Toute une création fantastique se mouvait dans les nuages floconneux qui couvraient le ciel : vastes mers azurées, forêts immenses, monstres prodigieux, tels que la fable ou la géologie, qui racontent les âges antédiluviens, les dépeignent à l'imagination épouvantée. L'œil charmé pouvait s'égarer sans fin sur ce panorama que la nature, prodigue dans ses richesses, étalait à l'horizon. Les deux amis s'arrêtèrent quelque temps devant ce merveilleux tableau, et, quand les nuages n'offrirent plus aux regards que leurs masses décolorées, l'entretien recommença.

— Je ne vous ai pas tout dit, mon cher Julio. Sans doute, je suis blessé de l'antagonisme maladroit dans lequel s'obstine l'orgueil du clergé, et je

ne veux plus d'un habit sous lequel l'homme moderne ne voit qu'avec répugnance un oppresseur au lieu d'un frère. Mais, de plus, il me répugne profondément de m'engager par un vœu solennel de chasteté.

J'en suis venu à me convaincre qu'un homme, jeune, à la force de l'âge, ne pouvait pas, en conscience, faire un vœu si terrible.

— Mais, cher, ce vœu se fait tous les jours ; et des milliers de jeunes prêtres y sont fidèles.

— Certainement, mon ami, je suis convaincu que vous, avec votre délicatesse et votre loyauté vous vous imposerez tous les sacrifices qu'exige un tel engagement. Je sais même qu'il y a beaucoup de prêtres qui réussissent à franchir cette zone torride où les a jetés une loi imprudente ; mais avec quelles luttes ! au prix de quelles souffrances ! Et tout cela, dans quel but ? Vous savez comme moi que les masses ne croient pas à la vertu des prêtres. Sur cela, il y a des convictions qui sont dans le monde depuis des siècles, et sur lesquelles il ne reviendra jamais. Les scandales périodiques, qui éclatent forcément avec une pareille discipline, maintiennent les masses dans leur opinion. Le prêtre vertueux est soupçonné comme celui qui vient à faillir.

L'Église d'Occident perd donc tout l'avantage qu'elle croyait retirer de la vie continente de ses

prêtres. L'Église d'Orient n'a pas fait cette faute. Elle a compris que si la chasteté est une grande chose, elle doit être libre et ne pas s'imposer aux ferveurs imprudentes de la jeunesse. Elle n'ordonne prêtres que des hommes mariés.

Je me suis donc sondé moi-même sur cette obligation que l'Église romaine impose à son clergé. Mon cœur a été mis à l'épreuve ; et en face d'une affection naissante, dont certes je n'avais pas soupçonné le danger, je me suis senti homme, et j'ai compris quels amers chagrins je me préparerais, pour toute la vie, si je m'enchaînais par un serment inviolable. Je suis profondément convaincu que l'Église d'Occident reviendra un jour sur une discipline qu'un sentiment exalté complétement honorable, la haute estime de la virginité, a introduit dans le sacerdoce. L'épreuve est faite, et l'histoire a prouvé que la fidélité à cette discipline est au-dessus des forces du plus grand nombre. Si elle fait quelques vertus exceptionnelles elle fait beaucoup de victimes. Je n'aurai pas à rougir un jour d'avoir souillé le sacerdoce, et je ne m'exposerai pas à des regrets impuissants. Je serais bien hardi de faire un vœu, lorsqu'un regard, un son de voix, une main serrée, peuvent ébranler les résolutions les plus courageuses. Je ne voudrais pas soumettre deux fois tous nos jeunes condisciples à l'épreuve que j'ai subie les

vacances dernières : ils laisseraient à la Clavière leur pauvre cœur blessé...

Telles sont, mon ami, les raisons qui me déterminent à quitter le séminaire. Mon directeur, auquel je les ai soumises, ne m'a répondu que par les lieux communs vulgaires : que les vacances m'avaient perdu, que les mauvaises lectures avaient exalté mon imagination, que j'avais écouté les suggestions du diable et autres sornettes de ce genre. Je n'ai pas insisté auprès de ce digne homme qui est la vertu même, et je suis allé faire mes préparatifs de départ. Je vous serrerai la main avant de sortir de la maison. Gardez-moi votre bon souvenir, Julio. Vous allez être prêtre : que la Providence vous épargne les malheurs qui attendent dans le clergé les natures droites et loyales comme la vôtre ! Adieu.

On pénétrait dans la ville ; les groupes se pressaient; il eût été imprudent de prolonger plus longtemps l'entretien : on passa sur la grande place du Capitole : on s'engagea dans la rue du Taur, et bientôt Verdelon et Julio disparurent derrière les hautes murailles du séminaire.

Rentré dans sa cellule, Julio repassa, dans le silence de son cœur, l'entretien qu'il venait d'avoir avec son ami. Que de fois il s'était dit tout cela, plus encore que tout cela ! Mais le jeune prêtre avait reçu de Dieu une âme d'ange. S'il compre-

nait les dangers, il avait en lui le sentiment des triomphes. « Que serait la vertu si elle n'avait pas la lutte? se dit-il. Ce monde sacerdotal où je me suis engagé est rétrograde, inintelligent. C'est un malheur ; mais que m'importe? Je ferai quelque bien aux pauvres, aux faibles, aux délaissés dans ce monde. Je serai la providence, pendant de longues années, de quelque humble bourgade où je serai envoyé comme pasteur. Sans doute, j'aurai mes peines, mes contradictions, mes épreuves; mais j'aurai rempli ma tâche sur la terre ; n'est-ce pas là un noble avenir? »

Après le souper commun, Julio conversa encore avec son ami. Il comprit qu'il n'y avait rien à opposer à une résolution arrêtée. Il ne fit donc aucun effort pour le retenir dans le sacerdoce. Mais Verdelon lui montra son cœur encore plus à nu. Il laissa deviner l'impression profonde faite sur lui par cette belle Louise qui lui avait apparu, à la Clavière, comme l'idéal de la grâce et de la vertu.

— Plaignez-moi, Julio, mais aimez-moi toujours, telles furent les dernières paroles de Verdelon.

Le son argentin de la cloche appela les séminaristes à la prière. Julio chercha vainement à se recueillir, une plaie profonde saignait à son cœur ; lui aussi avait fait un rêve dans la candeur de son âme.

Les jours de recueillement qui précédaient sa consécration commençaient par une tempête. Sa nuit fut agitée, des images sombres le fatiguèrent pendant le sommeil ; des fantômes noirs venaient en ricanant le saisir sur sa couche ; ils le menaçaient de leur vengeance.

Les premières lueurs du jour, un air pur dont il inonda sa cellule, l'effort qu'il fit sur lui-même pour dissiper les souvenirs fatigants de la nuit, ne tardèrent pas à lui rendre un peu de calme ; et lorsque, à la chapelle, les voix douces et vibrantes de ces adolescents, ses condisciples, auxquelles il mêla la sienne, eurent commencé l'hymne par laquelle, depuis tant de siècles dans l'Église, on implore l'esprit de Dieu, esprit de lumière et de grâce, Julio oublia quelques instants la terre pour monter, par l'adoration et par l'amour, jusqu'aux pieds du trône de celui dont il allait sur la terre dispenser les miséricordes.

V

LES DEUX PAPES

Il y a deux rois dans la monarchie catholique, qui compte, dit-on, deux cent millions de sujets sur la surface du globe. L'un est le roi apparent et s'appelle le pape : il trône au Vatican avec des cardinaux, des camériers, des prélats, des gardes costumés comme des comparses jouant leur rôle, sur un théâtre, dans quelque drame du xve siècle. L'autre est le roi effectif : il siége au *Gesù* et s'appelle le général des Jésuites. Il est à la tête de l'association d'hommes la plus compacte, la plus active et par là même la plus puissante qu'ait pu coordonner le génie humain.

On salue le premier de ces grands personnages du nom de Sainteté, le second du nom de Révérence. Quand vous êtes reçu en audience par le pape, vous rencontrez, dans la salle qui précède le cabinet où le vicaire du Christ vous présentera son anneau et sa mule à baiser et dans lequel vous ne

pénétrerez qu'après trois génuflexions successives, quatre ou cinq jeunes prélats en soutane violette, vêtus de rochets à petits plis bouffants, égayant par des causeries l'ennui du cérémonial de la cour. Quand vous aurez franchi le vestibule du *Gesù*, et que vous irez vous présenter au général des Jésuites, vous traverserez une salle où quarante secrétaires écrivent dans toutes les langues connues, et vous serez en présence d'un homme, chargé d'intérêts immenses, qui vous fera asseoir et parlera d'affaires avec vous. Celui-là est le Richelieu du catholicisme ; l'autre en est le Louis XIII.

Il se fait plus d'administration sérieuse au secrétariat du *Gesù*, dans l'espace de quelques jours, que dans toutes les congrégations romaines, présidées par des cardinaux ou par le pape lui-même, pendant une année entière. C'est que l'institution papale représente la vieille organisation patriarcale de l'Église au moyen âge, avec ses lenteurs, sa bonhomie, ses procédés de bon plaisir, tandis que l'institution jésuitique fonctionne avec tout le raffinement du système de centralisation qui constitue la force des administrations modernes. Le Vatican est encore un grand château féodal où l'on vit en famille, le *Gesù* est un ministère où chacun trouve en arrivant le matin sa tâche tracée, et travaille sous l'œil sévère d'un directeur qui a la responsabilité des intérêts d'un monde.

La main du pape est large pour donner et pour bénir. Celui qui représente le multiplieur des pains dans le désert croit le trésor du roi des États-Romains miraculeusement inépuisable. Nulle souffrance, nul besoin, ajoutons aussi, pour être vrai, nulle fantaisie pieuse ne se présente devant le pape sans être à l'instant l'objet d'une immense largesse ; et quand, du haut du balcon de la vulgaire mais immense façade de Saint-Pierre de Rome, il donne sa bénédiction à la ville et au monde, un frémissement court dans la foule prosternée, et ceux mêmes qui ne croient pas sentent qu'il y a là quelque chose de Dieu.

Le très-révérend Père général dispose d'un budget supérieur à celui de vingt petits rois de l'Occident, comme ceux de Bavière, de Grèce, de Portugal, et il ne se prend pas là cent paolis dont l'emploi ne soit rigoureusement constaté dans une comptabilité minutieuse. Les révolutions passent ; elles brisent l'ancien moule social ; elles changent en vastes casernes les beaux couvents, les riches colléges élevés par la puissante corporation ; et quand le calme est revenu, quand la tempête politique a apaisé ses dernières fureurs, en quelques années, sous l'impulsion féconde de ce grand modérateur de l'ordre de saint Ignace, des constructions de la valeur de plusieurs milliards, des fonds placés dans les industries les plus productives de-

viennent l'actif de cette société, dont tout le passif budgétaire se borne au vêtement de quelques hommes et aux frais de leur modeste table. La papauté reçoit chaque année, par les mains des fidèles, par les revenus que produisent les dispenses, des sommes énormes dont elle ne retient jamais une parcelle pour elle-même. Si elle vous envoie une couronne pour quelque vieille madone de bois noir, comme celle de Chartres ou de Notre-Dame-des-Victoires, cette couronne sera d'or et de pierreries, et aura été payée à l'artiste romain quatre-vingt mille francs. La papauté est la fontaine intarissable. La société de Jésus est le gouffre où s'entasseraient pendant des générations l'or gagné par les sueurs de la prédication, par les fatigues du professorat, par les longues patiences des chercheurs d'héritages, si la loi terrible des révolutions périodiques ne revenait s'accomplir et rejeter l'or de Delphes dans le sac des pillards.

Les papes sentent lourdement le joug de cette puissance rivale qui, sous prétexte de les défendre, se substitue lentement à eux. Clément XIV eut un jour, après bien des hésitations et bien des larmes, le courage de porter la main sur la tribu envahissante : il licencia ses janissaires. Après les grandes secousses de la Révolution, la papauté aux abois se jeta de nouveau dans leurs bras. Ils n'ont pas tardé à être redoutables. Ils furent les ennemis acharnés

de Pie IX réformateur politique. Et aujourd'hui ils le supportent, parce qu'ils l'ont terrassé et qu'ils l'ont amené à tous les abaissements d'une réaction qui est l'agonie suprême de la papauté terrestre.

Bien des fois Pie IX a essayé de se soustraire à leur joug. Il tira un jour des archives du Vatican les documents authentiques de leur expulsion sous Clément XIV. Ce fut le père Theiner qu'il chargea de rédiger sous ce titre : *Vie de Clément XIV*, le livre le plus formidable qui ait été écrit contre la grande société, puisque les feuilles en étaient imprimées par les ordres mêmes du pape. La compagnie de Jésus, comme l'arbuste vigoureux mais flexible, courba la tête. Il se releva plus vivace que jamais. On crut les avoir atteints en affichant partout, jusque sur les colonnes de la façade de Saint-Pierre de Rome, la sentence solennelle qui condamnait leur prophétesse Catharinella, qui allait prédisant partout les grandes merveilles prêtes à s'opérer dans le monde catholique par le moyen des Jésuites, particulièrement la réunion des Églises orientales avec Rome. Les Jésuites reçurent silencieusement ce soufflet; mais bientôt il fallut compter avec eux et revenir docilement sous leur tutelle. Leur grand triomphe fut la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ; et la colonne de l'*Immacolata*, le décret des papes ne faisaient que confirmer la doctrine des théologiens de l'illustre com-

pagnie. Le Vatican jésuite a donc vaincu le Vatican papal : le vrai pontife a vu s'accroître la gloire et la puissance de l'ordre qui gouverne l'Église. On a laissé l'autre donner des audiences solennelles aux ambassadeurs des rois et des empereurs, bénir force médailles, chapelets et agnus, envoyer la rose d'or aux souveraines et satisfaire le besoin de *benedizione* que manifeste à toute heure la populace de Rome.

L'accroissement de l'ordre en France a toujours été le but ardemment poursuivi par le général. Rome est aujourd'hui dans la décrépitude sénile ; la vie ne part pas de là, pas plus pour la religion que pour le reste. La France c'est le pays de vie exubérante. Les Jésuites ont dû cultiver avec prédilection cette terre plantureuse.

Depuis dix ans ils se sont livrés à une entreprise bien hasardée. Devaient-ils à petit bruit s'implanter au sein de la grande nation? Devaient-ils hardiment, avec éclat, prendre possession de l'enseignement dans toutes les villes de France, y construire des colléges rivalisant de magnificence avec ceux de l'État? C'est ce dernier parti qui l'a emporté dans les conseils de l'ordre.

On comprend que T., la cité reine du Midi, la ville catholique par excellence, dut particulièrement attirer leurs regards. Il n'était pas possible qu'ils se contentassent pour leur collége

d'un petit établissement, sans apparence, situé au chevet de l'église de Saint-Sernin. Il fallait songer à un édifice grandiose qui coûtât plusieurs millions.

Le soir même où Julio cherchait vainement sur sa couche un repos paisible, une scène grave, solennelle avait lieu dans la maison de l'Inquisition. Un conseil secret était convoqué par le Père provincial.

Quand le silence fut profond, que tous les pères furent rentrés dans leurs cellules, que nulle lumière n'erra plus dans les corridors étroits des différents étages, sept vieillards se rendirent dans la salle du conseil.

Une seule lampe éclairait cette salle et projetait de pâles lueurs sur ses murailles. Çà et là étaient suspendues quelques gravures grossièrement encadrées, représentant les sujets de piété affectionnés, de notre temps, dans le monde religieux : un saint Ignace, un saint François Xavier, un saint Louis de Gonzague, un Sacré-Cœur de Jésus, un Sacré-Cœur de Marie, le martyre de quelques missionnaires à la Chine et au Japon, une apparition de la Vierge aux enfants de la Salette. Un grand Christ de plâtre peint en noir et sur lequel l'artiste avait jeté, au hasard, quelques reflets métalliques avec de la poudre de bronze, se dressait au fond de la salle.

Une table couverte d'un tapis de laine verte, un

fauteuil derrière cette table, des chaises autour de la salle, tel était l'unique ameublement.

Un vieux dallage en briques rouges était le dernier reste de la décoration de cette salle redoutée de l'Inquisition, de laquelle étaient partis, au moyen âge, des arrêts de mort.

Le révérend Père provincial se dirigea vers la table et y déposa un large portefeuille de cuir à fermoir d'acier. Les autres pères se placèrent à sa droite et à sa gauche. Tous s'agenouillèrent, et le Provincial d'une voix basse et lente récita le *Veni Sancte* et l'*Ave Maria*. Les pères répondirent à cette prière. On se leva et l'on s'assit.

Tous les regards se baissèrent ; le Provincial se recueillit et ouvrant devant lui le grand portefeuille parla de la sorte :

— Mes pères, je viens de recevoir de notre très-révérend Père général l'autorisation de construire à T. une maison pour notre ordre. Vous n'ignorez pas la situation prospère de notre société à T. De toutes les villes de France, c'est celle où notre influence est le mieux assise. Notre collége florissant, trop à l'étroit dans le local qu'il occupe provisoirement sur la place Saint-Sernin, demande au plus tôt une grande construction où il puisse s'étendre encore.

Vous approuvâtes l'an dernier le projet de bâ-

tir ; et ce fut cette délibération que je communiquai au révérend Père général. Ce projet étant revêtu de son approbation, nous avons à délibérer aujourd'hui sur les moyens de le mettre à exécution. J'ai ici les devis de notre architecte. Nous ne pouvons rien faire de mesquin. Il faut frapper les yeux par la masse imposante de cette construction : il faut qu'elle domine les autres édifices de la ville, l'archevêché, le séminaire, la préfecture ; et à l'exception d'un vestibule à colonnes de marbre, elle devra rivaliser avec le Capitole. Nous avons besoin, vous le savez, mes pères, de montrer extérieurement toute notre puissance. Pour nous, pauvres religieux, l'humble recoin d'une cellule, une soutane, le pain du jour nous suffisent ; mais l'ordre doit être grand, il doit paraître riche. Vous serez peut-être effrayés : le chiffre total du devis dépasse trois millions. Il est vrai qu'il y a sur ces trois millions quatre cent cinquante mille francs de terrains à acheter dans un des plus beaux quartiers de la ville. Où trouver ces trois millions?

Un sourire contenu erra sur les lèvres des vieillards. Un petit murmure se fit entendre.

— Trois millions ! dit en hochant la tête le Père Grelet, placé à la droite du Provincial, c'est beaucoup. Sous l'ancien régime, pour cinquante milie livres, on construisait en province un beau collége.

— Oui, sous l'ancien régime, dirent en soupirant les autres vieillards.

— Vous n'ignorez pas, reprit le Provincial, que nous ne pouvons pas compter sur les fonds généraux de la société. Ces fonds, placés dans de grandes entreprises industrielles et spécialement sur les chemins de fer et sur la navigation, sont une réserve que l'ordre garde précieusement pour des temps malheureux. Il faut prévoir le moment où la Révolution parviendrait à nous expulser de France. Nous n'avons pas à redouter cela maintenant. L'ordre règne, par la grâce de Dieu; mais de mauvais jours pourraient revenir encore. Inutile donc de songer à cette ressource. Nos pères construisent partout ailleurs, à Poitiers, à Bordeaux; et pas un centime n'est sorti, pour cela, de la caisse centrale de la société.

La règle, vous le savez, mes pères, exige rigoureusement que chaque fondation nouvelle se suffise à elle-même. Elle est si sévère à cet égard, que, si nous avions deux maisons dans la même ville, ce serait à chacune d'elles à se procurer les ressources qui lui seraient nécessaires. Nous devons à cette règle, qui blesse en apparence la loi de charité entre les membres de la même compagnie, notre prodigieuse extension dans chaque ville. A Paris même, la maison-mère n'a pas le droit d'envoyer un centime aux autres maisons de la ville.

Il y a deux ans, le père Ravignan, en soirée chez une grande dame du faubourg Saint-Germain, fit une quête pour une maison établie nouvellement dans un quartier de Paris et qui n'avait pas son pain assuré pour le lendemain. Il fit couler les larmes de cette assemblée bien pensante et pieuse.

C'est dur, je le reconnais; mais cela attire l'admiration universelle sur l'esprit de détachement et de pauvreté de notre compagnie. L'ordre doit être riche et puissant; nous, nous pouvons être exposés à manquer du nécessaire. Vous comprenez la force de cette organisation.

— Il faut nous soumettre à cette sage règle, dit un autre père.

— Certainement, continua le Provincial.

Et feuilletant le portefeuille, il en tira un papier qu'il plaça devant lui.

— Nous avons déjà quelques économies, mes pères. Cinq cent mille francs, produit net de notre collége de Saint-Sernin, y compris l'année courante. . . . . Ci, fr. 500,000

Deux cent vingt mille francs provenant des missions, stations, retraites, prêchées par nos pères, depuis notre rétablissement à T., y compris les dons particuliers recueil-

A reporter. . 500,000

Report. . . .	500,000
lis dans chaque ville par lesdits pères. . . . . Ci.	220,000
Quatre-vingt-douze mille six cent soixante-sept francs de quêtes faites secrètement à domicile à T. et dans le diocèse . . . . Ci.	92,667
Valeur de notre maison de l'Inquisition, dont on nous propose deux cent mille francs pour y fonder la communauté de l'Adoration perpétuelle	200,000
Legs particuliers obtenus par fidéicommis :	
Madame la comtesse de Levignac.	80,000
Madame la marquise de Cadours.	120,000
Madame veuve Marquet. . . .	230,000
M. Lasson, ancien banquier. .	70,000
M. le comte de Villebrumier. .	118,000
Donations spéciales en valeurs au porteur de personnes décédées ou vivantes.	96,000
Valeurs en diamants, bracelets, bijoux, dentelles de prix arrachés à la mondanité et réalisables en espèces.	60,000
Total. . fr.	1,786,667

Voici maintenant des ressources à peu près cer-

taines, à moins que quelque procès, de parents cupides et sans religion, ne vienne nous enlever ces héritages.

Madame de Fronton, toute sa fortune, évaluée à 240,000 francs, donnée pour nous, par testament, au bon M. Buvalot, saint homme sur lequel nous pouvons compter comme sur nous-mêmes.

Madame de Fronton a soixante-dix-huit ans ; elle décline visiblement, et le docteur Legrand m'a assuré hier qu'elle ne passerait pas l'automne. Elle ira rendre à Dieu sa belle âme à la chute des feuilles.

Madame la baronne de Montech, la moitié de ses domaines, donnée aussi pour nous, par bon testament, à M. Oussiat, notre fidéicommissaire. Son notaire estime cette part à 80,000 francs.

L'autre part, réservée à une sœur qui a deux ans de moins qu'elle, nous échoira un jour, j'espère. C'est votre Philotée, Père Gervaise !

Le père Gervaise s'inclina et sourit.

— J'espère réussir, mon révérend Père.

— Voilà ce qui est assuré ou presque assuré. Mais que nous sommes encore loin du chiffre demandé ! Le révérend Père général m'écrit : « N'entreprenez rien sans des fonds en caisse. » Nous avons maintenant à nous procurer le reste de la somme. Nous compterons avant tout sur la Providence, elle protége visiblement notre ordre, qui : après tant de vicissitudes, de guerres à outrance

des philosophes, des impies et des révolutionnaires, est encore aujourd'hui à la tête du catholicisme; mais la Providence veut qu'on travaille, qu'on prenne de la peine.

Il est évident que, dans une ville aussi riche que T., où se trouvent tant de bonnes âmes qui nous sont dévouées, nous devons arriver à nos trois millions.

Voyons maintenant nos éventualités.

Père Chevy, c'est vous qui soignez le vieux M. Cayron. Quelles sont vos espérances? Il n'a qu'un héritier éloigné. Avez-vous un testament?

Le Père Chevy se leva :

— J'éprouve quelques difficultés, mon très-révérend Père. Monsieur Cayron est d'une extrême versatilité : ses idées ne se suivent pas toujours; et, entre nous, il est un peu en enfance. Je suis sûr de ses deux domestiques, pieuses filles qui ne le quittent pas, ne le laissent voir à personne et auxquelles j'ai fait comprendre qu'il y aurait pour chacune d'elles un bon legs si elles parvenaient à obtenir de lui un testament en notre faveur. J'ai besoin d'une grande prudence : d'abord pour empêcher qu'il puisse être prouvé un jour qu'il était presque en enfance quand il a testé, ensuite pour introduire chez lui notre cher M. Legros, qui sera le fidéicommissaire. J'ai rendez-vous pour de-

main à cet effet et je ne crois pas que la journée se passe sans que nous ayons le testament.

A combien évaluez-vous le chiffre de la fortune?

— Oh! magnifique! 200,000 francs au moins.

— Et il est bien vieux?

— Oh! vieux, vieux et à peu près en enfance

— Soignez le vieux. Et vous, père Grandier, madame la vicomtesse de Vateil, qu'en faites-vous?

Le père Grandier répondit :

— C'est un peu dur aussi, mon révérend Père. Il y a là à évincer deux cousines, âpres à la fortune, fines comme les plus fines de Gascogne, qui se défient de moi. Je les tiens cependant. Je suis parvenu à leur faire comprendre qu'il vaut mieux partager avec nous quatre cent mille francs environ, à l'aide d'un bon testament, que de risquer de voir mourir la cousine sans tester, dans lequel cas elles n'auraient qu'un dixième de cette fortune partagée entre plusieurs branches collatérales.

Elles voudraient le tout; mais elles s'exécuteront enfin. La pauvre dame baisse visiblement. Le premier catarrhe l'emportera. Je vais hâter mes démarches. Il y a des valeurs mobilières qui me sont promises : je suis sûr de cela.

— Dieu vous bénisse! Et le cher père Briffard a-t-il fait son siége aussi?

— Oui, mon très-révérend Père.

Et le triomphant directeur, aux yeux ébahis des vieillards, tirant un portefeuille, montre un papier timbré dûment parafé et enregistré et le donne au Provincial.

Celui-ci prend l'acte notarié.

— C'est un testament !

Son regard s'illumine, ses traits s'épanouissent; un sourire de satisfaction profonde court sur ses lèvres.

Il lit : tous écoutent dans un religieux silence.

« Napoléon III, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous ceux qui verront ces présentes, salut.

« Je soussigné, notaire impérial à la résidence de T., immatriculé, n° 42, demeurant place Lafayette, n° 15, m'étant transporté, de ce dûment interpellé, au domicile de dame Éléonore-Suzanne Guitrat de la Clavière, veuve de feu Etienne-Félicien Julio de la Clavière, demeurant rue du Taur, n° 27, ai reçu, en présence des témoins soussignés, de ladite dame ses dernières volontés que j'ai textuellement reproduites ainsi qu'il suit :

« Moi Éléonore-Suzanne Guitrat de la Clavière, veuve de feu Étienne-Félicien de la Clavière, âgée de soixante-douze ans, sachant qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie et de plus certain que la mort, je règle de la sorte mes dispositions testamentaires :

« J'institue par ces présentes mon légataire universel, à raison de sa bonne et constante affection pour moi, monsieur Vincent Smarag de Tournichon, domicilié à T., rue Mage, 13, à la charge par lui de servir les legs suivants :

« 1° Une pension annuelle et viagère de mille francs, à monsieur l'abbé Julio de la Clavière, mon neveu, diacre de présent au séminaire de T., rue du Taur, 16;

« 2° Une pension annuelle et viagère de pareille somme de mille francs, à mademoiselle Louise Julio de la Clavière, ma nièce, de présent demeurant avec moi rue du Taur, 27;

« 3° Une pension annuelle et viagère de trois cent cinquante francs à Madelette Romingas, du village de Valcabrère, ma servante.

« Laquelle déclaration testamentaire, moi notaire soussigné ai recueilli et couché sur ces présentes pour valoir à qui de droit.

(Suivent les signatures.)

« Pour copie conforme :

« DUBOURDIER, notaire. »

Le papier fut mis soigneusement dans le grand portefeuille de chagrin.

— C'est bien, père Briffard, dit le provincial.

A combien s'élève ce legs, déduction faite des charges?

— M. Tournichon l'évalue à quatre cent cinquante mille francs.

— Et la donataire mourra bientôt?

— Elle n'a qu'un souffle de vie.

— Nous pouvons maintenant commencer nos constructions : que vous en semble, mes pères?

On se doute qu'il y eut accord unanime dans la réponse des graves personnages.

Le Père provincial se lève. Tous s'agenouillent. Une prière est adressée à la Vierge qui protége si visiblement les bons pères, et leur prodigue les biens de ce monde auxquels chacun d'eux renonce avec tant d'abnégation par son vœu de pauvreté.

VI

LETTRE DE JULIO A LOUISE

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que le pauvre Verdelon, après avoir pris congé de son supérieur, bon et doux Sulpicien, alla faire ses malles dans sa cellule. Un vêtement laïque, apporté de la veille par le tailleur, remplaça la soutane noire qui ne l'avait pas quitté depuis trois ans.

– Vieille toge romaine, se dit-il en déposant cette longue tunique au fond de la caisse où il mettait ses hardes, tu es tombée des épaules des fiers conquérants du monde sur celles des humbles apôtres du Christ! Tu n'es plus à cette heure, aux yeux des masses, qu'un signe d'orgueil, de compression des grands intérêts de l'humanité, de tyrannie sur les consciences! Tu as commandé au monde bien des respects, tu as été saluée par bien des infortunes, saint Léon le Grand et saint Vincent de Paul t'ont portée. Avant peu, tu ne seras qu'un souvenir

comme le manteau de Platon et des grands philosophes de la Grèce, comme les cottes de maille des chevaliers du moyen âge, déposées aujourd'hui dans nos musées.

Il se tut un moment. Il ajouta :

— Mais avant que le sacerdoce vaincu consente à se dépouiller de toi, quelles luttes, quels regrets, quelles angoisses !

Le départ de Verdelon, sa détermination de quitter l'état ecclésiastique furent le grand événement du séminaire.

— Il fait bien, disaient les uns, s'il n'a pas la vocation.

— Prions beaucoup pour lui, disaient les mystiques, les petits saints, en levant les yeux au ciel.

Quand il descendit le grand escalier, suivi du domestique chargé de ses malles, il entendit ce mot de mépris :

— Le défroqué!

La rougeur lui monta au front ; ses yeux se mouillèrent d'une larme. Il dévora cette honte.

Un groupe nombreux se forma dans le corridor.

Quelques-uns dissimulaient un reste de sympathie pour le jeune homme loyal qu'ils avaient aimé; d'autres paraissaient le connaître à peine et le regardaient aussi avec indifférence; les fanatiques dardaient sur lui des regards d'inquisiteurs. Il baissait les yeux et passait. Nulle parole amicale,

nul simple mot d'adieu ne sortit de toutes ces bouches; les moins mauvais auraient cru mal édifier et se compromettre.

Au moment où il allait sortir du corridor et se diriger vers la porte, une voix se fit entendre :

— Encore une fois, adieu, mon bien cher Verdelon.

La surprise se peignit sur tous les visages devant cet acte d'héroïsme. C'était Julio qui, traversant la foule, alla serrer la main de son ami. Il le suivit affectueusement du regard jusqu'à ce que la lourde porte extérieure se fermât sur le transfuge.

Julio passa de nouveau au milieu du groupe pour rentrer dans sa cellule. Cette parole haineuse fut presque dite à son oreille :

— En voilà un sans doute qui regrette de ne pas en faire autant.

Avant de se rendre dans la rue Pergaminière, où il s'était assuré un petit appartement bien aéré et bien chaud donnant au midi, Verdelon s'arrêta devant le n° 27 de la rue du Taur, frappa et remit à une vieille femme qui vint ouvrir, une lettre que Julio lui avait confiée le matin même.

Cette femme n'était autre que Madelette. Elle reconnut parfaitement, sous son costume nouveau, le jeune abbé qu'elle avait vu à la Clavière. Elle se signa, presque comme devant une apparition de Satan, ferma la porte avec un mouvement convul-

sif, et, marchant d'un pas plus rapide qu'elle n'avait fait depuis vingt ans, entra tout émue dans le salon où se trouvaient la tante et la nièce.

— Sainte Vierge Marie! s'écria-t-elle, que viens-je de voir?

— Quoi donc, Madelette? reprit Louise.

— Qu'est-ce? dit madame de la Clavière.

— Ah! madame, cet abbé qui n'a plus la soutane!

— Quel abbé?

— Celui qui était aux vacances avec M. Julio à la Clavière.

— Eh bien! il n'y a rien là de si extraordinaire, dit Louise.

— Voici ce qu'il m'a donné pour mademoiselle, dit la vieille fille en s'adressant à madame de la Clavière.

La tante reconnut l'écriture de Julio et remit la lettre à Louise. Celle-ci demanda la permission de se retirer dans sa chambre pour la lire et pour y répondre.

Mademoiselle de la Clavière était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle avait de grands traits comme beaucoup de méridionales ; mais une peau d'une admirable finesse, un peu de pâleur, des yeux limpides laissant deviner l'âme la plus franche, la plus pure, adoucissaient ce masque de Romaine et lui donnaient de la grâce sans rien lui enlever de sa

noblesse et de sa majesté. Julio, qui était artiste, lui disait quelquefois dans ses moments d'admiration naïve :

— Tu ressembles à la Vénus d'Arles.

— Taisez-vous, moqueur, répliquait la jeune fille. C'est bien laid un abbé qui donne de l'orgueil à sa sœur !

L'adoration de Julio pour Louise avait resserré encore le doux lien qui les unissait dès le berceau. Le cœur de l'abbé, qui avait une incroyable puissance d'affection, s'était jeté sur cet amour de sœur, cédant à un instinct secret qui lui disait que cette affection sainte le sauverait des épreuves attachées à son vœu de célibat. Il pourrait aimer et aimer purement.

Louise aimait aussi son frère. Julio était son orgueil. Ce que la délicatesse de sa conscience ne lui permettait pas de penser en bien d'elle-même, elle le reportait sur cette nature élevée et fière, richement dotée d'intelligence et de cœur.

Elle s'aimait dans cet homme, dont elle sentait toute la supériorité sur les autres hommes. Son amour tenait surtout à son admiration ; elle voyait autour du beau front de Julio une auréole de gloire.

Mais Louise était femme. Et ce lien si doux, il est vrai, si pur, dont les joies idéales devaient suffire au cœur aimant de Julio, pouvait-il répondre à tous les instincts de sa sœur, nature mer-

veilleusement douée aussi, mais comprenant déjà, par des aspirations irrésistibles, qu'il y aurait pour elle une autre destinée que celle d'aller s'ensevelir dans un presbytère, même avec l'être qu'elle avait jusque-là le plus aimé au monde?

Le cœur battait à Louise quand elle brisa l'enveloppe de la lettre de Julio. Une lettre, c'est toujours un mystère, c'est l'inconnu que cherche l'activité fiévreuse de l'être aimant.

Celle de Julio, écrite sur un large morceau de papier, en lignes ascendantes et en caractères rapides, comme le font les natures spontanées, ressemblait plutôt à quelqu'une de ces feuilles volantes, sur lesquelles on jette des pensées qui vous viennent tout à coup, ou des sentiments qui vous oppressent, qu'à la paisible correspondance d'un frère et d'une sœur.

— Que peut-il m'écrire dans ce moment où je dois le croire tout absorbé dans sa retraite? Bonne lettre, que me dis-tu?

Et elle se mit à lire :

« Ma chère Louise,

« Tu seras bien surprise de recevoir aujourd'hui une lettre de moi. Tu sais que nous sommes en pleine retraite d'ordination; et le règlement nous défend toute relation avec le dehors pendant ces

jours de recueillement qui précèdent notre consécration au sacerdoce.

« Mais pourquoi violes-tu ce règlement? me diras-tu.

« Mon Dieu! j'en viole la lettre, je l'avoue; mais j'en observe l'esprit. Un épanchement de cœur avec toi me fera du bien. Après t'avoir fait lire dans l'intérieur de mon âme et m'être soulagé de ce qui déborde en moi de pensées, d'appréciations de toutes sortes, je serai plus calme et j'irai à la dernière immolation avec plus de courage.

« Je souffre ici de tout ce que je vois. Ces exercices de retraite sont arrangés avec une telle inintelligence, l'esprit mystique, dans lequel s'étiole le sacerdoce moderne, y domine si exclusivement, le moyen âge, avec ses formes grossières, ses puériles méthodes s'y montre avec une telle prédominence et impose à l'âme un tel servilisme, qu'on se prend de pitié pour le clergé qui croit faire merveille en coulant la jeune génération sacerdotale dans ce moule étroit où se compriment toutes ses forces.

« Les Sulpiciens, qui nous dirigent, ont un grand fond de bienveillance et de douceur. Mais, eux, les enfants du dix-septième siècle, ils n'ont pu échapper à la méthode extravagante qui élève le jeune candidat au sacerdoce comme si, le lendemain où l'évêque lui aura imposé les mains, il

allait, nouveau stylite, se jucher sur une colonne et n'avoir plus de contact avec la terre.

« Croirais-tu que, dans ces huit jours où la parole de nos maîtres devrait nous montrer, dans son large horizon, la vie sacerdotale; où, comme les vieux nochers à ceux qui commencent des navigations périlleuses et lointaines, ils devraient nous signaler les écueils et pour le cœur et pour cette pratique habituelle de la vie où la loyauté, la franchise même nous jettent dans tant de piéges et nous préparent tant d'amertumes, croirais-tu que nous aurons à dévorer deux fois par jour de longues homélies qui nous ont été redites cent fois, sur la mort, le jugement, l'enfer et autres sujets terribles?

« On écoute cela, sans doute, avec respect, mais avec une indicible souffrance, quand on a le sentiment des besoins nouveaux du sacerdoce au sein de la société nouvelle où il aurait à remplir une si belle tâche.

« Je t'avoue que cela m'humilie pour le clergé dont je fais partie maintenant; et, sans cette foi si simple que tu me connais, j'en éprouverais des secousses terribles jusque dans l'intime de l'âme, j'en viendrais peut-être à des regrets amers... Ce n'est pas ma faute. Pourquoi s'obstine-t-on autour de moi à tant de maladresses? Pourquoi des hommes, d'ailleurs estimables et instruits, se com-

plaisent-ils dans ce divorce étrange avec leur époque, avec les besoins, les aspirations de la civilisation où ils vivent? En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

« Mais laissons cela. Qu'y faire à cette heure? Ces misères, du reste, que je déplore, ne m'ôtent rien de ma vénération pour ces hommes aux intentions les plus droites, et heureusement plus habiles à donner l'exemple du bien qu'à l'enseigner.

« Que dirai-je maintenant? Je me sens sur la limite des deux mondes, je quitte les joies de l'adolescence, je dis adieu à ces ignorances dangereuses dans lesquelles m'a laissé, trop longtemps, mon éducation cléricale. Je vais passer, sans aucune transition, de la vie des contemplations idéales à la vie positive et réaliste du monde. Rien ici ne m'y a préparé que mes réflexions solitaires depuis les vacances, après avoir vu un peu de près ce qu'on appelle le monde, et peut-être encore cet instinct salutaire qui avertit les natures loyales et devient une expérience anticipée.

« C'est peu, sans doute, mais c'est là mon unique force en présence de ce monde auquel on me livre. Je me trompe, il y a une autre force, un autre bien que m'a ménagé la Providence en me faisant entrer dans la vie réelle.

« La première épreuve qui suivra mon ordi-

nation ne durera peut-être que quelques mois. J'aurai un vicariat dans une petite ville, à Saint-Gaudens, à Muret, peut-être même à T., et puis quelque pauvre cure dans l'une des vallées les plus profondes des Pyrénées viendra à vaquer. L'œil distrait d'un vicaire général parcourra la liste des vicaires disponibles, je serai nommé curé de village.

« Je m'attends à cela; mais toi, ma Louise aimée, aurais-tu le courage de me suivre? M'aimerais-tu assez pour venir là vivre tes plus belles années, de Dieu, de la nature, et de ce saint amour fraternel qui est l'amitié à sa plus haute puissance?

« Notre pauvre tante est d'une santé bien frêle. La première impression trop vive qu'elle aura lui fera une lésion au cerveau, et nous la perdrons; mais aujourd'hui je dois tout te dire.

« Je ne crois pas qu'elle échappe aux Jésuites. Heureux serons-nous si une pension alimentaire dont un reste de pudeur, chez ces hommes, nous aura fait l'aumône, nous arrache aux préoccupations du besoin. Je t'avais fait pressentir cela sous forme de plaisanterie pour ne pas trop t'effrayer. Depuis, quelques mots échappés à M. Tournichon, le Cerbère qui veille ma tante, mots que je tiens de bonne source, me font croire que l'œuvre de la captation est bien avancée.

« Je t'avoue que je ne songe pas à prévenir ce fidéicommis. J'échouerais complétement. Je n'ai nullement la prétention de lutter d'habileté avec les Jésuites. Mais, par exemple, s'ils réussissent, je te le jure, par ce qu'il y a de plus sacré pour nous, je les dévoilerai, je leur ferai payer cher ce vol fait à deux orphelins dont ils n'ont pas pu faire de l'un un Jésuite, de l'autre, une Dame du Sacré-Cœur.

« Car, ma pauvre Louise, je te trouve très-bonne, très-pieuse, mais tu n'as pas l'ombre d'une vocation. Le père Briffard, tout habile qu'on le dit, perdra son latin avec toi.

« Si notre bonne tante nous était enlevée, viendrais-tu charmer mon humble presbytère, être mon ange de bonheur et de paix? J'avoue que ce serait une affreuse déception pour mon cœur, si cette douce espérance n'était qu'un pauvre rêve, et si l'amie aux grandes pensées, que j'ai cru trouver en toi, n'était plus un jour qu'une femme vulgaire qui préférât une vie de frivolités stupides à ce doux hymen de cœur auquel je l'ai destinée depuis si longtemps.

« Dieu m'épargnera ce malheur, car ma vie serait brisée. Et ce jour-là, dans un cruel désespoir, je regarderais comme sages ceux qui ont reculé devant l'odieuse solitude du presbytère et

la privation désolante des joies saintes de la famille.

« Adieu, bonne Louise. Samedi est le grand jour. Tu sais quel sera au pied des autels le premier nom dont j'offrirai à Dieu le souvenir, et tout ce que mon cœur fera d'ardentes prières pour une sœur uniquement aimée.

« JULIO.

« *P. S.* J'oubliais de te dire que cette lettre sera déposée chez ma tante par mon ami Verdelon, ce jeune abbé que nous avons eu, l'an dernier, quelques jours à la Clavière. Il quitte le séminaire aujourd'hui même. C'est un noble cœur. Il pouvait faire un grand bien dans le sacerdoce. Mais il rentre dans le monde. Je suis tout attristé de sa détermination. Il cède à un sentiment de découragement et de faiblesse.

« Ah! quel sombre avenir tout cela me montre déjà pour le catholicisme! Que d'âmes sont brisées! Que d'esprits d'élite se refuseront bientôt à accepter la responsabilité redoutable du ministère de pasteurs! Mais les natures égoïstes, avides du morceau de pain qui se donne sans rien coûter aux sueurs du front et au travail des bras, se pressent à l'entrée du sanctuaire. On dévore pendant trois années les ennuis d'une réclusion après laquelle on aura le grand air, un habit qui vous vaudra

quelques respects, et la certitude d'une vie où l'on n'a jamais à redouter des privations pour le lendemain. Puis viennent les ambitieux aux yeux desquels brille, dans le lointain, l'anneau d'or avec la toge épiscopale ; race qui ne s'éteint pas plus dans l'Église que dans le monde et qui vendrait la conscience et Dieu même pour la misérable satisfaction de posséder les honneurs.

« Pauvre Église! Quand retrouvera-t-elle ce qu'elle a laissé en sortant toute radieuse des catacombes ! »

Louise s'était tenue debout jusqu'à ce moment. s'éclairant, devant la petite fenêtre de sa chambre, des dernières lueurs du jour. Une sueur froide coula de son front ; la lettre tomba de ses mains ; et, anéantie, elle s'assit, tremblante, sur une chaise basse placée derrière elle.

— Julio... Julio... murmura-t-elle, je serai ton malheur !

Et un long silence régna dans la chambre.

VII

LE CARDINAL ARCHEVÊQUE

Son Éminence Louis-Auguste-Charles de Flamarens, cardinal de l'Église romaine, du titre de la Trinité du Mont, archevêque de T., était un grand et beau vieillard, à figure ouverte et joviale, et présentant dans toute sa personne un singulier mélange du gentilhomme, de l'évêque et de l'homme d'esprit. La noblesse de T. ne l'aimait pas, parce que, large dans ses idées, ayant nettement refusé, en arrivant à son archevêché, de s'associer aux rancunes légitimistes, vivant dans les meilleurs termes avec le préfet et le monde officiel, il passait pour une espèce de renégat politique. On ne craignait pas, dans les salons de T., de dire tout haut que le cardinal avait acheté son chapeau par ses complaisances envers le gouvernement. Malgré ses haines sérieuses, on était cependant, par bon ton et par convenance, dans les termes d'une exquise

politesse et d'une grande vénération apparente avec lui.

— C'est tout ce que je demande, avait-il dit, de ces honnêtes gens.

Il avait joué, en arrivant, le même rôle avec les Jésuites. Il les détestait cordialement. Les Jésuites s'étaient bien gardés de paraître soupçonner que le cardinal fût contre eux. Aussi l'entouraient-ils de mille protestations de tendresse et répétaient-ils, à l'occasion, qu'ils savaient que Son Éminence était un des meilleurs amis de la société. L'archevêque ne parlait officiellement des bons pères que dans les termes de la plus chaude sympathie. C'étaient de faux louis qu'ils se rendaient en fausse monnaie.

Cependant la prépondérance que les bons pères prenaient chaque jour dans sa ville épiscopale, les plaintes des curés qui venaient, bien timidement sans doute, de crainte d'être trahis, mais avec persistance, déclarer que les Jésuites étaient les véritables curés des paroisses et qu'ils n'avaient plus, eux pasteurs, à diriger que le menu fretin des âmes; plus que cela, l'accaparement habile des fortunes, les saintes ruses employées pour s'attirer les plus riches offrandes des fidèles, la certitude qu'avant peu une immense maison de Jésuites allait s'élever dans le centre de la ville, et égalerait en magnificence le Capitole dont les habitants de T.

sont si fiers, toutes ces causes réunies avaient un peu réveillé les susceptibilités du vieillard. Il était évêque depuis les premières années du règne de Louis-Philippe. Il était accoutumé, comme tout l'épiscopat français, à cette omnipotence absolue qui se traduit en pratique par le pur despotisme. Toujours maître jusqu'alors des diocèses, qu'il avait administrés sans rencontrer l'ombre d'une opposition, il se trouvait en face de la plus redoutable de toutes, celle qui s'emparait des consciences, s'assurait l'opinion et, régnant en souveraine, ne lui laissait que le fardeau de l'administration d'un vaste diocèse, sans qu'il pût recueillir la prépondérance morale qui est la véritable puissance sur les âmes.

Il venait de perdre un de ses vicaires généraux, l'abbé Jolibert, homme recommandable, du reste, par quelques vertus privées, mais qui était tombé avec une grande simplesse dans le piége des Jésuites, à force de se voir adulé par eux. Cet homme que, pendant sa vie, les Jésuites vantaient outre mesure et appelaient un saint, sachant à merveille qu'ils se donnaient, par ce moyen, un puissant appui dans le conseil archiépiscopal, fut remplacé dans le vicariat général de l'archevêché par le secrétaire général, qui était le confident, l'ami intime du cardinal et professait pour les Jésuites une très-médiocre considération.

Le nouveau secrétaire de l'archevêché n'était pas nommé encore. Ce poste si important, qui fait passer sous les yeux d'un seul homme toutes les affaires d'un diocèse, même les plus secrètes, était convoité par un grand nombre de jeunes prêtres. Les Jésuites, on s'en doute bien, avaient leur candidat. Ils eussent été heureux de porter là une de leurs créatures. Aussi le dernier *Requiem* n'était pas chanté sur les restes tièdes encore de leur vieux protecteur que le révérend Père provincial se hâtait de faire sa visite de condoléance au cardinal « sur la perte d'un de ces hommes qu'on ne retrouve plus dans notre malheureuse époque, tels que le bon monsieur Jolibert; » et sachant presque officiellement que le secrétaire général devenait le successeur du vénérable défunt, il glissait, avec une habileté toute jésuitique, le nom du jeune abbé de Lurson, « prêtre pieux et modeste, disait-il, de manières distinguées, travailleur assidu, intelligence active et nette et peut-être le seul, de tant de jeunes prêtres qu'ils avaient eu le bonheur de former pour le diocèse de T., qui eût les aptitudes indispensables au poste difficile vacant à cette heure auprès de Son Éminence. »

Le cardinal remercia le vieux renard avec une bonhomie si naturelle et parut si enchanté que la Providence eût, à point nommé, placé sous la main des bons pères ce chef-d'œuvre des secrétaires,

que le révérend Provincial, rentrant, le sourire sur les lèvres, dans la maison de l'Inquisition, contrairement à tous les usages de l'ordre, ne put retenir sa joie et s'épancha devant cinq ou six pères en disant « qu'il tenait le cardinal et que, s'ils avaient perdu monsieur Jolibert, il était sûr de pousser au conseil de l'archevêque un jeune homme chaudement dévoué aux intérêts de la Compagnie. »

Ce même jour, le cardinal devait se rendre chez les Sulpiciens, pour entendre le rapport du supérieur sur les nouveaux prêtres qui allaient être ordonnés le samedi suivant. Il venait d'apprendre, de voie très-sûre, toutes les circonstances du testament fait aux Jésuites par madame de la Clavière ; il savait quel était l'exécuteur testamentaire fictif et l'indigne spoliation de deux orphelins. Son âme honnête avait été indignée et, quoiqu'il tînt fort peu, comme évêque, à ce qu'un de ses jeunes prêtres conservât une belle fortune, dont on peut toujours se servir dans le sacerdoce pour se donner de l'indépendance, il vit là un trait de plus à ajouter à ce qu'il savait déjà des procédés des pères pour se rendre maîtres des bons héritages.

Quand le supérieur des Sulpiciens de T., parcourant la liste des nouveaux ordinands, arriva à monsieur l'abbé Julio de la Clavière, le cardinal sembla l'écouter avec une attention marquée. Il l'interrogea sur ce jeune homme, sur son carac-

tère, sur ses aptitudes. Toutes les réponses furent favorables.

— L'abbé Julio est certainement, monseigneur, l'un des sujets les plus précieux que nous ayons formés depuis quelques années dans ce diocèse. Il a les défauts de sa jeunesse, trop d'ardeur, une imagination facile à s'exalter, une franchise quelquefois imprudente. Le temps adoucira toutes ces choses.

Maintenant, si nous jugeons ainsi ce jeune homme, nous ne devons pas dissimuler à Votre Éminence que nous avons reçu contre lui une dénonciation, dont nous avons déjà pesé la portée dans le conseil, mais que nous sommes heureux de soumettre à vos lumières.

– D'où part cette dénonciation? Est-elle signée?

— Certainement, Éminence, autrement nous ne l'eussions pas crue digne d'être mise sous votre regard. Elle est signée d'un père jésuite.

— De quoi se mêlent-ils encore? dit assez aigrement l'archevêque. Je crois que bientôt ils voudront faire les ordinations. Il ne leur manque plus que cela à T.

Les directeurs composant le conseil se regardèrent, et un demi-sourire erra sur toutes les lèvres. Mais nulle parole ne sortit de leurs bouches; le cardinal reprit :

— Nous y mettrons bon ordre. Montrez-moi cette lettre.

Et il lut tout haut :

« Monsieur le supérieur et respectable confrère,

« Je sais que les ordinations auront lieu sous peu de jours. Un de nos anciens élèves, l'abbé de la Clavière, est appelé, dit-on, au sacerdoce. Nous hésitâmes, quand il entra dans les ordres, à vous faire part de nos sentiments sur la vocation de ce jeune homme, auquel, dans le temps, nous avons porté un vif intérêt. C'est une responsabilité si grande que celle de peser en quoi que ce soit sur l'avancement d'un jeune ecclésiastique dans les ordres ! Vous comprendrez donc toute notre réserve à cette époque. Cependant nous pouvons nous la reprocher aujourd'hui. Des renseignements puisés à bonne source nous ont appris que, pendant les dernières vacances, il s'est considérablement écarté de l'esprit ecclésiastique. Ses lectures ont été plus que profanes ; il a été léger dans ses propos avec sa sœur ; il paraît même que le malheureux s'est lancé dans les idées nouvelles, si pernicieuses, vous le savez, et pouvant mener si loin. Tout cela est grave, monsieur le supérieur, et il y aurait eu pour nous coupable négligence et reproches un jour devant Dieu, si nous ne vous

avions pas communiqué nos craintes sur cette ordination malheureusement trop prochaine.

« Croyez bien qu'aucun autre motif que celui de l'attachement que nous portons à ce beau diocèse ne nous a poussés à une démarche qui coûte toujours, mais devant laquelle on ne recule jamais, quand elle est imposée par la conscience et par les intérêts sacrés de la religion.

« Agréez, monsieur le supérieur et respectable confrère, l'expression de mon profond respect.

« Pour notre révérend Père provincial,

« Signé : Fournier, S. J.

« T., 10 septembre 1856. »

— Oui, dit le cardinal, mettant la lettre sur la table, ils l'ont dépouillé de sa fortune, maintenant ils le persécutent ! Je les reconnais bien là.

Et reprenant la lettre :

— Je veux garder ce document. Il est précieux pour l'histoire de leurs perfidies. Nous passerons outre, puisque vos renseignements sur ce jeune abbé sont excellents. Je ne veux pas que les Jésuites soient évêques dans mon diocèse. Je vais commencer à leur prouver, dès aujourd'hui, le cas que je fais de leurs dénonciations contre mon

clergé. Je nomme M. l'abbé Julio de la Clavière mon secrétaire général.

On comprend l'effet de cette parole sur des hommes aussi réservés, aussi timides que les Sulpiciens. Tous s'inclinèrent devant la volonté du maître. Quelque jeune et inexpérimenté que leur parût l'abbé Julio pour le poste où l'élevait la faveur du cardinal, ils virent là, avant tout, une malice faite aux Jésuites. Ils applaudirent.

La voiture du cardinal l'attendait à la grande porte du séminaire. Le supérieur le conduisit jusque dans la rue. Le cardinal lui dit en le quittant :

— Prévenez ce jeune abbé qu'il entrera en fonctions lundi prochain à l'archevêché.

Deux heures après cette scène, où le prélat avait montré tant d'énergie, la police secrète des Jésuites leur rendait compte avec une exactitude scrupuleuse de tout ce qui s'était passé chez les Sulpiciens. Le mot lâché dans la rue avait été écouté. Il avait fortement intrigué le Père provincial. C'était un protégé des Sulpiciens qui l'emportait évidemment sur leur créature ; mais quel était ce protégé ? Il fallait le savoir à tout prix. Or, ce qui eût été d'une difficulté immense pour le plus habile des agents de la police de T., était un jeu pour celle des Jésuites. Ils avaient immédiatement envoyé au séminaire le vieux docteur Dé-

teilh, médecin sans malades, auquel ils faisaient une petite pension annuelle et qui affectait, dans le monde religieux, une certaine hostilité contre les Jésuites. Qui pouvait soupçonner ce vieillard d'être tout bonnement un agent de la maison de l'Inquisition? Il était parvenu, et cela sans trop de peines, depuis plusieurs années, à capter la confiance de M. Bournal, digne Sulpicien aussi naïf que ses confrères. Il l'avait choisi pour directeur.

Le vieux docteur en cravate blanche et en large jabot vint donc humblement chercher des consolations spirituelles dans la chambre de M. Bournal. Dans le courant de la conversation, il lui dit que la grande nouvelle du moment à T. était la nomination du secrétaire général de l'archevêché. Il ajouta que les Jésuites étaient furieux parce qu'on savait que c'était à l'influence des Sulpiciens que cette nomination était due.

Le Sulpicien joua le rôle du corbeau.

— Mais comment cela a-t-il pu se savoir en ville? Tout s'est passé dans le conseil entre Son Éminence et nous.

— Très-simplement, mon cher père. On a entendu dans la rue Son Éminence nommer à votre supérieur le nouveau secrétaire et lui fixer le jour de son entrée en fonctions. On m'a bien dit ce nom. C'est l'abbé... l'abbé... Mon Dieu! ce que

c'est que de vieillir; l'abbé... l'abbé... Attendez!... C'est pourtant un nom qui se retient facilement.

— M. Julio de la Clavière, dit le Sulpicien.

— Précisément, c'est ça, c'est ça... Ah! pauvre mémoire, je t'ai perdue.

Et, prenant son chapeau à larges bords et sa longue canne, il saluait le Sulpicien, descendait, aussi rapidement que possible, le grand escalier, se hâtait à travers les rues et, pénétrant chez le père provincial, qui l'avait fait entrer par une porte dérobée, lui jetait avec effroi ce mot terrible, — l'abbé Julio de la Clavière!

— Quel malheur! s'écria le provincial. Ce sera un ennemi pour nous et c'est là un détestable choix. Mais ces pauvres Sulpiciens ne font que des sottises. Hâtons-nous! Mon bon docteur, excusez-moi, je suis obligé de sortir. Merci de tant de zèle, docteur! Ces choses-là s'inscrivent dans le livre de vie. Vous sanctifiez votre vieillesse. Soyez donc béni! Adieu.

Et le père, quelques moments après, frappait à la porte de l'hôtel de madame la marquise de Maslacq, femme pieuse, jouissant d'une grande considération dans T., et surtout auprès du cardinal, qui appréciait son jugement, et même, quelquefois, écoutait ses conseils.

La marquise n'était pas chaudement dévouée aux Jésuites, mais elle leur devait de la reconnais-

sance ; ils avaient fait faire à son fils aîné un splendide mariage, et avaient ainsi apporté dans l'antique maison de Maslacq, alors pleine de décadence financière, une dot de plusieurs millions.

La gratitude est la vertu des natures élevées : madame de Maslacq ne pouvait pas refuser un service au père provincial.

— Sauvez la religion, madame la marquise ; je viens vous le demander, s'il le faut, comme un service personnel. Vous le savez, nous aimons tant Son Éminence ! Ces bons Sulpiciens viennent de lui faire faire une faute capitale. Ils sont parvenus, par une petite vanité qu'il faut leur pardonner, à faire accepter pour secrétaire à Son Éminence un jeune étourneau que nous connaissons beaucoup, malheureusement ; il a été notre élève. Ce jeune fou ne fera évidemment que des sottises. Nous savons qu'il se range un peu du côté des ennemis de notre société. En ce temps-ci, vous le comprenez, madame la marquise, où les impies et les libéraux se donnent la main contre nous, nous avons besoin de trouver un puissant appui auprès de Son Éminence, qui, avec le monde bien pensant, est notre seule force à T. Comme nous serions entravés pour le bien si nous avions un adversaire auprès de Son Éminence, sans doute toujours bonne pour nous, mais, vous le savez, madame la marquise, facile à prévenir...

— Oui, il est un peu vif, ce cher Monseigneur, mais il est si bon !

— Ah ! oui, bien bon ! madame la marquise, oui, bien bon! Aussi ai-je pensé que vous, qui êtes pour nous une protectrice, et nous le demandons moins dans nos intérêts, croyez-le, que dans ceux du cardinal, vous lui diriez un petit mot pour lui éviter une faute peut-être plus tard irréparable.

— J'aime peu, mon cher père, à me mêler des choses d'administration, cela ne regarde pas les femmes ; et le cardinal fronce toujours un peu le sourcil quand on vient lui en parler ; mais enfin je ferai quelque chose pour vous prouver mon dévouement.

— Il faudrait, sans paraître connaître la nomination si imprudente dont on parle déjà, prémunir Son Éminence contre le choix que peuvent faire les Sulpiciens, les hommes qui connaissent le moins la jeunesse qui leur est confiée, et parler en protectrice d'un sujet très-capable que j'ai offert déjà à Son Éminence.

— Écrivez-moi le nom de votre protégé sur cette carte.

— L'abbé de Lurson.

— Cela suffit. Je verrai le cardinal.

VIII

UN PREMIER ORAGE DU CŒUR

Quand mademoiselle de la Clavière se réveilla de l'état d'accablement où elle était tombée après la lecture de la lettre si franche, mais si imprudente de Julio, elle se hâta, avant de paraître devant sa tante, de se remettre des impressions qu'elle n'avait pas su dominer. Impossible de lui montrer une lettre qui disait de telles choses ; impossible de lui en refuser la lecture quand elle la demanderait, ce qu'elle ne devait pas manquer de faire. Il fallut recourir à un subterfuge et, peut-être pour la première fois de sa vie, mentir en de telles matières. Elle déchira la fatale lettre en mille morceaux que, du haut de sa petite chambre, elle vit emporter par un vent assez vif sur les toits aigus de la rue du Taur.

Puis quand elle descendit :

— Ma tante, Julio vous fait mille tendresses. Il a trouvé l'occasion de nous écrire pour nous rassurer sur les fatigues de sa retraite. Il va, dit-il, à merveille et se fait un bonheur de nous embrasser bientôt.

— Ah! lis-moi la lettre de ce cher enfant. Il écrit si bien.

— Mon Dieu! ma tante, j'ai jeté le billet et je me suis amusée à voir les morceaux voltiger bien loin emportés par le vent.

— Tu es une enfant, Louise. Je te croyais plus grande personne que cela.

Il n'y eut pas d'autre explication. Louise fut plus gaie, plus affectueuse que jamais pour sa tante, plus bienveillante envers Madelette. Mais son cœur se gonflait. Et à peine l'heure habituelle de laisser sa tante à ses prières fut arrivée, qu'elle se retira dans sa chambre et qu'elle se soulagea par des larmes abondantes.

Pourquoi ces impressionnabilités si vives?

C'est que, par là même qu'elle n'est pas maîtresse d'elle, que des convenances fatales, souvent les causes les plus futiles, disposent seules de son avenir, que le bonheur ou le malheur lui arrivent dans un imprévu qui déconcerte ses projets les plus raisonnables et les plus sages, la femme a été douée providentiellement d'une divination qui lui fait pressentir fortement les peines de la vie. Est-ce

un bien pour cette créature jusqu'à ce jour victime des lois faites par l'homme? Cette puissance de prévision lui est-elle donnée, comme à tous les êtres faibles, pour que la souffrance la surprenne moins et qu'elle se précautionne contre le danger? Il faut le croire pour s'expliquer l'inégalité d'indépendance et de liberté où se trouve la femme, même dans l'état de civilisation la plus avancée.

Louise n'avait jamais réfléchi sérieusement que son sort était attaché à celui d'une vieille tante, et, après la mort de celle-ci, au sort du frère qui s'engageait en ce moment dans les liens du sacerdoce.

Par une espèce de seconde vue, tout son avenir, comme une histoire anticipée, se dévoila devant elle : la tante mourant de sa vieillesse, les Jésuites dépouillant sans honte deux orphelins, Julio trop noble et trop droit pour faire son chemin dans la vie cléricale, et les deux victimes reléguées dans quelque recoin obscur où ne saurait les découvrir la pitié même d'un ami. Tout cela, pour cette créature jusque-là vivant d'insouciance et de profonde paix, fut le glaive de douleur, la première épreuve des fortes angoisses. L'âme humaine ne serait-elle grande que dans la souffrance?

Puis arriva la pensée de se sacrifier tout en-

tière, jeunesse, beauté, amour, aspirations de bonheur, à la vie isolée d'un pauvre presbytère. Le confesseur jésuite avait eu beau parler mysticisme et spiritualité à sa jolie pénitente; il avait eu beau lui jeter l'appât idéal des extases de la vie du Sacré-Cœur; la nature, plus forte que l'éloquence paterne du révérend Briffard, avait repris le dessus. Et dans ce moment, mille pensées confuses, dégoût de religion, sentiment profond du besoin d'affections vives, répugnance instinctive de ce qui rive l'âme à l'obscurité et à l'oubli, quand elle sent en elle des désirs impétueux de jouissances, de grandeur et de liberté, se pressaient tumultueuses dans son cœur comme les flots de l'Océan irrité.

Bientôt, cependant, pareilles à ces lames bruyantes qui viennent expirer doucement sur une plage tranquille, au contact de quelques grains de sable qu'elles ne peuvent plus soulever, les secousses de ce cœur, surpris si brusquement par les premières tempêtes de la vie, se calmèrent.

Femme de peu de foi, femme d'orgueil, tu murmures déjà! La Providence s'est-elle engagée à te donner du bonheur pour toutes les heures de ton existence? La pensée seule de la souffrance t'exaspère! Que serait-ce si elle venait tout à coup t'étreindre? Et quel privilége as-tu parmi toutes les autres pour qu'elle n'arrive jamais jusqu'à toi?

Cette pensée se présenta tout à coup à Louise. Julio avait fortement inculqué dans l'âme de sa sœur ce qu'il appelait la dévotion à la Providence. « Les autres dévotions tombent, disait-il, celle-là reste. » Louise craignit d'avoir blasphémé contre cette mère généreuse qui veille du haut du ciel jusque sur le ciron et le vermisseau. Elle se rappela ces paroles « que chaque jour a assez de sa peine, que les passereaux ne tombent pas des toits sans la permission du Père céleste, et que si les lis des champs sont vêtus avec tant de magnificence, l'homme, l'enfant de Dieu, ne sera jamais délaissé. »

L'image de son frère si aimant, si bon pour elle, qui lui donnait une preuve du plus tendre attachement dans ce rêve d'une vie à deux, au milieu d'une solitude où elle serait tout son bonheur, servit aussi puissamment à adoucir ce que ses craintes avaient eu de trop amer.

— Après tout, se dit-elle, Julio n'est pas un tyran. Il m'aime trop pour gêner jamais ma liberté. Le pauvre ami, il ne croit pas qu'il y ait dans le monde d'autre bonheur que de s'aimer en frères! Il m'offre cet amour. Hélas! peut-être un jour aurai-je le regret cuisant d'avoir désiré des affections moins paisibles? Mais ces Jésuites voudraient nous dépouiller! ils seraient capables de cette infamie? Ce n'est pas possible... Peut-être?... Cela m'expliquerait cette singulière persistance du père

Briffard à vouloir faire de moi une religieuse du Sacré-Cœur. J'apportais une belle dot aux Jésuites. O mon Dieu! quelle épreuve pour ma foi! Ces hommes vous prêchent, ces hommes parlent de vous, tout cela pour aboutir à des intrigues, à des captations d'héritages. Il y a là des contradictions effrayantes!... Je m'y perds.

Je me souviens maintenant de mes colères aux dernières vacances; Verdelon, l'ami de mon frère, attaquait si vivement les Jésuites ses anciens maîtres. Je le trouvais ingrat... S'il avait raison?...

Mais n'y aurait-il pas moyen de prévenir ma tante contre les piéges que ces hommes tendent à sa simplicité? Il est évident que le vieux Tournichon travaille pour eux. On dit dans le monde que c'est un Jésuite; je ne comprends pas trop ce que l'on entend en l'appelant de la sorte, mais cela suffit pour autoriser mes défiances. C'est l'ami de ma tante, et nous l'avons presque tous les soirs.

Tel était le monologue de Louise.

Le souvenir de Verdelon avait traversé son esprit. Ce souvenir revint encore.

Elle chercha à se rendre compte des motifs qui pouvaient avoir déterminé ce jeune homme à laisser là l'état ecclésiastique. Il était pourtant grave, réservé, sans affectation, n'ayant rien de cette futilité qui est trop souvent le cachet des jeunes gens du monde. Elle se demanda comment, ayant déjà

passé plusieurs années dans le séminaire, c'était presque au dernier moment qu'il renonçait à une carrière pour laquelle il avait professé, devant elle, une grande estime.

Elle se rappela alors beaucoup des conversations qu'elle avait écoutées de lui et de Julio. Quoiqu'elle fût blessée, à cette époque, de son hostilité mal contenue contre les Jésuites, elle avait été frappée de sa haute intelligence, de la richesse de son langage, des connaissances de toutes sortes qu'il paraissait avoir acquises par de sérieuses études.

Puis cette nature était si vraie, il s'échappait de tout son être une telle répulsion de tout ce qui est hypocrisie, fanatisme; il parlait des pauvres, des petits, des faibles, de tout ce qui travaille, de tout ce qui souffre avec un si chaud amour, qu'il était difficile, après l'avoir admiré comme un esprit d'élite, de ne pas l'aimer comme un noble cœur.

Toutes ces impressions, reçues il y avait plusieurs mois, et qui s'effaçaient peu à peu de l'esprit de Louise, se ravivèrent, dans cette circonstance, avec une intensité dont elle-même fut surprise. Elle alla jusqu'à se dire que le nom d'Auguste porté par Verdelon était noble et doux; sa voix aussi était très-douce et profondément sympathique. Cette voix avait des notes qui descendaient puissamment dans l'âme et qui ne s'oubliaient plus.

Sa grande figure, son front pur et élevé, ses yeux franchement ouverts, sa bouche large, mais aux lèvres délicates et finement dessinées, son menton accentué, insigne de résolution et de force, achevaient dans les réminiscences de Louise le portrait du jeune homme qui, par une réaction bizarre dans l'esprit d'une femme pieuse, avait pour le moment, à ses yeux, le mérite de ne pas aimer les Jésuites et d'avoir eu le courage de braver la honte qui s'attache, dans un certain monde, à ce qu'on appelle jeter le froc aux orties.

Au point où en était venue Louise par ces rapides considérations qui se succédaient involontairement dans sa pensée et s'y gravaient alors en traits ineffaçables, il était positif que, si elle rencontrait dans le monde M. Auguste Verdelòn, elle ne le verrait pas avec indifférence.

Ce fut dans cette succession de sentiments, dans ce tohu-bohu de craintes, de souvenirs, que le besoin du sommeil vint surprendre la sœur de Julio. Elle se mit à genoux pour la prière du soir. L'imagination et toutes les facultés impressionnables de son âme avaient été si fortement mises en jeu, qu'elle eut toutes les peines du monde à réciter avec quelque attention le simple *Pater*. Tout le reste, à son grand regret et aux reproches de sa conscience, ne tombait que des lèvres ; sa pensée, malgré elle, était ailleurs. C'était évidemment la plus

considérable des distractions qu'elle eût eues encore de sa vie. Nous pouvons nous douter qu'elle n'en ferait pas, de quelques jours, un détail trop circonstancié au révérend père Briffard.

Les dernières pensées qui l'occupèrent furent les Jésuites, la crainte de voir sa tante, elle-même et son frère spoliés par eux.

La dernière image qui la pousuivit avec une étrange douceur et une enivrante séduction, quand elle sentit le sommeil la prendre dans cet état singulier où l'âme n'est plus maîtresse de sa volonté et ne se rend compte qu'à demi de ce qu'elle pense et de ce qu'elle aime, fut celle de Verdelon.

Laissons cette charmante enfant à son repos, peut-être troublé encore par les fantômes des persécuteurs de sa famille, ou embelli par les chastes rêves d'un premier amour.

Montons encore une fois dans la salle, toute remplie des souvenirs funèbres du moyen âge, ou les Sept tiennent leur conseil.

On y parle de la terrible affaire de l'archevêché. Ce n'est plus une délibération calme ; il n'y a plus à supputer ce qui reviendra de la dépouille des orphelins. C'est l'explosion des rancunes et de la haine.

— Si le cardinal s'obstine, il faudra se taire, dit le Provincial.

L'indignation est générale, quand un petit billet,

apporté par un laquais en livrée et remis directement aux mains du Père provincial, donne les nouvelles suivantes :

« Je suis battue, mon très-révérend père. Je vous autorise à faire retrancher du dictionnaire des Proverbes celui-ci : Ce que femme veut, Dieu le veut. Je tenais beaucoup à vous prouver une fois sérieusement ma profonde gratitude. J'ai échoué devant une détermination inflexible de monseigneur. Mais votre protégé, sur ma demande, aura un poste des plus avantageux. Je suis heureuse de cette toute petite faveur ; le cardinal n'a pas voulu être méchant jusqu'au bout.

« Gardez-moi, en souvenir de mes bonnes intentions, une forte part dans vos saintes prières, et croyez, mon révérend Père, à la profonde vénération de votre bien dévouée.

« Éléonore de Maslacq. »

— Nous nous soucions bien de nos protégés, dit le Père provincial; ce sont nos ennemis qui nous occupent.

— Cet étourneau, dit le père Fournier, ne fera que des sottises ; prenons un peu de patience. Puis le cardinal n'est pas éternel, et la Compagnie ne meurt pas.

— Voici mon avis, dit le père Briffard : la jeu-

nesse est suffisante; elle aime la flatterie. Nous pourrions peut-être gagner monsieur le secrétaire général. Je serais suspect auprès de lui, si sa sœur, que je dirige, lui a fait quelque confidence imprudente. Mais chargeons un autre père de le voir fréquemment, de travailler à le gagner à la Compagnie. Nous avons ce bon souvenir qu'il est un de nos élèves. On peut faire briller à ses yeux une haute position dans l'avenir, grâce aux protections dont nous disposons à Rome et à Paris. Qu'on lui parle de la faveur dont nous jouissons maintenant à la cour.

— Il serait bon, dit un autre père, qu'on lui fît la politesse d'assister à son ordination.

— L'avis est sage, dit le Provincial, je m'y rendrai avec deux pères. Nous serons remarqués; et il sera flatté de cette prévenance.

— Vous ne gagnerez pas le jeune homme au moyen de toutes ces belles choses, dit le père Papillon, qui avait été le professeur de rhétorique de Julio, je le connais : il est doux, mais il est ferme dans ses convictions; nous avons en lui un adversaire redoutable. Faites-le surveiller de près, et sachez tirer parti de la moindre imprudence.

— Certainement, ajouta le Père provincial; c'est ce que nous faisons toujours. Mais vous, père Courtois, qui êtes chargé des rapports, recommandez à vos agents l'exactitude la plus sévère. Pas

une de ses actions, pas une de ses paroles ne doit nous échapper.

Le conseil qui venait de voter la délation et la vengeance se termina par une prière adressée à l'humble mère de celui qui a intercédé sur la croix pour ses bourreaux.

IX

L'ORDINATION

Si le cardinal de Flamarens eût été général d'armée, il eût ordonné de fréquentes parades. Il aimait la représentation. Au rebours de son vénérable prédécesseur, homme si humble, qui passait dans les rues de T. sans être aperçu et qui regardait sa voiture comme une ignominie pour un successeur des pêcheurs du lac de Tibériade, le cardinal de Flamarens avait un brillant équipage. Ses laquais étaient chamarrés d'or. Il parlait chevaux comme un gentilhomme et avait une fort belle écurie. Quoique spirituel et singulièrement adroit, son habileté ne lui avait pas appris que ce n'était pas en éclaboussant à T. le préfet et le premier président qu'il ajoutait le moindre éclat à son éminente dignité. Il y a des hommes qui n'ont pas l'esprit de savoir descendre pour être grands.

Le contraste de cette nature, c'est qu'elle était

foncièrement bonne. Cet homme qui vivait de pompe extérieure, de vaines politesses éternellement reproduites, aimait le vrai, était de mœurs honnêtes, et quoique journellement décrié, n'avait à se reprocher aucune de ces relations que réprouvent l'honneur et la sainteté de l'épiscopat. Nous avons dit qu'il n'aimait pas les Jésuites; nous n'avons pas dit pourquoi : c'est qu'il les avait surpris dans une foule d'intrigues qui avaient répugné à son caractère loyal. Disons aussi, car le cher monseigneur, comme l'appelait la marquise de Maslacq, avait également sa police, qu'il avait appris que les bons pères glosaient assez facilement sur l'intimité de Son Éminence avec cette même marquise, femme pourtant d'un âge et d'une vertu au-dessus de tout soupçon.

— Ce sont des misérables! avait dit le cardinal.

Sous les précédents archevêques, les cérémonies de l'ordination se faisaient quatre fois l'année dans la chapelle du séminaire, par conséquent en famille et à huis-clos. Le cardinal avait établi pour règle qu'elles auraient lieu en grande solennité dans la cathédrale de Saint-Etienne.

Ce vaste édifice, par sa singulière disposition, faisait le désespoir de Son Éminence. La nef, qui est de style roman, et le chœur, qui est de style ogival, ne sont pas dans le même axe, de telle sorte que les cérémonies du chœur ne peuvent être vues

de la nef et que ce n'est qu'au bruit des clochettes et aux chants qu'on peut se rendre compte de ce qui se passe dans le chœur, du reste, un des plus beaux de France par son architecture et la richesse de sa clôture et de ses stalles. Ne pas être aperçu de cette brillante société de T. entassée à chaque grande cérémonie dans la nef, pendant que lui, cardinal, trônait solitaire au milieu de quelques vieux chanoines et de quelques enfants de chœur, était la désolation de ce digne homme. S'il eût osé, il eût pontifié, le jour de Pâques, sur la grande place de Saint-Étienne.

Les ordinations étaient le triomphe de notre prélat; il y mettait une dignité paternelle, et, comme son cœur était bon, on le voyait se dilater dans cette fonction épiscopale qui perpétuait autour de lui le sacerdoce.

Le jour de l'ordination de Julio, c'était, selon l'usage, un samedi, la foule des curieux était plus nombreuse que jamais. Tout se sait, tout fait événement dans une ville de province, et l'on voulait voir ordonner le nouveau secrétaire de Son Éminence.

La cérémonie n'était pas commencée que, pour faire honneur à leur ancien élève, le Père provincial des Jésuites et dix autres pères de la Compagnie s'installaient modestement dans les stalles les plus basses du chœur. C'était la première

fois que les Jésuites paraissaient aux ordinatio

Pendant que le cardinal, assis sur son trône la droite du chœur, était, selon le cérémonial, revêtu des ornements pontificaux, il dit à demi-voix au vicaire général qui lui servait d'assistant :

— Regardez ! *Apparent jesuitæ nantes in gurgite vasto.*

L'assistant contint un sourire.

La cérémonie fut grave et imposante. Julio attira tous les regards par sa tenue distinguée et modeste.

Quand le prélat eut donné sa bénédiction solennelle et qu'il se fut retiré dans la sacristie, le clergé, selon l'usage, vint lui offrir son hommage respectueux. Les nouveaux ordonnés lui furent présentés par le supérieur des Sulpiciens. Il embrassa cordialemement chacun d'eux.

Quand le tour de Julio fut venu :

— C'est M. l'abbé Julio de la Clavière, Éminence, dit le supérieur.

Le cardinal accueillit le jeune prêtre avec un regard affectueux, l'embrassa et lui prenant la main d'une manière tout amicale :

— Vous dînerez ce soir à l'archevêché, lui dit-il.

Tout à coup le Père provincial s'avance vers le cardinal.

— Éminence, nous sommes bien heureux d'avoir

assisté aujourd'hui à l'ordination de l'un de nos meilleurs et de nos plus chers élèves. Il n'a pas besoin de recommandation auprès de Votre Éminence, mais si cela était nécessaire, nous joindrions notre voix à celle de ses sages directeurs. Nous espérons qu'il leur fera autant d'honneur qu'à nous.

Et il l'embrassa de son air le plus souriant.

— L'hypocrite! dit tout bas le cardinal.

Julio se laissa faire et répondit avec toute la simplicité d'un bon cœur à ce baiser de Judas. Il y a des bassesses que les natures droites ne devinent jamais. Un moment même, Julio s'accusa, dans l'intime de sa conscience, de soupçonner des hommes qui venaient de lui rendre de tels honneurs. Sa nouvelle charge allait bientôt le mettre en contact avec un monde où ses candeurs d'adolescent seraient rapidement dissipées. Il devait, dans deux jours, s'installer au secrétariat de l'archevêché.

Pendant cette scène qui ne déplairait pas dans les *Lettres provinciales* ou dans *Tartufe*, madame de la Clavière, soutenue de Louise, sortait de Saint-Étienne et se rendait à son vieil hôtel de la rue du Taur.

Placées l'une et l'autre avec quelques autres parentes des ordinands auprès des grilles du chœur, elles avaient pu voir toute la cérémonie.

Ces grandes pompes du culte catholique les avaient fortement impressionnées. Elles se communiquaient ce qu'elles avaient éprouvé d'émotions lorsque leur cher Julio avait reçu la consécration sacerdotale. Seules, peut-être, dans T., elles ignoraient l'avancement rapide de Julio. Le fameux Tournichon n'avait pas reparu depuis deux jours. On avait le testament, les obsessions étaient moins nécessaires qu'autrefois. Il fallait seulement entretenir une résolution que le Jésuite habile avait rendue à peu près inébranlable, en lui donnant pour garantie des frayeurs de conscience. Il s'agissait pour madame de la Clavière de sauver, par une restitution pieuse, l'âme de son mari.

L'ordination de Julio avait eu aussi un autre spectateur. Auguste Verdelon, emporté par l'une de ces pensées qu'on repousse mille fois et qui reviennent mille fois, avait voulu assister à cette fête. Que faisait-il là? Il avait vu si souvent ces cérémonies qui ne disaient plus rien à sa pensée et à son cœur, sinon qu'elles retraçaient, dans des formules qui n'avaient plus aucun sens, l'ancienne grandeur du sacerdoce par l'élection du clergé et du peuple interrogés, dans l'église même, sur les candidats qui se présentaient à la porte du sanctuaire.

Quand Verdelon arriva à Saint-Étienne par l'une

des portes latérales de la partie gothique de l'église, toutes les places étaient prises autour du chœur. Il lui fut impossible d'avancer. Refoulé derrière la porte et condamné à n'entendre que l'orgue et la voix des chantres, sans avoir ni son ami ni mesdames de la Clavière, auxquelles il avait beaucoup pensé depuis son entretien avec Julio et la lettre portée à Louise, il se rappela qu'à T., comme dans tout le Midi, il suffit de faire briller ce que nous appelons le vil métal, pour que tout obstacle s'aplanisse devant vous. Il glissa donc une pièce d'un franc dans la main du suisse qui maintenait avec assez de peine la foule, et lui dit tout bas :

— Faites-moi monter dans les hautes galeries du chœur.

L'homme d'église s'inclina.

— Suivez-moi, dit-il.

Et comme s'il eût conduit un personnage officiel :

— Place ! s'il vous plaît.

Bientôt il engagea Verdelon dans un petit escalier en spirale, rude et sombre, au bout duquel se trouvent les galeries, et la vieille porte se referma.

Du haut du *triforium*, car c'est le nom archéologique des galeries qui entourent le chœur des grandes cathédrales, le coup d'œil de cette solennité était assez imposant pour que Verdelon lui même, aujourd'hui revenu de toutes ses illusions

sur la poésie des pompes catholiques, en eprouvât une sensation involontaire.

Par un hasard singulier, personne n'avait demandé à monter aux galeries ; et absolument seul, dominant le chœur, l'autel, le trône du cardinal, il pouvait choisir sa place et se donner, une dernière fois peut-être, l'amer plaisir de voir dans leur plus somptueux apparat ces solennités sacerdotales auxquelles il n'aurait plus à prendre part.

Son premier regard s'était porté sur l'abbé Julio. Il se répéta :

Oui, je le crois, Julio sera un bon prêtre. Moi, j'ai bien fait de ne pas m'engager dans les ordres.

Et dans ce moment, par une attraction involontaire, une femme qui lui parut d'une ravissante beauté et dont il remarqua la mise distinguée, quoique simple, attira son regard derrière la grille qu'il avait en ce moment en face de lui.

— C'est Mademoiselle de la Clavière !

Cet homme si calme, d'ordinaire si maître de lui, s'arrêta. Accoudé sur la grille de pierre ouvragée qui décore le *triforium*, il demeura là immobile et comme sous une influence magnétique.

— Je suis bien bon de m'occuper de cette cérémonie du moyen âge, se dit-il. J'ai ici à faire une étude psychologique qui ne sera pas sans charmes. Complétement inaperçu, je puis suivre sur les traits de cette belle et noble Louise toutes les impres-

sions que la vue du frère qu'elle aime fera succéder dans son âme.

Évidemment, l'étude était attrayante. Verdelon ne soupçonna pas qu'elle eût le moindre danger. Accoutumé autrefois à ne voir dans la femme, même la plus belle, qu'une merveille de statuaire tombée de la main de Dieu, lorsqu'il voulait tenir loyalement les obligations du célibat auquel il se vouait, il oublia que sa position nouvelle d'homme du monde, libre de lui-même, l'exposait à des impressions moins angéliques et pouvait lui jeter dans le fond du cœur l'étincelle de ces passions ardentes auxquelles on sacrifie tout quand elles viennent à rencontrer de terribles obstacles.

Il tomba dans le piége que lui cachèrent dans ce moment ses sécurités d'autrefois, et tout en se livrant à son charmant exercice de psychologie, il but comme un enfant, à la coupe de cette Circé pudique, un amour fatal dont les premières atteintes, peut-être inaperçues jusqu'à ce jour, dataient des douces intimités de la Clavière.

Quand il eut savouré à longs traits le charme de sa contemplation, jusqu'à oublier le lieu saint où se passait cette scène étrange d'amour, que la longue file des prêtres, terminée par le brillant cardinal officiant, eut disparu derrière les piliers des bas côtés du chœur, qu'il ne resta du spectacle religieux donné au peuple que la fumée de l'encens et

le bruit de la foule s'écoulant par les portes de la basilique, Verdelon sortit de son extase, ainsi que le ferait un artiste fanatique de l'art qui se serait oublié une heure devant la Vénus de Milo. Il descendit, presque comme un homme ivre et qui se soutient mal, les escaliers obscurs du *triforium*, ne voyant plus dans le monde qu'un être auquel il sentait toute son âme attachée par un lien puissant et invisible, Louise de la Clavière.

Il commença ce premier jour le martyre à la fois âpre et doux de ceux qui aiment.

— Louise et sa tante, se dit-il, iront voir nécessairement Julio dans le parloir du séminaire.

Il se rendit donc dans la rue du Taur, rôda longtemps, comme un sbire ou un malfaiteur, guettant tout ce qui entra chez les Sulpiciens de midi à deux heures. De tous ces visiteurs rien ne lui dit : Voilà Louise.

— Julio aura obtenu la permission d'aller dès le même jour chez sa tante, contrairement aux usages du séminaire qui ne donnent de sortie aux ordinands que le lendemain.

Il songea à se présenter chez madame de la Clavière et à demander son ami. Mais cette visite, dans un tel moment, eût été contraire aux convenances. Il eût gêné les premiers épanchements de la tante et des deux créatures qui résumaient pour lui à cette heure toute l'humanité.

Le moins imprudent pour lui fut de regagner sa petite solitude, qui, dès ce jour, fut plus triste que ne l'avait été pendant deux ans celle du séminaire. Il se consola en faisant des rêves dorés, des plans de bonheur pour l'avenir. Il allait, dès le lendemain, reprendre ses études de droit qu'il avait abandonnées pour entrer dans l'état ecclésiastique; quelques mois lui manquaient pour être admis à subir son examen de licence. Il travaillait avec une ardeur fébrile; il devenait avocat brillant; il amassait gloire, fortune, et demandait alors la main de la belle et riche héritière des Julio.

Rêvez, rêvez aux splendeurs de la vie, aux enivrements des cœurs qui s'adorent! Rêvez! c'est de votre âge. Vous aurez eu au moins l'illusion de vos rêves. Ceux qui ont touché aux réalités de toutes choses ne rêvent plus comme vous, et se trouvent réduits à envier vos illusions.

X

UN DINER INTIME A L'ARCHEVÊCHÉ

Julio, rentré au séminaire après l'ordination, avait demandé au supérieur des Sulpiciens la permission de se rendre immédiatement chez sa tante.

— Le règlement s'y oppose, avait dit l'excellent homme, mais vous ne dépendez plus de nous, depuis que Son Éminence vous a attaché à sa personne; vous êtes donc libre.

Le vieillard ajouta :

— Soyez heureux, mon enfant. Vous le méritez par votre bon cœur. Mais vous êtes déjà élevé bien haut, vous avez des jaloux, plus que cela, vous avez de dangereux ennemis. Il vous faudra une vigilance peu commune pour déjouer les piéges qui vous seront tendus, pour résister aux sourdes attaques de la malveillance. Permettez à vos meilleurs amis de vous donner des conseils. Nous vous

aimons, et quoique nous ne voulions pas nous donner la vanité de dire que nous sommes la cause directe de votre avancement, nous sommes heureux d'y avoir contribué. Votre belle franchise, qui est une qualité si précieuse, vous nuira immensément, si vous ne vous surveillez pas sévèrement vous-même. Votre vie sera irréprochable. je n'en doute pas; mais vos paroles, Julio, seront écoutées, commentées, reproduites. C'est par là qu'on cherchera à vous perdre.

— Quels seraient donc mes ennemis? demanda alors Julio.

— Mon Dieu, mon enfant, il n'entre pas dans nos habitudes de rien dévoiler de ce que nous pouvons apprendre. Vous entrez vous-même dans l'administration; et vous savez à l'avance que l'honneur fait un devoir de garder sur toutes les affaires un silence rigoureux; mais si vous observez maintenant, avec quelque attention, tout ce qui se passera autour de vous, vous ne tarderez pas à vous rendre compte de beaucoup de choses sur lesquelles la charité et la prudence me défendent de m'expliquer davantage.

Julio allait prendre congé.

Le supérieur, comme s'il eût cédé à un remords, le retint.

— Tenez, mon enfant, vous êtes si loyal et si bon, qu'il vous faudrait peut-être longtemps pour

vous apercevoir de quel côté des embûches peuvent vous être tendues. Je ne veux pas dire précisément que les révérends pères jésuites soient vos ennemis; cependant, soyez sur vos gardes.

— Merci, mille fois; je vous comprends.

Et il sortit.

Ces paroles, qui n'avaient pas besoin de commentaire, furent un nouveau trait de lumière pour Julio.

— Oui, les Jésuites seront mes ennemis. Je n'ai plus à en douter maintenant; et je suis seul; et ils sont une corporation puissante...

Sous le poids de cette pensée, il franchit le peu d'espace qui le séparait de l'hôtel où son enfance s'était écoulée si heureuse avec sa chère Louise. Un moment après, il était dans les bras de sa tante et de sa sœur.

La nouvelle de la faveur que lui faisait le cardinal les comblait de joie. Madame de la Clavière se dit que Julio, homme de talent, pouvait s'attendre à un avancement rapide et n'aurait pas à regretter les biens dont elle le dépouillait en faveur des bons pères. Louise ne vit qu'une chose, que de longtemps il ne serait question de l'ensevelir toute vivante dans un presbytère.

Le dîner de l'archevêque eut lieu dans une complète intimité. Il n'y eut à table que le prélat, l'abbé Gaguel, vicaire général, que Julio remplaçait au

secrétariat; mademoiselle de Flamarens, sœur du cardinal; madame de Maslacq, amie intime de mademoiselle de Flamarens; enfin l'abbé Julio, le nouveau secrétaire.

C'était une grande faveur pour Julio, car il entrait dans les habitudes du cardinal de vivre les coudées franches, de se donner pendant ses repas le plus de distraction et de gaieté que possible, comme la meilleure de toutes les hygiènes, par conséquent, de n'avoir à sa table aucune figure étrangère devant laquelle il eût fallu s'imposer une continuelle réserve. Il savait, par expérience, que les moindres actions des grands sont épiées, que toutes leurs paroles sont répétées, et, pour s'éviter l'ennui de prêter à la chronique, il ne recevait son haut clergé, ses chanoines, ses curés de première classe ou autres, qu'en grande cérémonie et dans des dîners d'apparat.

Mademoiselle de Flamarens était une vieille fille, bossue, d'humeur assez joviale, gouvernant l'abbé Gaguel, qui était sa créature et que la chronique lui avait donné autrefois pour ami trop intime, lequel Gaguel gouvernait à son tour le cardinal. Avoir déplu une seule fois à mademoiselle de Flamarens c'était avoir déplu à Gaguel. Dans ce cas, on était perdu. Gaguel était l'évêque réel. Le cardinal, soit confiance aveugle, soit insouciance, ne contrôlait jamais ses décisions.

Lorsque l'abbé Julio se rendit à l'archevéché, à l'heure indiquée pour le dîner, le valet de chambre le conduisit dans le cabinet particulier du cardinal.

Il fut accueilli avec une bienveillance toute paternelle.

— Mon cher abbé, je ne vous connaissais pas, mais vous êtes le bienvenu ; vous m'arrivez avec la meilleure de toutes les recommandations, celle de la Providence qui fait agir, comme elle l'entend, les cardinaux et les simples mortels. Sachez que vous êtes maintenant dans notre intimité. Nous allons nous mettre à table ; vous verrez là ma sœur, monsieur Gaguel, que vous connaissez, la marquise de Maslacq, vieille amie de ma sœur. Là, je ne suis ni cardinal ni archevêque ; je me donne ma liberté, comme le charbonnier dans sa charbonnière. Vous aurez vous-même votre liberté absolue ; regardez-vous comme l'enfant de la maison.

Julio, ému de ces paroles si affectueuses, garda le silence, mais il prit la main du cardinal et la baisa respectueusement.

Le couvert était mis dans une petite salle à manger peu éloignée des appartements du cardinal. Un seul domestique, dont on était parfaitement sûr, était chargé du service. Le cardinal présenta Julio à sa sœur et à madame de Maslacq.

Le cardinal ne s'était jamais senti de meilleur

appétit ni de plus belle humeur. Il fit des malices à mademoiselle de Flamarens.

— Vous souvenez-vous du jour où vous me présentâtes M. Gaguel pour la première fois ?

— Oui, monseigneur.

— Vous avez eu la main heureuse. Oh ! les femmes ! ce sont de bonnes marraines.

— Ce que vous dites là n'est pas aimable pour moi, cher Monseigneur, reprit la marquise ; vous oubliez que vous m'avez rudement évincée il y a peu de jours.

— Vous vous faisiez solliciteuse pour les Jésuites ; vous plaidiez une mauvaise cause, vous l'avez perdue. Tant pis pour vous. J'ai dans monsieur Julio un honnête homme. Si je vous avais écoutée, nous aurions un espion à sa place ; et ce soir, vous et moi nous passerions par les bonnes langues des illustres pères de la rue de l'Inquisition.

— Oh ! le méchant, dit mademoiselle de Flamarens, c'est bien vilain pour un évêque ! Que va penser de vous monsieur Julio? Dire du mal des Jésuites !

Mademoiselle de Flamarens n'aimait pas les Jésuites, pas plus que son frère, mais soit caractère, soit calcul pour piquer l'archevêque et animer la conversation, elle se plaisait à le contredire, à ergoter même avec lui.

Le cardinal se lançait alors, ne reculait devant aucune attaque et échangeait, pendant tout le repas, les traits les plus vifs avec sa malicieuse partenaire qui, à la fin, riait elle-même aux éclats, quand elle lui avait arraché quelque bonne grosse parole. Alors elle revenait à son mot familier : « C'est bien vilain pour un évêque ! »

— Il m'est très-facile, répondit le cardinal, de prouver à monsieur Julio que je ne suis pas méchant, mais profondément charitable.

— Oui, vous faites des jugements téméraires, hauts comme des montagnes, et vous appelez cela de la charité; vous êtes modeste.

— Pas si téméraires, mademoiselle. Que madame la marquise vous raconte, d'abord, l'étrange mission dont elle était chargée auprès de moi, de la part des bons pères et je vous dirai le reste.

— Oh! cher Monseigneur, vous êtes impitoyable; vous voulez me faire faire aujourd'hui un exercice d'humilité. N'insistez pas, de grâce. Monsieur l'abbé Julio croirait que je suis son ennemie, et je vous prends à témoin que j'ignorais complétement le nom de votre nouveau secrétaire.

— Eh bien, ma sœur, voici ce qui s'est passé.

Et dans un récit piquant, il raconta, avec tous ses détails, la scène dans laquelle la marquise était venue le supplier lui, cardinal, de se garder d'accepter le sujet que lui offraient les dignes Sulpi-

ciens, mais de vouloir bien agréer un meilleur candidat façonné *ad hoc* par les Jésuites.

— Voilà, ma sœur, comment la marquise s'est rangée parmi les compères de ces messieurs de l'Inquisition. Et, maintenant, demandez à monsieur Julio la scène touchante qui s'est passée, après l'ordination, dans la grande sacristie de Saint-Étienne.

— Excusez-moi, Éminence, vous racontez trop bien...

— Non, non, je serais suspect à ma sœur. Je veux qu'elle tienne les faits de votre bouche ; elle ne vous soupçonnera pas d'exagération.

Il fallut obéir, et Julio, avec assez d'aisance, raconta l'accueil affectueux que lui avait fait le Père provincial, devant Son Éminence et tout le clergé.

— C'est de la politique habile, Monseigneur, rien de plus. Il est bien naturel qu'ils veuillent avoir des créatures à eux.

— Vous appelez cela de l'habileté, vous êtes à votre tour modeste. Il y a un autre nom pour cela, mademoiselle. Dans mon dictionnaire, c'est de l'hypocrisie.

— Ah ! ah ! de l'hypocrisie, c'est trop fort, répliqua la petite vieille, toujours pour provoquer l'humeur du cardinal ; vous ne nous prouverez pas cela.

— Je croyais que les deux traits que vous venez d'entendre suffisaient. En désirez-vous d'autres?

— De grand cœur, répliqua mademoiselle de Flamarens.

— Que penseriez-vous de ces mêmes hommes qui embrassaient avec tant de tendresse ce pauvre abbé, qui se félicitaient si chaudement de l'avoir eu pour élève, qui me le recommandaient, au besoin, si je vous disais qu'ils ont tout fait pour l'empêcher d'être ordonné prêtre?

— Pas possible! s'écria madame de Maslacq. Des ennemis des Jésuites vous ont exagéré quelques paroles. En vérité, on a attribué tant de mauvaises choses à ces bons pères, qu'on finirait par être tout à fait de leur côté.

— Marquise, prenez garde! Si, au lieu de paroles, je vous montrais des écrits...

— Ah! oui, dit mademoiselle de Flamarens, on alla bien jusqu'à falsifier l'écriture de saint François de Sales pour lui prêter une lettre infâme.

— Oui, mais si je vous montrais une lettre écrite de la propre main du Père provincial et remise à ma personne par le supérieur des Sulpiciens, diriez-vous que ce digne prêtre a falsifié l'écriture du Provincial des Jésuites?

— Non, Monseigneur.

— Eh bien, mesdames, vous allez être édifiées.

Et tirant un tout petit portefeuille qui ne le

quittait pas, il donna gracieusement à la marquise la fameuse lettre de dénonciation contre Julio.

— Mon cher abbé, les affaires du diocèse passeront dès demain sous vos yeux : il faut que vous sachiez tout. Dites maintenant à ces dames, puisque vous avez fait vos études de théologie, si je calomnie les bons pères.

— Je n'aurais jamais cru de telles choses, dit à demi-voix la marquise.

— Voilà comme vous êtes à T., dit le cardinal; vous vous jetez toujours dans les extrêmes, avec votre vivacité méridionale. Certes, il y a chez les Jésuites des hommes très-raisonnables, des prêtres vertueux, des professeurs instruits; chez eux, comme dans le clergé séculier, apparaissent çà et là quelques natures exceptionnelles qui réalisent le type des grandes vertus sacerdotales. Mais, de grâce, comment comprendre qu'on fasse de tous ces hommes des savants profonds, des orateurs de premier ordre, des saints à miracles? En vérité, cela tient de la folie. Voilà un honnête garçon, sorti du séminaire, qui a une élocution facile, grâce à sa rhétorique et à sa mémoire; que je le nomme vicaire de Saint-Sernin ou de la Daurade, vous autres, grandes dames, vous n'irez pas aux sermons du pauvre vicaire. Mais que le même homme, avec le même bagage oratoire, nous arrive à la chapelle de l'Inquisition, muni du titre de

révérend père, tout aussitôt ce sera une explosion dans la ville de T. « Que de talent, madame la marquise ! vous dira-t-on. C'est un autre père de Ravignan ! Le père Lacordaire n'est rien à côté de lui. » Et vous vous étoufferez pour aller toutes, dans une étroite chapelle, admirer des périodes qui vous eussent fait bâiller si elles eussent été dites par une autre bouche. Vous êtes des folles !

— Merci du compliment, dit mademoiselle de Flamarens.

— Monseigneur a un peu raison, reprit la bonne marquise. Je puis bien, pour ma part, faire mon *meâ culpâ*.

— Mais enfin, Monseigneur (car mademoiselle de Flamarens n'appelait jamais autrement son frère), comment se fait-il que ce soit l'opinion générale que les Jésuites sont de beaucoup supérieurs à tout le reste du clergé, en science, en talents, en vertus ?

— Ils ont eu l'habileté de le faire répéter si souvent, si longtemps, et par tant de bouches, qu'ils ont fini par le faire croire à tout le monde.

— Cela est aisé à dire ; mais s'il n'y avait pas, dans ces maisons plus qu'ailleurs, l'esprit de pauvreté, de détachement du monde, d'obéissance absolue, de pureté de vie, il n'y aurait pas autour de leur nom cette auréole.

— Vous imaginez-vous, par hasard, que les Jé-

suites soient plus chastes, plus obéissants que des chartreux, des bénédictins, des trappistes ! Leur pauvreté ! Mais c'est une plaisanterie. Certes, ce n'est pas moi qui déprécierais devant vous le vœu de pauvreté, si réellement ce vœu pouvait se pratiquer dans les grands ordres religieux ; mais, dans des maisons immensément riches, où le pain ne peut jamais manquer, où les celliers sont garnis de vin, où, par une économie intelligente, bois, huile, provisions de toutes sortes sont entassées pour plusieurs années, appeler pauvres les hommes qui, deux fois par jour, au son de la cloche, vont s'asseoir à une table servie d'aliments substantiels et abondants, je dis que c'est abuser des mots. Les Jésuites, comme les dames du Sacré-Cœur et autres, font *vœu de richesse*, le jour où ils entrent en religion.

— Vous nous scandalisez, Monseigneur, dit la petite vieille.

— Bon ! bon ! je vous scandalise. Voyons, mademoiselle ! Pas plus que moi vous n'êtes née d'aujourd'hui ; vous savez les misères qui sont dans le monde ; eh bien ! quand je vois l'ouvrier remonter les degrés de la paroisse Saint-Étienne, donnant le bras à la jeune fille qu'il vient d'épouser, je me dis : Voilà un homme qui vient de faire le vœu de pauvreté.

Et la jeune ouvrière qui redoute les travaux et

les peines du ménage, qui a vu autour d'elle, quelquefois dans sa famille, les tourments d'une vie où trop souvent il y a à craindre de manquer pour le lendemain, celle-là qui vient faire ses vœux dans un couvent fait vœu d'être riche ; elle est bien assurée de ne jamais manquer.

Que voulez-vous ! nous nous berçons de mensonges dans notre belle société catholique. Voilà pourquoi le monde nous laisse là.

— C'est bien fort tout ceci, cher Monseigneur.

— Eh! oui, marquise, je vous dis cela au trou de l'oreille ; je me garde bien de le dire sur les toits. Je serais lapidé. Vous me verriez dans de beaux draps, tout cardinal que je suis, archevêque de T. et sénateur de l'empire, si je m'avisais de soulever le voile de ces mensonges dans lesquels nous nous traînons à la remorque du bon vieux temps. Marquise, je serai septuagénaire dans quelques mois, tout frais et robuste que vous me voyez. Et je veux mourir en paix avec la famille de saint Ignace et les autres communautés de mon diocèse.

Mais, tout en rendant pleine justice à beaucoup de vertus privées qu'on admire, elles seraient plus héroïques à mes yeux si elles avaient à supporter les rudes épreuves de la vie du monde ; je sais tout ce que le reste vaut, et je prie Dieu, pour le bonheur même du catholicisme, qu'un esprit plus sage, une intelligence plus nette des gran-

teurs du christianisme, vienne bientôt dans l'Église faire table rase d'institutions vieillies ou impuissantes pour replanter la vraie pauvreté, la vraie chasteté, la vraie obéissance dans le foyer de la famille, ce sanctuaire où le christianisme primitif plaça l'Église et d'où nous la chassons, en lui enlevant pour le cloître les âmes croyantes et pures qui y feraient aimer Dieu.

— Oh! Monseigneur, vous devenez bien philosophe en prenant de l'âge.

— Mon Dieu, oui, mademoiselle; je n'ai pas toujours compté comme aujourd'hut, je l'avoue. J'étais sous l'influence des idées qui dominent dans le clergé. J'ai hurlé avec les loups. Heureusement pour moi; car certainement je ne serais pas cardinal si l'ignorance des choses ne m'avait pas jeté dans le large courant où j'ai agi et parlé comme les autres.

Mon cher abbé, ces idées-là sont dans quelques jeunes intelligences, comme je les trouve sous mes cheveux blancs. Je sais ce qui se passe. Je ne vous ai pas pris à l'aveugle : mon petit doigt m'a dit que vous aviez des idées aussi un peu avancées. Mais, avec ces dames, nous disons ce que nous voulons. Ailleurs, tenez-vous sur vos gardes. Tout puissant que je suis, je ne pourrais vous sauver.

XI

LA CORRESPONDANCE ARCHIÉPISCOPALE

Les terribles révélations du cardinal, l'infamie de cette dénonciation qui n'avait rien moins pour but que d'empêcher Julio d'arriver au sacerdoce, la bassesse de ces hommes qui venaient l'encenser, du moment qu'ils se trouvaient impuissants à l'anéantir, inspirèrent à Julio du dégoût plutôt que de la haine.

— Pardonnons! se dit-il; ne sont-ils pas trop punis de leur exécrable système d'arriver au but n'importe par quel moyen? Quelle vie mènent de tels hommes! Quelle lutte dans la conscience pour s'autoriser, comme moyen de grandeur et de prospérité de leur ordre, ce que l'honnêteté la plus vulgaire ne permettrait pas dans la conduite de l'homme privé! Voilà où conduisent les aberrations humaines. Prenez isolément ces hommes : vous trouverez parmi eux un mérite réel, des vertus relatives,

de l'ardeur pour le bien et presque toujours des mœurs irréprochables. Étudiez le mécanisme social qui les lie, qui les fait agir, qui favorise le développement de leur ordre et en assure l'influence, vous avez une maçonnerie monstrueuse, un odieux machiavélisme, et vous tremblez devant les rouages terribles que met en mouvement sur toute la surface du globe une simple association dont le chiffre ne dépasse guère trois mille individus.

Comment ce petit nombre d'hommes ont-ils pu arriver à une telle puissance? Ils ont l'unité, l'ardeur des associations secrètes. Plus l'opinion les attaque, plus les expulsions partielles les irritent, plus ils puisent de force dans ce martyre. C'est la bande des Condottieri en face de la société qui les proscrit : il faut vaincre ou succomber.

Lamennais disait : « L'opinion que j'ai de ce corps est indépendante du plus ou moins d'esprit et de talent de ses membres. Elle repose sur la pensée même qui a présidé à son institution et sur les conséquences nécessaires qui en découlent ; la constitution de l'ordre me paraît essentiellement vicieuse, et l'ordre même plus nuisible qu'utile à la religion, toute compensation faite entre le bien et le mal. Il y a là quelque chose contre nature et d'opposé au véritable esprit du christianisme. » C'est une sentence de mort ; Son Eminence ne pense pas autrement. Les Sulpiciens les redoutent,

et l'on se tait devant eux pour ne pas s'exposer à leurs vengeances implacables. Par quelle fatalité suis-je marqué pour être une de leurs victimes? Ils veulent mon malheureux héritage. Que n'ai-je de l'or! j'irais leur dire : Tenez, hommes cupides, vous voilà un demi-million; ne troublez pas mon humble existence; épargnez deux enfants héritiers légitimes du bien sur lequel vous avez jeté vos convoitises! Ah! je le vois, la lutte sera terrible! mais enfin, je ne l'ai pas provoquée. Ils sont mes agresseurs : j'ai pour moi la justice, et Dieu est pour les causes justes.

Julio, après quelques instants, ajouta :

— Après tout, il y a de la gloire à ne pas reculer devant de tels adversaires. Eh bien! je serai fort.

Le cardinal dans ce moment fit appeler Julio; c'était l'heure où, renfermé avec son secrétaire, il expédiait les affaires de son administration.

— Je vais vous mettre au courant de cette besogne journalière, mon cher abbé, lui dit-il. C'est souvent fastidieux, quelquefois embarrassant, jamais ni bien long, ni bien pénible. J'ai l'un des plus vastes diocèses de France; l'on me fait la réputation d'être un des premiers administrateurs connus; je dois à cela les honneurs de la pourpre. Franchement, j'aimerais mieux les devoir à quelque bonne action dont Dieu me tiendrait compte

ou à quelque livre qui me ferait honneur dans la postérité.

Chaque jour, en quatre heures, avec de l'ordre dans la disposition de notre paperasserie, nous viendrons à bout de notre tâche.

Voyons, mettons-nous à l'œuvre. Tout consiste à dépouiller la correspondance, à indiquer successivement les réponses, et ensuite à lire les rapports qui nous viennent du parquet et de la préfecture. Voilà le courrier : ouvrez les lettres.

Julio commença :

— M. Dunel, vicaire de Saint-Béat, communique à Votre Éminence le désir qui le travaille depuis longtemps d'entrer dans un ordre religieux. Il craint de faire trop peu de bien dans le poste où le laisse Votre Éminence ; il pense être plus agréable à Dieu en entrant chez les Pères maristes.

— Je reçois souvent des lettres de ce genre. Cela veut dire : Je m'ennuie de ne pas être curé, ou de n'avoir qu'une cure médiocre ; donnez-moi de l'avancement. Notez ce que vous allez lui répondre.

« Que Son Éminence ne peut empêcher aucun de ses prêtres d'entrer dans un ordre religieux, et que, malgré son profond regret, elle laisse M. l'abbé Dunel suivre librement sa vocation. »

Sur vingt prêtres qui me font cette belle ouverture chaque année, il n'y en a pas deux qui par-

tent pour le cloître. Ce sont des ambitieux, voilà tout.

— M. le curé de Luchon vous écrit pour vous faire part de la conduite légère de M. Lemant, curé de Juzet. Ce jeune prêtre n'a pas de tenue, pas de consistance ; il est d'une familiarité outrée avec les gens de son village. Puis il se mêle de rimailler et s'est aliéné, par ses petites épigrammes de mauvais goût, son maire, son maître d'école et quelques confrères du voisinage.

— Répondez que Son Éminence avisera ; remerciez-le de ses bons renseignements. Vous écrirez ensuite à M. le curé de Saint-Mamet, près de Luchon, pour le charger de la part de Son Éminence de faire une enquête sur la conduite de M. le curé de Juzet, et de procéder avec toutes les précautions possibles pour que ni les paroissiens ni le curé ne puissent se douter de la mission de confiance que je lui donne. Je soupçonne le curé de Luchon, digne homme d'ailleurs, d'avoir un peu exagéré.

— Madame de Saint-Martory prie Votre Éminence de lui accorder sa protection pour obtenir des sœurs de la Providence, destinées au soin des pauvres et des malades, dans le gros bourg voisin de son château.

— Mettez cette lettre de côté : il faut être poli

avec les dames ; elles aiment les autographes ; je lui répondrai.

— Demande du curé de Saliès de pouvoirs pour bénir un autel.

— Renvoyez la lettre sous enveloppe et écrivez au bas : *Fiat ut petitur.*

— Lettre de M. le maire de Rieux qui se plaint fortement de M. le curé. M. le curé le désigne souvent en chaire d'une manière peu voilée ; M. le curé parle contre lui avec le maître d'école, avec les curés du voisinage.

— Écrivez au curé que Son Éminence lui recommande la plus grande prudence vis-à-vis de M. le maire ; qu'il peut y avoir malveillance de la part de ce fonctionnaire ; que Son Éminence ne veut pas entrer dans les griefs mutuels qu'ils peuvent avoir l'un contre l'autre, mais qu'elle prie instamment M. le curé de faire tous les sacrifices pour avoir la paix, à moins qu'il ne veuille une autre cure, que Son Éminence s'empressera de lui offrir quand il y en aura de vacantes à sa convenance. Dites-lui que Son Éminence lui porte toujours le plus vif intérêt.

En effet, c'est un bon prêtre, mais un peu susceptible et tracassier.

— Lettre de M. le maire de Saint-Frajou. Le curé vient de partir, emmenant avec lui une jeune fille de vingt-deux ans qu'il recevait fréquemment

dans son presbytère sous prétexte de différents travaux de ménage. La famille est fort irritée : c'est un épouvantable scandale dans le pays. M. le maire a prévenu le procureur impérial. On dit que le coupable et celle qu'il a séduite se sont dirigés sur Paris.

— Toujours des scènes de ce genre ! Malheureux célibat, que tu fais du mal à l'Église ! Écrivez le profond chagrin de Son Éminence en apprenant ce scandale. Son Éminence avait déjà secrètement donné plusieurs avis charitables à ce pauvre prêtre. Il aura perdu la tête, et ira finir misérablement dans le désespoir. Dites que Son Éminence charge M. le curé de Puymarin du binage de la paroisse vacante. Écrivez à ce curé dans ce sens. Dites que Son Éminence le prie de ne pas monter en chaire dans cette église, de dire simplement la messe et d'éviter tout entretien sur ce triste événement.

— Lettre de mademoiselle Louise Girot, institutrice d'Aurignac. Elle se plaint vivement de M. le curé, qui dans les premiers temps était plein de zèle pour son école et d'assiduités pour elle, et qui maintenant la dénigre partout, cherche à lui ôter ses élèves et dit à tout le monde qu'il la fera bientôt partir.

— Jalousie de l'institutrice ou bien vengeance du curé. Il y a encore quelque saleté là-dessous. Écrivez à mademoiselle Girot que Son Éminence

prendra sa lettre en considération; écrivez au curé que Son Eminence lui demande de lui rendre compte des raisons de sa conduite envers mademoiselle Girot.

— Demande de M. le curé de Monteil de la permission de quitter sa paroisse pendant trois semaines et d'autoriser le curé de Fignan, son voisin, à le remplacer pendant son absence.

— *Fiat ut petitur.*

— Lettre d'envoi de fonds pour des dispenses.

— Inscrivez cela sur le livre de comptabilité.

— M. le curé de Loubens consulte Votre Éminence, pour savoir s'il doit donner la sépulture ecclésiastique à M. Nadaud, mort sans sacrements et connu pour son impiété. M. Nadaud ne mettait jamais les pieds à l'église, parlait contre les prêtres, lisait *le Siècle.*

— Répondez que Son Éminence l'autorise à donner la sépulture ecclésiastique à M. Nadaud. Les imbéciles! Ils cherchent toujours des affaires.

— M. le curé de Scaldlens désirerait vivement que Son Eminence lui fît l'honneur d'aller bénir le nouveau cimetière de la paroisse.

— Répondez que Son Éminence est absorbée par ses travaux et qu'elle enverra un de ses vicaires généraux. Offrez-lui toutes mes amitiés. Je lui sauve l'embarras de recevoir son archevêque.

— C'est la dernière, Eminence.

— Très-bien. Lisez maintenant les rapports.

— Voici celui du parquet.

Il signale seulement la fuite du curé de Saint-Frajou, avec Marguerite Biel, âgée de vingt-deux ans.

— Nous savions cela. Voyez maintenant celui de la police centrale.

— M. le curé de *** continue de faire des visites nocturnes, à une heure très-avancée, dans la maison n° 7 de la rue du Musée. Cette maison est suspecte.

— Ensuite?

— Il court toujours des bruits sur un des frères des Écoles chrétiennes de la paroisse de S. Les parents ont recueilli quelques aveux des enfants; une enquête plus sévère va commencer.

Ah! ces malheureux frères, c'est toujours la même histoire. Il y a là d'honnêtes garçons, mais quel ramassis de natures vulgaires et brutales! Et l'on a cru faire merveille en condamnant tout ce monde grossier au célibat! Enfin!

— Un des vicaires du Taur ne sort pas de chez les demoiselles Pernaud. Il est leur confesseur. On dit qu'elles ont des extases, qu'elles font des prédictions. On répand à petit bruit la nouvelle que la sainte Vierge a apparu à l'aînée; mais on affirme qu'il se passe dans cette maison autre chose que

des ravissements et que la plus jeune des deux sœurs est enceinte.

— Il y aura encore là bientôt quelque gros scandale. Ecrivez à ce monsieur de venir me parler vendredi à deux heures. C'est un jeune exalté. Son fanatisme pourrait bien finir d'une manière un peu trop humaine. Je verrai cela.

— Les Jésuites sont en marché de vastes terrains pour bâtir une grande maison. Ils se remuent beaucoup dans la ville et se font donner de fortes sommes de la main à la main. Ils travaillent diverses personnes âgées et à la tête un peu faible, pour se faire faire des donations. On désigne comme leurs agents MM. Tournichon, Marquet et Legros.

— J'en sais plus long là-dessus que le commissaire central.

— Un frère quêteur se disant génovéfain, accoutré d'un habit religieux, a été mené devant le commissaire central ; il a exhibé des papiers qui paraissaient fort en règle et la permission de son supérieur de quêter dans tous les diocèses. On a fait jouer le télégraphe et l'on a reçu pour réponse qu'il n'y avait aucun ordre de ce nom dans la ville de Lyon. Il vient d'être arrêté et sera demain renvoyé devant le procureur impérial.

— Nouvelle branche d'industrie. Il n'y a plus rien ?

— Non, Éminence.

— Eh bien! mon cher abbé, voilà, sauf des variantes nécessairement, notre pâture quotidienne. Cela n'est pas beau, n'est-ce pas? notre ménage ecclésiastique. Encore, aujourd'hui, nous n'avons pas eu de consultations sur des cas graves. C'est là que je vous attends pour mettre à l'épreuve votre théologie. Il y a des cas bien drôles.

Allez expédier vos réponses, et apportez bon appétit pour le déjeuner.

XII

LE PREMIER SERMON DE JULIO

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'installation de Julio comme secrétaire général de l'archevêché, que cet avancement était l'objet de toutes les remarques dans le clergé.

Les Jésuites n'avaient pas manqué de donner le mot d'ordre, et ce mot, comme une consigne, répété depuis l'hôtel des marquises jusqu'à la chambrette des filles pieuses, était celui-ci : « Il baisse bien, ce pauvre Monseigneur ; il vient de confier le secrétariat de l'archevêché à un enfant. »

Les vieillards dans le clergé disaient : « Nous n'y comprenons rien : ce sont maintenant les jeunes prêtres qui nous commandent. »

Les compétiteurs à ce poste insignifiant en apparence, mais qui mène presque toujours à un vicariat général et souvent à un évêché, dans leur désappointement se vengeaient sur Julio et pré-

disaient une chute prochaine. La jalousie flaire les disgrâces comme les hyènes sentent les cadavres.

Tout cela évidemment se disait dans l'ombre entre amis intimes. En public, surtout devant toute personne qui pouvait être en relation avec le cardinal ou son entourage, on ne parlait que du mérite, de la modestie, des manières distinguées du nouveau secrétaire.

M. l'archiprêtre de Saint-Étienne, homme de très-médiocre talent, mais personnage habile qui avait puissamment aidé, aux dernières élections, M. le vicomte de Baziége, député au Corps législatif, parce que celui-ci, ami intime d'un ministre, lui avait promis un évêché, trouva dans la nomination de Julio une occasion favorable de flatter le cardinal. Il savait à merveille que la moindre opposition de M. de Flamarens, cardinal et sénateur, ferait échouer tous ses projets. C'était donc pour lui une affaire capitale que de gagner Son Éminence. M. le vicomte de Baziége lui avait dit : « Si vous pouvez obtenir une lettre du cardinal pour M. le ministre, nous serons forts. » Il se présenta donc à l'archevêché, après le déjeuner du cardinal, à l'heure où l'expérience lui avait appris que l'Éminence, munie de son premier repas, ayant dépensé toutes sortes de joyeusetés avec sa sœur et son secrétaire, était d'humeur charmante et complétement abordable.

— Éminence, lui dit-il avec son plus gracieux sourire et sa révérence la plus basse, je me reprocherai toujours d'être le dernier à vous féliciter du choix que vous venez de faire dans la personne de l'abbé Julio. Mon respectable ami M. le supérieur du grand séminaire m'en a parlé en des termes d'une estime toute spéciale. Il m'a dit combien dans cette circonstance, Votre Éminence avait montré de tact et de connaissance des hommes. On parle beaucoup de ses rares qualités et de ses grands moyens. M. le supérieur pense qu'il y a en lui l'étoffe d'un prédicateur distingué. Je viens vous demander, et j'espère que Votre Éminence ne me refusera pas, que M. Julio nous donne un sermon à la métropole pour la solennité de la Dédicace des églises.

Le cardinal, en écoutant la harangue de l'archiprêtre, s'était dit : Tu es un flatteur, tu bats monnaie sur l'avancement de M. Julio. Mais, enfin, la Providence se sert des sots comme de tout le reste.

— Monsieur l'archiprêtre, je ne demande pas mieux que de vous accorder l'abbé Julio. Voyez-le vous-même. Seulement, vous lui imposez un tour de force : il n'y a plus que quinze jours jusqu'à la Dédicace.

— Éminence, ces jeunes prêtres ont de l'imagination et de la mémoire; et puis M. l'abbé Julio doit avoir fait ses provisions de longue date.

— Voyez, je vous le livre; entendez-vous avec lui.

Et il le congédia.

Julio répondit d'abord par un refus formel à la supplique de l'archiprêtre, quelque louangeuse et bien tournée qu'elle parût au personnage. Ses raisons étaient puissantes. Il n'avait encore abordé la chaire chrétienne que devant des condisciples et dans ces essais informes qui ne peuvent indiquer sérieusement si l'on peut espérer de réussir. L'archiprêtre devint plus pressant.

— Dieu vous aidera : il faut toujours commencer. Maintenant ou plus tard, qu'importe?

Il alla si fort et si bien que Julio, vaincu par ses insistances, cédant peut-être instinctivement à ce besoin des natures richement douées d'essayer leurs forces sur un grand théâtre, lui promit ce sermon tant désiré.

— Vous aurez une bien pauvre improvisation, mais tant pis pour vous. Je ne me sens ni l'envie, ni le courage d'écrire des sermons : ne vous plaignez pas si j'échoue.

— J'adore l'improvisation, reprit l'archiprêtre.

Et il l'invita à dîner pour le soir du dimanche où devait avoir lieu cette prédication.

Que Julio débitât une platitude ou fît un magnifique discours, évidemment, ce n'était pas le souci de l'ambitieux archiprêtre. Mais Julio fêté,

caressé par lui, acceptant un dîner d'apparat donné en son honneur, où l'amphitryon lui assignerait la première place et où toutes les marques possibles de considération lui seraient prodiguées, pourrait-il refuser de parler au cardinal de l'affaire capitale pour laquelle quelques lignes de Son Éminence suffiraient maintenant, après les ouvertures faites à M. le ministre par le vicomte de Baziége? Tout marchait donc au gré de ses espérances; l'archiprêtre, dans son enthousiasme, parodiant sans s'en douter M. Prud'homme, disait en traversant la place Saint-Étienne : Ce sermon, ah ! ce sermon, c'est le plus heureux jour de ma vie!

Sous l'impression de l'idée qu'il tenait son affaire, que, Julio gagné, il était assuré d'une lettre du cardinal pour le ministre, il disposa toutes choses avec une habileté consommée. Il invita à son dîner plusieurs personnages distingués dans le barreau et dans le professorat de T. Il y joignit un journaliste fort répandu, qui devait rendre compte des débuts du jeune orateur et faire sa réputation dans le monde. S'étant informé des amis intimes de Julio, on ne put lui nommer que M. Auguste Verdelon, qui venait de quitter l'état ecclésiastique pour le barreau, dont il avait déjà suivi la carrière. Heureureusement pour M. l'archiprêtre de Saint-Étienne, il avait eu deux ou trois fois l'occasion de rencontrer Verdelon chez une vieille dame, leur

amie commune. Il sut le jour où Verdelon passerait la soirée chez cette dame ; il s'y rendit et s'arrangea de manière à causer longtemps et dans la plus grande intimité avec l'ami de Julio.

Le résultat de ces épanchements si habilement amenés fut celui-ci : que M. l'archiprêtre, après avoir, on s'en doute bien, psalmodié sur toutes les gammes le panégyrique de Julio, fit à Verdelon l'ouverture suivante :

— Vous seriez trop aimable si, dimanche, vous vouliez accepter mon dîner avec M. Julio et quelques amis intimes.

Verdelon, qui n'avait pas osé se présenter à l'archevêché pour voir son ami, par un sentiment peut-être exagéré de délicatesse et de réserve, accepta avec empressement l'invitation du curé de Saint-Étienne.

Une grande publicité fut donnée, dans toute la ville, à l'annonce du fameux sermon. L'archiprêtre, pour piquer plus vivement la curiosité, avait confié en secret à tout le monde que l'abbé Julio improviserait. Le mets auquel la population intelligente de T. était conviée était donc des plus friands. Un premier sermon improvisé par un tout jeune prêtre, favori de Son Éminence, il n'en fallait pas davantage pour que la chose, dans une ville de province, prît toutes les proportions d'un événement.

On regardera comme une exagération ce que

nous allons raconter et, pourtant, ce que ne contesteront pas ceux de nos lecteurs qui connaissent les mœurs méridionales. Dès cinq heures du matin, quand les portes de la vieille église furent ouvertes, on se battait déjà dans la nef pour arrêter les meilleures places entre le banc-d'œuvre et la chaire. Les domestiques des grandes maisons se relevaient, de deux heures en deux heures, pour garder ces places privilégiées, et quoique le sermon ne dût avoir lieu qu'après les vêpres, indiquées pour trois heures, à peine le dernier office de midi était terminé que les équipages de toute la ville couvraient le parvis Saint-Étienne ; les dames en riches toilettes se pressaient dans le centre de la nef ; les hommes en habit noir, comme pour une solennité officielle, envahissaient tout l'espace demeuré libre. Et quand le cardinal, précédé du clergé, arriva au banc-d'œuvre pour entendre le sermon, il fallut refouler avec bien des précautions cette masse compacte, électrisée par une impatience fiévreuse.

Bientôt le silence se fit. Tous les cœurs battaient. Le jeune prêtre, depuis un moment agenouillé dans la chaire, se leva. Il ne jeta pas autour de lui ce regard superbe affecté quelquefois par des prédicateurs médiocres ; il ne fit pas un salut prétentieux à son auditoire ; il n'étendit pas sur le bord de la chaire un mouchoir d'une blancheur

éclatante, destiné à essuyer les sueurs présumées de l'orateur dans ses mouvements pathétiques; mais, ayant demandé au pontife de le bénir et levant modestement un regard noble et limpide, il commença son discours.

Il s'excusa d'abord, lui si inexpérimenté et si jeune, de traiter devant Son Éminence, devant un clergé remarquable par sa science et par ses lumières, un sujet qui demandait les fortes pensées d'un homme à l'âge mûr et les longues études de ceux qui ont vieilli dans le sacerdoce; mais la solennité dans laquelle il avait le bonheur d'exercer, pour la première fois, le magnifique et redoutable ministère de l'apostolat lui imposait son sujet.

Puisqu'on solennisait l'anniversaire de la dédicace des églises matérielles, il parlerait de l'Église spirituelle, de ses grandeurs dans le passé, de ses souffrances à l'époque actuelle, de ses espérances pour l'avenir.

Tout cela avait été dit d'une voix légèrement émue, mais vibrante, à la fois sonore et douce et arrivant sans le moindre effort jusqu'aux extrémités de la cathédrale, composée d'une seule et vaste nef : le spectacle était imposant. On était déjà sous le charme, et ce charme naissait du contraste de tant de jeunesse et d'un langage qui, en trois périodes d'une extrême simplicité, faisait pressentir pour tout le reste du discours une grande

fraîcheur de pensée et une grâce merveilleuse de style. S'appuyant de l'autorité du grand nom de Bossuet, il établit cette thèse rarement développée dans les chaires, que l'Église n'avait pas pris son berceau dans l'espace étroit parcouru par le Christ durant sa vie mortelle ou dans les profondeurs des Catacombes, qui protégeaient les chrétiens échappés au martyre, mais que l'Église était l'humanité croyante elle-même, depuis Adam, Abel, Seth et tous les patriarches qui en avaient été les pontifes et les sacrificateurs.

Il la montra grande et forte, tant qu'elle avait gardé l'esprit primitif de fraternité et d'émancipation de toutes les servitudes qui lui avait valu son triomphe éclatant sur les religions pompeuses, mais stériles, de l'ancien monde.

« Église chrétienne ! s'écria-t-il, c'est là l'époque de tes véritables splendeurs. Tu ne demandais aucun éclat aux grandeurs périssables. Tu abandonnais l'or aux statues de Jupiter Olympien ; le marbre, ciselé par des mains qu'inspirait le génie, à la Vénus de Chypre ; le bronze, travaillé avec un art merveilleux, au Panthéon bâti dans la Rome païenne en l'honneur de toutes les divinités inventées par les poëtes. Tu ne promenais pas les foules avec les magistrats des grandes cités dans ces processions comme celles des Panathénées, auxquelles Démosthène faisait le reproche de coûter

plus au trésor de la République athénienne que toutes les flottes qu'il eût fallu armer pour la sauver des attaques ambitieuses du roi de Macédoine. Tu ne revêtais pas tes pontifes, tes prêtres, tes diacres, serviteurs des pauvres, d'habits luxueux, le disputant de magnificence avec les toges de sénateurs et les manteaux de soie et d'or portés par les rois. Tu dédaignais la magnificence des temples bâtis du marbre du Pentélique ou de Paros, ciselé par Phydias et Praxitèle. Il ne te fallait pas de vastes domaines comme au sacerdoce païen qui avait arraché à la crédulité superstitieuse les richesses des générations, pour s'en nourrir dans l'oisiveté ou la débauche. Mais ton autel était sans tache; on n'y montait qu'avec la foi et la sainteté de la vie. Tous s'en approchaient, car tous étaient croyants et purs. On n'y prêchait pas les théories d'un mysticisme extravagant; on disait aux hommes : Vous êtes frères, aimez-vous. S'aimer, c'était se dévouer: se dévouer, c'était imiter le Christ mort pour tous. Imiter le Christ, c'était s'assurer une meilleure patrie. On apprenait cela, mais rien que cela. Tous tes prêtres étaient pauvres et les dispensateurs du trésor de la charité commune pour les pauvres. Tes églises étaient ces humbles basiliques dont la Rome moderne conserve encore de précieux vestiges, vastes salles qui protégeaient contre le soleil et contre le froid,

mais où se réunissaient les chrétiens, eux-mêmes les véritables temples vivants de Dieu, abrités par ces maisons terrestres devenues le foyer sacré de la famille chrétienne.

« O Église! quand je veux beaucoup t'aimer, quand je veux oublier ton abaissement et tes souffrances, quand je veux me représenter l'idéal que tu dois réaliser dans l'avenir, sous peine de n'être plus qu'un vieux souvenir pour l'histoire des races humaines, je vais t'admirer avant ces funestes grandeurs matérielles où tu allas refroidir lentement ta ferveur primitive et ralentir ton énergie et ta séve ; je vais te voir avant que Constantin, ce premier César qui salua la croix, t'eût donné, avec la liberté, la force du bras humain à l'aide de laquelle, dans la longue suite des âges, tu as trop cherché une domination extérieure, lorsque les peuples te menaçaient de retourner à leurs superstitions ou d'adopter des croyances nouvelles. O Église ! voilà ce que tu fus dans l'efflorescence de ton âge d'or ! Voilà ce que tu devras être un jour, quand tu voudras ressaisir sur un monde blasé, qui ne voit de toi que tes abaissements et ton abandon, cette impérissable puissance que donnent seules les vertus éclatantes de l'abnégation, du dévouement, du sacrifice. Tu dois remonter sur ton Calvaire, tu dois redescendre à tes Catacombes.

« Sinon tu vivras. comme le paganisme a vécu, du

reste de la vénération des peuples, et tu mourras comme lui, tombant d'affaissement et de vieillesse, en face de générations qui se feront une autre foi, s'il était possible que tu n'aies pas, selon la promesse de ton divin fondateur, une puissance de résurrection et de nouvelle vie, et si tu n'étais pas destinée à guider, à travers les âges, en reprenant ta vitalité première, les générations qui vivront glorieuses dans l'avenir. »

Il développa alors la situation actuelle de l'Église s'affaissant dans une imitation inintelligente des époques les moins honorables et les moins prospères de son histoire, avec une connaissance tellement approfondie des besoins de la société moderne et de sa déception profonde lorsque, demandant ce qui est esprit et vie, on lui offre les interminables cérémonies d'un culte, dont elle ne saisit plus le symbolisme et les poétiques images, qu'il y eut comme une illumination soudaine sur tous les fronts, et que tous, dans ce silence de plus en plus profond, laissaient échapper la joie vive qu'éprouve l'intelligence à la révélation de vérités encore inaperçues.

Il montra enfin, dans des développements d'une grande clarté et dont le côté pratique était complétement saisissable, que la question de l'avenir de l'Église dépendait d'elle-même, que sa force sommeillait actuellement au milieu d'une crise où

elle hésitait entre les formes brillantes d'un passé qui n'avait pas laissé apercevoir que la foi réelle se mourait, tandis que brillaient encore aux regards la foi apparente, et les chances douteuses d'un avenir dont nul dans l'Église n'avait encore formulé assez nettement l'organisation nouvelle.

« Éminence, messieurs, termina l'abbé Julio, je ne suis qu'un adolescent devant vous, et Dieu, comme au prophète, ne m'a pas donné de vous dévoiler l'avenir. Mais, comme le jeune Daniel aux anciens et aux sages de mon peuple, je dirai qu'il faut songer à cet avenir, qu'il faut le préparer, qu'il faut en pressentir les bienfaits. Combien d'âmes hésitent dans le monde, que l'incrédulité entraîne, qui se fatiguent dans un scepticisme mortel, et qui supporteraient le présent qui les attriste, si elles avaient l'espérance d'une époque religieuse moins désolée!

« N'eussé-je fait du bien qu'à un seul homme de bonne volonté dans cet auditoire; n'eussé-je fait que soulever un faible recoin de l'avenir, pour montrer l'épanouissement de l'Église impérissable au milieu du monde social nouveau qui marche en conquérant à de merveilleuses destinées non soupçonnées de nos pères; n'eussé-je fait que donner à pressentir à quelque pauvre enfant du siècle qui a faim et soif de vérité que l'Église chrétienne, dépositaire de la foi et de l'amour, sans lesquels

il n'y a pas de vie pour l'intelligence et pour le cœur, porte encore en elle toutes les destinées spirituelles et morales du monde, je descendrais avec joie de cette chaire en remerciant Dieu d'avoir été l'instrument de sa grâce pour faire luire dans une âme un faible rayon de son éternelle vérité. »

Julio s'inclina. Le révérendissime cardinal archevêque donna solennellement sa bénédiction. La foule impressionnée s'écoula silencieuse.

XIII

LE DINER DE L'ARCHIPRÊTRE

L'improvisation hardie et chaleureuse de Julio avait duré plus d'une heure. Inondé de sueur, épuisé par le double effort du cerveau et des poumons, travail terrible qui met en jeu toutes les facultés physiques et intellectuelles de l'homme pour exercer cette malheureuse fascination sur d'autres hommes qu'on appelle l'éloquence, il prenait auprès de la sacristie des chanoines, dans une autre chambre bien close où du linge chaud lui était préparé, ces précautions d'hygiène indispensables à tous les orateurs. De là, il pouvait entendre les entretiens animés des vénérables membres du chapitre. Le rusé archiprêtre, dans le cas d'un succès pressenti pour Julio, avait à l'avance dressé ses batteries. Le doyen du chapitre et trois autres chanoines étaient ses amis intimes. Il avait gagné, pour ce qu'il allait tenter dans ce moment,

deux autres voix : la majorité lui était donc assurée. Avant que le cardinal, revenu avec une majestueuse lenteur du chœur de la cathédrale à la sacristie des chanoines, eût quitté les habits pontificaux, le doyen, fidèle au plan convenu avec l'archiprêtre, proposa au chapitre de demander à Son Éminence qu'elle voulût bien donner au jeune secrétaire général les insignes de chanoine honoraire de la métropole. L'archiprêtre et ceux de ses collègues qu'il avait gagnés soutinrent vivement la proposition.

Une seule voix s'éleva :

— Vous encouragez là un genre détestable. Qu'y a-t-il dans ce sermon? Beaucoup d'idées hasardées et d'une justesse fort contestable; l'oubli de toutes les convenances imposées par l'usage de la prédication; pas de division indiquée; omission choquante de l'*Ave Maria* pour invoquer l'assistance de la sainte Vierge, en même temps que celle du Saint-Esprit.

— Pourtant, l'Esprit-Saint ne l'a pas trop mal inspiré, dit d'une voix demi-railleuse l'archiprêtre.

Le doyen recueillit les suffrages, qui formèrent une grande majorité, et quand le prélat parut, le chapitre en corps alla lui demander, pour l'abbé Julio, le titre de chanoine honoraire.

Le cardinal était loin de s'attendre à cette dé-

marche. Il en comprit tout de suite toute la portée. C'était une sanction éclatante du choix qu'il avait fait dans la personne du nouveau secrétaire. Il y vit surtout un soufflet publiquement donné aux Jésuites et à leur coterie. Mais il dissimula aussi habilement que possible son contentement.

— M. l'abbé Julio est bien jeune, dit-il à messieurs les chanoines. Nous ne voyons encore là qu'un essai de son talent. Il y a bien des imperfections dans son discours improvisé, peut-être même beaucoup de choses inexactes qu'on n'aime pas dans la chaire et qu'une critique un peu sévère pourrait relever; mais il a pour lui toutes les circonstances atténuantes; et quand le vénérable chapitre de la métropole le prend d'une manière si flatteuse sous son patronage, j'aurais mauvaise grâce à ne pas m'associer à lui et à refuser une faveur qui sera pour le jeune orateur un puissant encouragement. Je nomme donc M. l'abbé Julio de la Clavière chanoine honoraire de la métropole.

M. l'archiprêtre alla frapper à la porte de la chambre du prédicateur, fier d'annoncer lui-même le premier à Julio la dignité nouvelle à laquelle, grâce au chapitre, Son Éminence venait de l'élever.

Et bientôt, quand le cardinal se fut retiré, tous les chanoines vinrent saluer leur nouveau confrère.

En même temps tout était arrangé pour que, le soir, Julio ne quittât pas le salon de l'archiprêtre sans que l'un des chanoines invités lui fît connaître, par manière de conversation, à quelle initiative était due la démarche du chapitre auprès du cardinal.

On ménageait encore à Julio d'autres surprises.

Le dîner de l'archiprêtre fut servi avec magnificence. Les noms des conviés, écrits sur de charmants petits morceaux de papier glacé azuré, se détachaient délicatement d'un linge fin damassé de premier choix. Celui de Julio était à la place d'honneur, et l'archiprêtre ne manqua pas de dire tout haut en lui montrant son couvert : « M. l'abbé Julio de la Clavière, chanoine honoraire, secrétaire. »

Les conviés étaient presque tous des hommes marquants. Aucun d'eux n'avait manqué au sermon qui était, à l'heure même, l'objet de tous les entretiens dans la ville de T. La conversation fut animée et brillante. Si Julio eût été un homme d'orgueil, il aurait pu s'enivrer des hommages rendus par cette société choisie à un tout jeune homme, dans ce langage d'allusions si heureuses, l'un des priviléges de l'esprit français, qui donne de l'encens au talent et à la beauté, sans effaroucher jamais les natures les plus modestes.

Le premier service n'était pas levé qu'un domes-

tique remettait, sur un plateau d'argent, à M. l'archiprêtre, le *Journal de T.*

— Messieurs, dit l'archiprêtre, excusez-moi si je suis impoli ; mais j'ai le défaut d'être extrêmement curieux. Je veux voir si le journal dit quelques mots du beau sermon que nous avons entendu.

Et, parcourant rapidement les premières colonnes de la feuille, il arriva à un entrefilet.

— Précisément ! Messieurs, je vous demande la permission de lire ces quelques lignes.

Il y eut aussitôt un murmure d'approbation ; l'article était ainsi conçu :

« La ville de T. vient d'éprouver une de ces jouissances qui sont rares à toutes les époques. Un beau talent oratoire s'est révélé aujourd'hui, pour la première fois, dans la cathédrale de Saint-Étienne. Un tout jeune prêtre, M. l'abbé Julio de la Clavière, secrétaire général de l'archevêché, dans une improvisation qui a duré une heure et qui a électrisé tout l'auditoire, a fait preuve d'un talent hors ligne, dont nous sommes fiers pour un pays qui compte déjà, dans le barreau, des orateurs si éminents. Il n'y a qu'une voix sur la valeur de cette prédication, dans laquelle ont été abordés quelques-uns des grands problèmes qui occupent en ce moment le monde religieux intelligent. S'il y a quelques exceptions à cet hommage unanime de

toute une ville, il faudra les chercher dans les régions de ce monde retardataire qui s'obstine à vouloir retenir, dans le moule usé et étroit du moyen âge, les aspirations de la société moderne. Pour ceux-là, M. l'abbé Julio sera peut-être un orateur excentrique ou même un novateur; mais les hommes du monde qui voudraient voir le clergé suivre les voies nouvelles d'art oratoire ouvertes par Lacordaire applaudiront à une éloquence dont le catholicisme recueillerait des avantages incalculables, si elle pouvait prédominer sur les vieilles méthodes pour lesquelles le monde moderne, à tort ou à raison, n'éprouve que du dégoût.

« Nous apprenons à l'instant, par une petite lettre de l'un des amis de M. Julio, que Son Éminence le cardinal, sur les instances du chapitre de Saint-Étienne, a donné au jeune orateur le titre de chanoine honoraire de la métropole. Cette lettre se termine par ces mots, auquel nous nous associons de cœur :

« Toute la ville de T. saura gré à M. le cardinal « de ce juste hommage rendu à un beau talent. »

L'article est signé de M. Méland, rédacteur en chef du *Journal de T.*, que j'ai l'honneur de recevoir à ma table.

— Messieurs, l'ami de M. Julio qui nous a adressé cette lettre est M. l'archiprêtre, dit alors tout haut M. Méland.

— Voilà comment on me trahit, dit en riant l'archiprêtre. Rien d'indiscret comme les journalistes.

— Ils sont trop flatteurs pour moi, dit alors Julio. On ne sait comment leur témoigner de la gratitude.

En faisant grandir encore votre talent, reprit le rédacteur du journal.

La conversation devint bientôt plus animée. M. Verdelon, placé à peu de distance de Julio et qui avait reçu de son ami, en entrant chez l'archiprêtre, l'accueil le plus gracieux et un reproche amical d'avoir tant tardé à le venir voir à l'archevêché, amena l'entretien sur les questions religieuses qui occupaient les esprits.

On savait à T. la détermination des Jésuites de bâtir un vaste établissement; on s'était demandé naturellement d'où viendraient les millions pour cette construction gigantesque. L'esprit curieux et cancanier des villes de province trouve une maligne joie à parler de tout, à mordre sur tout.

— Gare aux héritages! disait l'un.

— Je vais surveiller mon grand-oncle, disait un autre.

— Ma vieille marraine avait quelques diamants; quand je lui en parle, elle rougit. Où sont-ils allés, les diamants?

Dès que les premiers tirailleurs eurent cessé le feu, la parole fut aux penseurs.

— Les Jésuites se perdront, dit M. Dupeyrat, avocat distingué de T. Ils triomphent sous ce régime, et ce régime les tuera. La victoire que cette corporation enseignante a remportée sur l'université et, par contre, sur le clergé séculier, lui sera fatale. Il y a là des haines puissantes que comprimera la main forte qui tient en France les rênes du gouvernement. Mais des intérêts nouveaux, nés de conflits que nous ne pouvons pas prévoir, peuvent amener des antagonismes politiques. Alors l'explosion de ces haines sera terrible. Et leurs triomphes mêmes, manifestés par ces constructions colossales s'élevant sur toute la surface de la France, amèneront une catastrophe. Je ne leur en donne pas pour vingt ans en France.

Le salon de l'archiprêtre se remplissait de monde. Tous ceux qui avaient des relations avec lui, et l'ambitieux personnage en avait formé de nombreuses dans la ville de T., saisirent avec empressement l'occasion de voir de près le héros du jour, celui que le journal, une des grandes autorités aux yeux des provinciaux, désignait à son début comme un émule et un successeur de Lacordaire.

L'entretien reprit. M. Méland demanda à Julio

ce qu'il pensait de l'organisation intime de la Compagnie de Jésus.

— Est-il vrai qu'il y a chez elle un serment particulier, une initiation à laquelle les chefs seuls parviennent, un secret confié à ces hauts initiés ? J'en ai longtemps douté ; mais une parole de Lamennais, quand il était dans toute la ferveur de l'ultramontanisme, par conséquent témoin très-peu suspect et rendant, du reste, toute justice aux vertus privées des Jésuites, m'a donné beaucoup à réfléchir. Si j'ai bonne mémoire, voici cette parole : « Il y a là un secret, et quand on le sait, beaucoup d'hommes ne s'accommodent pas de le porter. » Il cite même, à cette occasion, l'adage latin :

« *Jura, perjura, secretum prodere noli.* »

Un esprit si grave, qui devait avoir sur la compagnie des renseignements exacts, aurait-il parlé ainsi dans la plus intime confidence, si l'organisation de cet ordre n'avait eu rien de particulier ?

— J'ai été frappé comme vous, répondit Julio, de ce mot de l'illustre écrivain. Je ne crois pas, cependant, qu'il y ait chez les Jésuites une série d'initiations comme dans les sociétés secrètes.

Voici ce que j'en ai su par un Père dont j'étais l'ami et qui, depuis, las des tracasseries qui sont inhérentes au système d'espionnage des Jésuites, les a quittés.

Tant qu'on n'occupe pas les premières dignités

de l'ordre, jamais on ne prend part à ce qui regarde la direction spirituelle et temporelle de la société : chacun des membres inférieurs n'en sait pas plus que le vulgaire; seulement, on comprend qu'il y a au sommet une organisation forte, l'engrenage terrible d'une machine puissante, dans lequel le général lui-même fait sa haute fonction.

La force morale de ce système, c'est le fameux axiome qui en dévoile tout l'esprit, le *perindè ac cadaver*, l'obéissance passive, l'adoration presque d'un ordre reçu, comme étant la volonté de Dieu même manifestée par la bouche d'un supérieur. Chaque jésuite est, sans s'en douter, un séide qui part à l'heure même, se rend pour professer dans un collége, pour prêcher dans une cathédrale, pour faire une mission dans une église de village, ou évangéliser des sauvages dans les pays étrangers. A proprement parler, ce n'est pas un Jésuite, c'est un prêtre comme tous les autres que le corps aristocratique tient à ses ordres. Ce gouvernement semble calqué sur celui de la république de Venise : l'oligarchie est au sommet; elle compose un sénat de véritables Jésuites, dont tous les autres hommes, individuellement honorables, sont les agents aveugles, la plèbe, qui n'a qu'une fonction, l'obéissance.

J'ai été amené à comprendre ainsi les Jésuites,

par des confidences de mon ami, qui me disait des choses aussi bizarres que celles-ci :

« Chez nous, le Jésuite pense individuellement ce qu'il veut. Il peut être absolutiste, démocrate, gallican, ultramontain. La société ne s'occupe pas de ses idées personnelles. Elle a ses idées à elle, qui résident en haut, et qu'elle ne communique jamais. Elle réalise ces idées au moyen de toutes les volontés individuelles, auxquelles elle ne demande qu'une chose, obéir. »

Vous voyez par là que c'est improprement qu'on dit qu'il y a un secret chez les Jésuites : il y a une direction dont les plans ne sont jamais dévoilés. Ces plans ont un but unique, la grandeur de l'ordre, n'importe par quels moyens. Je ne suppose pas qu'il y ait rien de plus dans le mystère dont s'enveloppe l'oligarchie jésuitique.

Quant à la vie intérieure de la plèbe qui compose l'ordre, mon ami m'en a parlé longuement.

Elle fait peu d'honneur à la morale des Jésuites, mais elle décèle une profonde habitude du machiavélisme politique. Elle a pour base l'espionnage perpétuel d'un membre par les autres membres, et cela ouvertement, au grand jour. Ce que vous avez fait sera dit au supérieur ; ce que votre frère fait à côté de vous, on vous a persuadé que la charité vous oblige de le dévoiler au supérieur, pour la correction et l'avancement spirituel de

votre frère ; tel est le rouage qui fonctionne en bas chez les Jésuites. Le supérieur sait tout, devine tout, voit tout. Il en résulte une vie particulière de tracasseries, de reproches plus ou moins injustes, qui ont pour cause les observations plus ou moins partiales de ceux qui ont rendu compte de votre conduite.

Mon ami me disait : « Mon grand péché, selon mon supérieur, c'est que j'ai de l'orgueil de mes prédications. Impossible de vous dire ce que ce pauvre homme me fait souffrir depuis dix ans que je suis avec lui. Souvent la patience est sur le point de m'échapper. Je n'assure pas que, devant ces coups d'aiguille de toutes les heures, devant un système de menues perquisitions de mes actes les plus innocents, il n'y ait pas un moment où je lui dise : « Adieu, mon Père, je reprends ma li-« berté. »

Je vous répète presque mot pour mot les confidences de mon ami. Il n'y a pas tenu en effet, et il est entré dans le clergé séculier.

Tel est le régime intérieur de la famille de saint Ignace. Est-ce là ce que Lamennais a appelé : *quelque chose contre nature?*

Quant à la police universelle des Jésuites, elle est aussi habilement organisée que celle des États politiques les plus puissants. Je crois même qu'elle a une source précieuse et inépuisable de rensei-

gnements, qui manque à la police des gouvernements, les mille indications qui lui arrivent par le confessionnal, en exceptant toujours ce qui regarde l'aveu des fautes, objet, je pense, pour les Jésuites d'un rigoureux secret. Il est très-connu que les Jésuites ne se chargent de la direction d'une femme du monde qu'à la condition de connaître son nom, sa situation de fortune, l'opinion politique de son mari, les journaux qui entrent dans la maison, le collége où les enfants sont élevés. C'est là évidemment un moyen sûr de savoir en peu de temps ce qui se passe dans la vie intime des familles, mieux que jamais police ne pourra le faire.

Je dois ajouter, pour être vrai, que les Jésuites qui se livrent à cet espionnage, font leurs rapports à leurs supérieurs toujours avec la pensée d'être utiles à la religion et de contribuer à la plus grande gloire de Dieu. Ce sont des moyens humains mis au service de la cause sainte. Rien de plus légitime aux yeux d'un Jésuite. Malheureusement pour eux et pour ceux qui ne comprennent pas ce qu'il y a d'ignoble dans un tel système, le monde qui vit en dehors de l'influence religieuse en a une horreur invincible. Il répugne à l'honnêteté vulgaire d'adopter qu'on puisse recourir à des moyens bas pour faire le bien. On a de la peine à croire, dans le monde, que le Christ ait voulu que ses disciples

se servissent, pour le salut des âmes, de la délation et de l'espionnage.

L'on s'étonne surtout qu'il soit possible d'assouplir des natures chrétiennes et honnêtes à un vilain métier, et qu'il y ait une méthode assez puissante pour faire trouver bon et beau ce qui est vil et honteux. C'est là très-probablement ce que Lamennais a appelé *quelque chose contre nature.*

Voilà ma réponse. Encore y a-t-il dans ce que je vous dis sur les Jésuites beaucoup de choses que j'appuie sur de simples conjectures. Seulement je suis convaincu que je ne calomnie pas.

XIV

UNE SCÈNE A L'ARCHEVÊCHÉ

Pendant qu'on écoutait avidement, chez M. l'archiprêtre, ces curieuses révélations sur les Jésuites, il se passait une scène d'un genre bien différent à l'archevêché même.

Mademoiselle de Flamarens, depuis l'entrée de Julio au secrétariat général, avait senti s'accroître en elle le premier sentiment d'antipathie qu'elle avait éprouvé pour le favori de son frère. Elle n'eût consenti à trouver bien cette faveur qu'à la condition de la partager. Le prédécesseur de Julio avait eu cette adresse : il s'était fait la créature souple et obséquieuse de celle qu'il appelait madame la chanoinesse, et nul des secrets de l'archevêché ne demeurait un quart d'heure inconnu pour elle. Julio n'était pas d'humeur à filer aux pieds de cette Omphale. Elle comprit cela. Aussi ressentit-elle pour Julio une forte répulsion qu'elle ne manqua

pas de faire partager à l'abbé Gaguel, le nouveau vicaire général. Elle lui insinua avec une adresse infinie que, si ce petit fiérot, c'était un mot venu d'elle, gagnait entièrement la confiance du vieillard, dont l'esprit paraissait baisser rapidement depuis quelques mois, lui, l'abbé Gaguel, serait mis de côté pour les affaires, et le jeune secrétaire mènerait seul l'archevêché. Il en fallait moins pour piquer l'irascible vicaire général.

Ces deux natures hargneuses tressaillirent de joie en entendant le sermon aux idées avancées prononcé par Julio. La chaise garnie de velours de mademoiselle de Flamarens était dans la nef, en face de la chaire, près du banc-d'œuvre où se place le clergé. Au moment où Julio émettait ses idées les plus larges, elle échangea un regard furtif avec le vicaire général. Ce regard avait dit : Nous le tenons; maintenant il est perdu.

Ils s'étaient vus immédiatement après le sermon.

— C'est horrible! avait dit mademoiselle de Flamarens.

— Ce jeune homme tournera mal, avait dit l'abbé.

— Avez-vous entendu ce tas d'idées extravagantes?

— En effet, j'ai haussé les épaules.

— Évidemment, mon frère est fou.

— Son Éminence sera probablement mécontente.

— Ne croyez pas cela. Mon frère aime un peu ce qui est excentrique; et si je ne l'avais pas retenu, il y a longtemps...

— Je doute que Monseigneur aille jusqu'à approuver de pareilles doctrines. Comprenez donc que tout ce que ce jeune fou a dit, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'un tas d'hérésies.

— Sainte Vierge! et mon frère soutiendrait un renégat de cette espèce?

— Personne mieux que madame la chanoinesse, dit avec un sourire provocateur M. le vicaire général, ne peut faire comprendre à Monseigneur le tort qu'il se ferait en gardant près de lui ce dangereux personnage.

On le voit, Julio était perdu.

En arrivant à la salle à manger, le cardinal s'aperçut d'un air de froideur sur les visages, d'ordinaire épanouis, du vicaire général et de la chanoinesse.

— Qu'y a-t-il donc? se dit-il tout bas; et il pensa à Julio.

Le silence continua. Le cardinal le rompit le premier.

— Eh bien! ma sœur, que dites-vous du sermon?

— Qu'en dites-vous, vous-même, Monseigneur?

— J'aime assez cela : il y a de la séve. L'âge en amortira l'exubérance.

— Vous n'avez remarqué que ce défaut-là, Monseigneur?

Ces paroles furent prononcées d'un ton sec fort connu du cardinal. L'expérience lui avait appris que c'était le prélude d'une tempête dans le ménage archiépiscopal, chaque fois que madame la chanoinesse était mécontente.

— Gare! se dit-il tout bas, voilà une scène; taisons-nous.

Le cardinal craignait sa sœur. Il y a des impressions qui dominent l'homme toute sa vie. Les regards froids de cette petite duègne faisaient pâlir le digne homme. Il ne répondit pas, mais changeant de conversation, il s'adressa au vicaire général, trop habile pour ne pas s'apercevoir de la manœuvre. Il se dit pendant le repas bon nombre de banalités, genre que le cardinal détestait au plus haut degré. La soirée fut aussi triste que le dîner. Même mauvaise humeur de mademoiselle, même réserve du cardinal pour conjurer l'orage.

Le vicaire général se retira de bonne heure.

Ce fut alors que la tempête éclata.

— Puisque nous sommes seuls, Monseigneur, je vous dirai ce que probablement personne n'oserait vous dire, que vous vous faites un tort immense avec ce jeune abbé.

— Mon Dieu ! ma sœur, ne vous tourmentez pas de cela.

L'Éminence voulait battre en retraite.

— Monseigneur, je tiens avant tout à votre honneur, à votre considération; dès lors, je m'en tourmente. J'ai eu quelquefois raison de m'en tourménter.

L'Éminence s'adoucit encore davantage.

— Chère amie, je sais combien vous m'aimez.

C'était, dans les cas pareils, l'heure du triomphe pour mademoiselle de Flamarens. Dans ce moment entra un domestique qui remit à la sœur du cardinal un petit billet avec ce seul mot : *Très-pressé.*

Le billet est ouvert; elle lit :

« Nous ne savions pas que Son Eminence eût fait chanoine honoraire M. Julio, avant de sortir de l'église. Quel malheur ! »

La fureur de madame la chanoinesse, sur cette nouvelle que lui donne le vicaire général, est au paroxysme.

— Vous faites de belles choses, Monseigneur ! Vous consacrez par votre présence les folies d'un jeune extravagant; vous ne voyez qu'un excès de jeunesse dans les erreurs qu'il a débitées et qui ont jeté la ville de T. dans la stupéfaction !

L'Éminence ne disait mot; elle se courbait sous l'avalanche. Quelque chose aussi lui reprochait

tout bas de s'être un peu pressé en faisant de Julio un chanoine. L'impitoyable fille continua :

— Vous avez mis le comble à cette imprudence en vous hâtant, sans en parler à vos vicaires généraux, sans m'en dire une parole, de donner le camail à un séminariste dont vous allez faire un petit monstre d'orgueil.

L'Éminence se redressa un peu.

— Mon Dieu ! ma sœur, vous pouvez avoir raison : mais j'ai été obsédé.

— Obsédé !

— Oui obsédé, je vous l'assure.

— Allons donc ! Son Éminence illustrissime et révérendissime cédant aux obsessions ! De qui par hasard ? M. l'archiprêtre, probablement, sera venu en vrai patelin, vous demander une récompense pour ce beau chef-d'œuvre. Vous vous faites le serviteur de bien petites gens. Nous sommes nés plus fiers que cela, Monseigneur.

— Le chapitre en corps est venu me demander le camail pour Julio.

— Et vous n'avez pas vu qu'il y a là-dessous quelque intrigue ? En vérité, votre perspicacité habituelle ne se trouve en défaut que lorsqu'il s'agit de votre nouveau secrétaire.

— Eh bien ! que voulez-vous ? J'ai été surpris ; dites que c'est une sottise...

— On n'en fait plus de si grandes.

Et s'apprêtant à sortir :

— J'espère bien, termina-t-elle, que vous vous respecterez assez pour ne plus nous laisser sous les yeux ce désagréable spectacle.

Et prenant une bougie, elle rentra chez elle.

Le cardinal était atterré.

XV

UNE CATASTROPHE

Le cardinal, arrivé dans son appartement, sonna son valet de chambre.

Il était visiblement ému. Les reproches de sa sœur, à part leur exagération au sujet des docrines de Julio, lui paraissaient justes sous un point de vue. Il souffrait de s'être trouvé en défaut devant elle. Il se sentit la tête prise. Il se regarda au miroir et il se fit peur. Une vive couleur de pourpre couvrait fortement le haut de son visage. De vagues nuages passaient devant lui. Il se jeta sur un fauteuil.

Il se rappela qu'il avait dîné sous l'impression d'une contrariété vive.

— Ce ne sera rien, se dit-il à lui-même, mais je tiens une bonne indigestion.

Dans le moment parut son valet de chambre.

— Éminence, je ne suis pas venu tout de suite.

Un monsieur, porteur d'une lettre, demandait qu'elle vous fût remise sans délai. Je ne voulais pas déranger Votre Éminence. Il a insisté. Il avait ordre de ne la remettre qu'à Votre Éminence elle-même. Je lui ai refusé l'entrée de votre appartement; mais je lui ai promis de vous remettre la lettre dès ce soir.

—Ah ! que les affaires sont ennuyeuses ! Voyons ce que c'est.

Et prenant la lettre qu'il approcha d'une bougie, il lut ce qui suit :

« Eminence, c'est sous la douloureuse impression de ce que nous avons entendu aujourd'hui du haut de la chaire de notre cathédrale, que nous vous écrivons pour vous faire part de l'effet terrible que cette prédication malheureuse a produit sur tout votre clergé dans la ville de T. »

— C'est trop fort, s'écria le cardinal dans un mouvement d'impatience qu'il lui fut impossible de dominer. Ce que j'ai dû souffrir d'une sœur, je ne le supporterai de personne. Cela touche à l'insolence! Il n'y a à T. que les Jésuites qui aient pu m'écrire sur ce ton. Aucun de mes prêtres ne l'oserait.

Continuons :

« Si Votre Éminence n'avait pas donné une con-

sécration toute particulière, une adhésion presque épiscopale et solennelle aux doctrines dangereuses prêchées par M. Julio, en faisant de lui un chanoine de sa métropole, nous serions moins péniblement affectés. Mais, Éminence, après cet acte à jamais déplorable de votre autorité, il ne nous reste qu'à gémir en silence sur les illusions dans lesquelles a pu tomber un archevêque catholique, et qu'à prier pour que la grâce l'éclaire et l'arrête en présence de l'abîme. »

—Les monstres! dit le cardinal, s'interrompant; ils veulent me compromettre.

« Nous vous aimons, Éminence, mais nous aimons plus que vous, plus que notre propre vie la pureté de la doctrine catholique. Il nous sera pénible d'être obligés d'en appeler au juge suprême de l'Église, au très-saint-père le Pape, que Jésus-Christ a placé au-dessus des autres pasteurs.

« Si cependant il y avait, de la part de Votre Éminence éclairée par nos paroles et mieux inspirée sur ses véritables intérêts, un acte public qui frapperait les doctrines scandaleuses... »

Et tournant la page :

— O mon Dieu! la lettre n'a pas de signature. Les lâches! ils me citent au tribunal de Rome.

Et la lettre tomba des mains du prélat. Il s'af-

faissa sur lui-même, et le valet de chambre eut beaucoup de peine à le porter sur son lit.

Une violente attaque d'apoplexie venait de frapper M. de Flamarens.

Le valet de chambre sortit de l'appartement, appelant au secours.

En un moment la chambre du cardinal fut remplie. Mademoiselle de Flamarens arriva. Elle adressa vainement la parole à son frère. Des sons inarticulés furent la seule réponse. Cependant il la regardait fixement, et ce regard laissait croire qu'il y avait encore quelque espérance.

On envoya chercher immédiatement le médecin de Son Éminence.

Le médecin logeait à la place du Capitole, assez éloignée de l'archevêché. Le domestique ne le trouva pas chez lui : il dînait chez sa fille, dont la maison était située auprès du Jardin botanique, à l'autre extrémité de T.

Cet homme, au lieu de courir chez un des confrères du docteur, se mit en marche pour le Jardin botanique, par le chemin le plus court, en suivant les rues de la ville.

Le docteur venait de quitter sa fille et regagnait paisiblement sa maison par les boulevards extérieurs.

Le domestique, au désespoir, rentra à l'archevêché et raconta la course inutile qu'il avait faite.

On résolut alors d'envoyer chercher un autre médecin.

Ces allées et venues avaient demandé beaucoup de temps. Le cerveau se prenait de minute en minute. Tous les serviteurs étaient en larmes. Mademoiselle de Flamarens, à demi évanouie, gardai un morne silence entrecoupé de loin en loin de sanglots. On faisait respirer au malade des sels, des eaux de senteur; le mal empirait visiblement. Les deux médecins arrivèrent enfin, à peu près en même temps. Ils se concertèrent; leur réponse fut celle-ci : « Il est bien tard. » Une première saignée ne produisit qu'un faible résultat. Ils en firent une seconde presque avec le même insuccès.

— Il est perdu !

Ce mot retentit comme un glas funèbre à l'oreille de mademoiselle de Flamarens. Outre qu'elle aimait tendrement son frère, toutes ses espérances d'avenir s'évanouissaient avec la vie du cardinal.

— De grâce, messieurs, tentez encore quelques remèdes.

Il fut répondu que tout le reste était des palliatifs impuissants.

— Hasardons une autre saignée ; mais le malade peut expirer entre nos mains.

— De grâce! hasardez. Vous le sauverez peut-être.

La troisième saignée produisit un effet inespéré.

Le malade revint à lui-même. Il put parler à sa sœur, à ses médecins.

— Merci, messieurs, je me reconnais. Dieu se sert de vous pour me donner le dernier des biens qu'un chrétien puisse demander à sa bonté, le temps de se préparer à paraître devant son juge.

Et s'adressant à son valet de chambre :

— Préparez tout pour que je reçoive les derniers sacrements. Faites appeler un prêtre... M. l'abbé Julio, entendez-vous, ajouta-t-il d'une voix plus ferme. Ma sœur, et vous mes amis, retirez-vous tous ; vous reviendrez quand on me mettra en extrême-onction. Je sens que les moments sont courts. J'ai besoin de penser à ma conscience.

Julio montait à son appartement situé dans une des ailes du palais épiscopal, quand il fut abordé par le valet de chambre qui lui apprit le triste événement, et lui fit connaître l'intention du cardinal.

Julio arriva en tremblant auprès du malade.

— Cher enfant, lui dit le vieillard, c'est vous qui me réconcilierez avec Dieu et qui recevrez mon dernier soupir. Mes minutes sont comptées. Pauvre Julio, voilà bien petite, devant vous, une de ces grandeurs de la terre. Asseyez-vous près de mon chevet, bénissez-moi et entendez ma confession.

Des larmes mouillèrent les yeux du jeune prêtre. Un cardinal, un archevêque était le premier pé-

nitent sur la tête duquel il allait prononcer, au nom du Dieu qui pardonne, une sentence de réconciliation.

Le cardinal, d'une voix ferme, distincte, s'accusa avec une profonde douleur de tous les péchés graves de sa vie entière, puis courba sa tête blanchie sous la main du jeune prêtre, ministre du sacrement.

— Maintenant, embrassons-nous, Julio, dit le cardinal. Je voudrais vous léguer un souvenir de moi, vous donner une preuve de ma vive affection. Présentez-moi votre main, cette main qui pour la dernière fois s'est levée sur ma tête en signe du pardon que Dieu, je l'espère, aura accordé à un pécheur. Vous voici mon anneau pastoral. Promettez-moi que, quelle que soit votre destinée sur la terre, cardinal de l'Église romaine ou pauvre curé oublié dans quelque village, vous ne quitterez jamais ce souvenir.

— Éminence, je vous le promets.

Et baisant la main du vieillard, il reçut l'anneau et le plaça à son doigt.

— Ne m'appelez plus Éminence, mon ami; maintenant cela me fait mal. A-t-on jamais appelé Éminence le fils du charpentier? Par mon âge, je suis un père pour vous; par mon cœur qui vous aime, je suis un ami. Je suis heureux de la pensée que mon dernier souffle s'échappera en

présence de vos bons regards, et que votre main si noble et si pure me fermera les paupières.

Écoutez-moi à cette heure : vous allez recevoir le testament spirituel d'un mourant.

Je meurs dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, dont j'ai été prêtre, évêque et cardinal.

Prêt à paraître devant Celui qui est la vérité immuable, je déclare que c'est à contre-cœur et avec une extrême répugnance que, pendant plus de quarante ans de ma vie sacerdotale et épiscopale, j'ai suivi la voie dangereuse dans laquelle s'est jeté le clergé catholique. Il m'a fallu comprimer les plus nobles instincts de mon âme, dévorer les remords de ma conscience, me faire une violence pour ne rien laisser percer dans nos entretiens de mes convictions intimes, des saintes lumières que Dieu m'avait données sur la direction qu'il importerait de prendre dans la conduite de l'Église.

J'ai dû à cette force de compression sur moi-même, d'avancer rapidement dans les honneurs. Je le savais, il fallait choisir entre ces dignités qui flattaient mon ambition et une vie agitée, persécutée même. J'ai été faible : j'ai reculé devant la gloire et les souffrances de l'apostolat nouveau ; j'ai préféré cette vaine grandeur de la pourpre. Pour arriver là, j'ai tû la vérité, je l'ai trahie.

Cher Julio, je vous charge de mes rétractations à la face du monde chrétien. Ma conscience me l'impose; et la hardiesse de votre langage en ma présence, lorsque vous ne saviez pas encore à quel point vos idées étaient celles de toute ma vie, est une garantie du courage que vous aurez à rendre publiques mes dernières volontés. Je me reproche vivement l'hypocrisie apparente dans laquelle j'ai vécu; elle n'était pas dans mon cœur, car j'ai toujours abhorré l'hypocrisie.

Je me reproche le faste extérieur de l'épiscopat, l'importance que je paraissais attacher à ce culte vieilli, à ces formes liturgiques que nous a léguées la poésie du moyen âge. Je crois tout cela usé, mort, impuissant. Au lieu de la poésie, il faut le vrai; au lieu des scènes du drame religieux comme souvenir, il faut l'adoration silencieuse, la prière commune, l'enseignement évangélique dans sa plus nette simplicité. Au lieu de ce qui parle aux sens, il faut ce qui s'échappe des âmes. Le temps est venu où l'on doit chercher, pour le Père, des adorateurs en esprit et en vérité.

J'ai laissé croire aussi que j'approuvais le système fatal dans lequel s'obstine la papauté. Quoiqu'il m'en ait coûté horriblement, j'ai soutenu la nécessité de la puissance temporelle des papes. C'était contrairement à mes plus fortes convictions. Rome avance sa ruine par une politique

aussi inintelligente. Si elle n'aboutit pas, en Italie, à un schisme malheureux, elle augmentera, ce qui est plus terrible encore, la grande scission qui s'est faite entre elle et le monde moderne. Elle donne des armes terribles aux libres penseurs ; elle recule le moment où les communions dissidentes se seraient réunies à elle si elle eût été large, tolérante, détachée des vaines grandeurs de la royauté temporelle.

Je voudrais que ma dernière parole pût arriver aux pieds du souverain pontife et lui dire : Voilà ce que vous demande un de vos frères mourant : Sauvez l'Église spirituelle, et abdiquez, par un sacrifice nécessaire, une royauté dont il ne vous reste plus qu'un misérable débris.

Je veux que l'on sache que j'ai foi dans l'avenir de l'idée chrétienne, dans la parole que nulle autre législation religieuse et morale ne remplacera : — Aimez Dieu, aimez les hommes vos frères. — Mais j'ai la conviction que le christianisme va subir une immense transformation. Tout l'échafaudage de mysticisme, de poésie, de formes extérieures brillantes, destinées à parler aux sens, va s'écrouler. Il restera ce qui seul est grand, l'Évangile impérissable, la loi magnifique de l'amour entre les hommes.

Ayant à demander bientôt à Dieu pardon et miséricorde pour mes fautes et mes faiblesses

d'homme, je ne puis pas léguer une seule pensée de haine.

Toutefois, je dois prémunir la société chrétienne contre l'envahissement des ordres religieux et en particulier de la Compagnie de Jésus, le plus ardent dans ses convoitises de domination sur le monde. Je veux croire que chacun de ses membres est animé du désir le plus pur de faire le bien ; mais leur ordre se sert de moyens humains, par conséquent de moyens mauvais, peu honorables, qui rappellent trop les ruses de la politique humaine, et qui, certainement, ne sont pas chrétiens. Je sais sur cet ordre beaucoup de choses. Je l'ai soutenu extérieurement : cela entrait dans le système général que j'ai eu le malheur de servir. Mais ma conviction intime est celle-ci : Les ordres religieux ont fait leur temps.

Des sociétés charitables telles que les comprenait saint Vincent de Paul, pour adoucir les misères du peuple, suffisent maintenant, jusqu'à ce que les améliorations sociales donnent à tous le bien-être, dans la famille humaine, par le travail, cette grande loi divine qu'il faut associer à celle de l'amour.

Je ne vois plus rien à ajouter à ces aveux pénibles, sinon mes espérances que, dans le clergé de cette France que j'ai tant aimée et qui est le cœur tout chaud de l'humanité actuelle, il grandisse des

hommes qui aient plus de courage que je n'en ai eu moi-même et qui se déclarent les apôtres de la conciliation nouvelle entre le monde qui déserte la foi et la religion chrétienne mal prêchée et mal comprise.

Puisse Dieu vous bénir, cher Julio! Vous m'avez donné, par votre prédication tout évangélique, une des plus pures jouissances de ma vie. Vous êtes certainement l'un des apôtres de l'Église de l'avenir. Quand vous serez persécuté, et vous le serez dès demain, jusque dans ma maison et en présence de mes restes encore non refroidis ; quand tous vous jetteront l'anathème, ne perdez pas votre confiance dans l'avenir. Verrez-vous de meilleurs jours? L'aurore du christianisme transformé aura-t-elle pour votre regard quelques-unes de ses premières lueurs, avant qu'à votre tour vous descendiez dans la tombe? Je l'ignore; mais que mon triste exemple et que ma pensée vous suivent toujours.

Vous n'aurez pas, vous, à faire le testament de votre douleur, à proclamer votre faiblesse et les abaissements ou même l'ambition. Vous aurez porté le front haut devant les hommes, et quand vous paraîtrez devant Dieu, ce front resplendira de l'auréole de la vérité dont vous aurez été l'apôtre.

Adieu, mon cher Julio, adieu, mon enfant! Je

sens que mes forces s'épuisent ; le cerveau ne rend que faiblement mes idées. Il me faut, à chaque pensée, un effort surhumain pour lui communiquer son activité dernière. J'oubliais pourtant une importante recommandation. Il y a là une lettre : prenez-la. Elle émane des Jésuites. Aucun membre de mon clergé n'aurait eu l'insolence de m'écrire de la sorte. Gardez cette lettre : je vous la confie personnellement. C'est un document qui ne doit pas être perdu pour l'histoire. Il faut que l'on sache qu'un archevêque, un cardinal de l'Église romaine, a pu être menacé, en France, par les Jésuites, des foudres de Rome.

L'organisation usée d'un vieillard n'a pas pu résister à une terrible émotion. J'ai eu à soutenir une lutte pénible contre ma pauvre sœur. La lettre des Jésuites m'a porté le dernier coup. Je meurs martyr, car c'est en haine de vous et de la vérité que vous leur avez si éloquemment jetée à la face, qu'ils sont venus me frapper. Je leur pardonne, car ce sont des fanatiques aveugles. Puisse ma mort expier toutes les lâchetés de ma vie en face de la vérité! Adieu! Julio. Ne me quittez pas. Vous me fermerez les yeux.

Faites rentrer ma sœur et tout le monde.

Les derniers sacrements furent administrés au malade.

Il put encore prier avec quelque attention. Quand

le prêtre prononça le magnifique appel aux splendeurs de l'immortalité : « Partez, âme chrétienne! » le vieillard reprit une dernière fois la parole. Il appela sa sœur. Il lui pressa les mains.

— Adieu, ma sœur.

Et regardant ses serviteurs :

— Adieu, mes amis.

Et il entra dans une douloureuse agonie.

DEUXIEME PARTIE

LES

PREMIÈRES MEURTRISSURES

I

VACANCE DU SIÉGE ARCHIÉPISCOPAL DE T.

C'est un grand événement, dans une ville de province, que la mort de son évêque. Un nouveau règne commencera bientôt, et les courtisans habituels du palais épiscopal disent déjà : Le roi est mort, vive le roi!

Rien n'est oublié rapidement comme celui qui a été revêtu d'une grande puissance et qui n'est plus. Sa cendre est tiède encore que tout s'arrange comme s'il n'avait jamais eu en main le pouvoir.

Le cardinal, qui avait racheté par le courage de ses derniers aveux, les faiblesses d'une vie toute consumée dans l'ambition, expira après une épouvantable agonie. Son nouveau disciple avait recueilli son adieu suprême et lui avait fermé les yeux. Immobile au pied du lit funèbre, il avait passé avec les domestiques et la sœur du prélat

le reste de cette nuit cruelle, où la mort s était présentée à lui avec toutes ses horreurs.

L'abbé Gaguel, qui devait tout au cardinal, était venu aussi et avait affecté un certain désespoir. C'était moins son bienfaiteur qu'il regrettait qu'une haute position auprès du cardinal, position qui devait le mener plus haut encore, si le cardinal eût vécu.

La vieille sœur, froide et égoïste, donna à la nature ce que la nature pouvait rigoureusement demander. Cette femme, précautionnée et habile, était munie d'un bel et bon testament qui l'instituait légataire universelle de son frère.

Il n'y avait plus qu'à enterrer le défunt avec le cérémonial et la pompe usités.

Le chapitre se réunit le matin même de la mort de l'archevêque; et il fut procédé à l'élection des vicaires capitulaires. Deux partis étaient en présence : celui de l'archiprêtre et celui de M. Gaguel. Ces deux hommes se détestaient cordialement, et leur rivalité éclata dans cette circonstance, où il s'agissait, pour l'un comme pour l'autre, d'une question capitale, celle de l'amour-propre.

M. Gaguel l'emporta. Il parvint à se faire nommer vicaire général capitulaire avec deux autres chanoines de son parti; et l'archiprêtre fut complétement évincé.

Un mandement pompeux, répétant minutieuse-

ment les regrets officiels qu'on décerne à tous les évêques qui vont de vie à trépas, fut composé par l'abbé Gaguel et signé par ses deux collègues. En sa qualité d'ancien vicaire général, il prit de fait l'administration du diocèse.

Julio, par dignité et par respect de lui-même, ne se mêla en rien des petites intrigues de cette élection. Tout entier à sa légitime douleur, il resta paisible à la tâche journalière de l'emploi que lui avait confié le cardinal.

Les Jésuites firent éclater, dans le public, de grands regrets pour l'archevêque défunt. Un service solennel fut célébré par eux dans leur chapelle de l'Inquisition. Ils brûlèrent force cire autour d'un énorme catafalque qu'ils avaient fait fabriquer pour cette cérémonie; mais en même temps ils ne manquèrent pas de faire circuler habilement, dans leur monde à eux, cette idée que Dieu avait frappé le malheureux cardinal pour la faute capitale qu'il avait commise en favorisant les doctrines de l'abbé Julio. Les vieilles femmes qui ont soif de fanatisme, les jeunes filles dévotes qui vivent d'enthousiasme, trouvèrent naturellement que Dieu avait bien fait; et dès ce moment, plus que jamais, dans T., le nom de Julio sonna aux oreilles à peu près comme celui de Luther ou de Satan.

Il n'en fut pas de même dans le monde intelli-

gent. Là, le cardinal avait de sérieuses sympathies. Quoique l'on jugeât à leur valeur ses manies d'ostentation et de cérémonial, on devinait ses instincts. On l'entendait parler officiellement comme le vulgaire de l'épiscopat, mais on savait que sa robe rouge cachait un esprit droit et éclairé.

Les visites de condoléance commencèrent par toute la ville. On allait chez mademoiselle de Flamarens et chez M. Gaguel porter la phrase banale de la profonde douleur ; chez Julio on allait saluer une grande intelligence et recueillir de sa bouche tous les détails de cette mort si brusque et si inattendue.

Julio répéta, presque mot pour mot, à quelques intimes le testament religieux du cardinal. Son ami Verdelon, qui avait une mémoire prodigieuse, écrivit ce testament au sortir d'une longue conversation où Julio, s'étant animé, avait rendu en magnifique langage les pensées suprêmes du vieillard.

Il laissa d'autres amis prendre des copies de son manuscrit ; et, avant huit jours, ce morceau curieux circula dans toute la ville ; quelques lignes même de *l'Aigle*, journal de T., y firent allusion.

Deux exemplaires n'avaient pas été répandus encore, que la police des Jésuites en apportait une copie au révérend Père provincial. Celui-ci, fu-

rieux, rassembla un grand conseil, lu le pamphlet d'une voix frémissante et, s'adressant aux sept vieillards :

— Que vous en semble?

— C'est une horrible invention de ce jeune énergumène. Nous connaissions le cardinal ; il faut protester hautement contre ce libelle diffamatoire. Il serait même sage de le poursuivre devant les tribunaux.

— Prenons garde, dit un père : des copies du testament religieux du cardinal, non signées, non produites à la publicité par l'impression, ne constitueraient pas un délit contre l'abbé Julio. Attendons. Si, selon les intentions que semble indiquer un passage de cet écrit, il est livré à la publicité, j'opine pour que l'auteur soit poursuivi en diffamation.

Cette remarque parut juste aux sept vieillards.

Trois jours après, *la Mappemonde catholique* publiait l'article suivant :

« On nous écrit de T. :

« La mort du cardinal de Flamarens a causé un regret universel. On lui a fait de magnifiques funérailles. Tout le clergé du diocèse s'était porté à cette cérémonie, où la population entière a témoigné au prélat défunt le souvenir d'une profonde vénération M. l'abbé Gaguel, vicaire général capitulaire, a

prononcé une oraison funèbre pleine d'éloquence, qui a excité l'admiration générale.

« Le cardinal de Flamarens, par son dévouement au Saint-Siége et son amour des saines doctrines, a laissé une réputation sans tache.

« Malheureusement, un ignoble écrit clandestin circule dans T. sous le nom de *Testament religieux du cardinal de Flamarens*. Outre les diffamations que ce libelle contient contre une société illustre que ses vertus, sa science, son attachement au chef de l'Église ont placée depuis longtemps à l'avant-garde du catholicisme, il prête au vénérable cardinal des théories religieuses tellement absurdes, tellement contradictoires avec celles qu'on lui a entendu professer toute sa vie, que personne, dans le monde bien pensant, ne voudra ajouter de créance à cette publication calomnieuse. Mais les libres penseurs et les ennemis de la religion en font grand bruit. Ils affirment que ce sont bien là les dernières paroles du vieillard mourant, et qu'il les a développées dans les moments lucides que lui a laissés l'attaque d'apoplexie dont il est mort. Il faut avoir une grande dose de crédulité pour adopter cette fable.

« On donne pour auteur du prétendu *Testament religieux* un très-jeune prêtre, que le cardinal avait accueilli avec quelque bienveillance, auquel cette faveur aurait tourné la tête.

« On s'attend prochainement à ce que l'administration diocésaine, *sede vacante*, prenne des mesures énergiques contre la publication scandaleuse de cet écrit et flétrisse comme il le mérite l'auteur de cette coupable supercherie.

« *Pour extrait :*
« LABICHE. »

On devine de quelle plume était parti l'article de *la Mappemonde*.

Il eut à T. un immense retentissement : *l'Étoile languedocienne*, qui était sous l'influence des Jésuites, ne manqua pas de le reproduire. Elle y ajouta un commentaire non moins perfide ; et déjà l'on pouvait prévoir que la camarilla jésuitique ferait tous ses efforts pour obtenir une expulsion honteuse de Julio, sinon du diocèse de T., du moins du poste envié auquel l'avait appelé le cardinal.

Dès le lendemain de ces attaques des feuilles religieuses, tous les visages se refroidirent de plus en plus, à l'archevêché, pour Julio. Ceux qui l'avaient flatté naguère, et, à leur tête, M. l'archiprêtre de la cathédrale, prévoyant sa disgrâce, ne l'abordaient plus que d'un air contraint, l'évitaient même quelquefois avec affectation. Fier des suffrages du chapitre et archevêque de fait, l'abbé Gaguel, que nous avons vu ligué avec mademoi-

selle de Flamarens, hésitait, malgré les instigations de la vieille fille, à congédier le secrétaire. Il savait pertinemment qu'il ferait chose agréable aux Jésuites et aux partisans de *la Mappemonde catholique*, assez nombreux à T.; mais il avait contracté, pendant de longues années passées dans l'administration, l'habitude de ne jamais agir avec brusquerie. Il tenait donc à éviter un éclat, et, tout en désirant vivement d'être débarrassé d'un homme qui lui avait toujours fait ombrage, il comprimait ses propres rancunes, calmait les impatiences de madame la chanoinesse, et se disait qu'il fallait attendre un peu Julio, avec ses antécédents, son caractère, le rôle qu'il avait joué à la mort du cardinal devant lui-même offrir bientôt un prétexte plausible à une destitution. On l'attendait surtout à la publication du fameux *Testament*, sur lequel, grâce à *la Mappemonde*, se portait l'attention des hommes religieux, et dont Rome et la Sacrée-Congrégation de l'*Index* se préoccupaient déjà.

Cet opuscule, en effet, devait bientôt paraître. Julio, aidé de son ami Verdelon, avait donné la dernière forme à ce document singulier, qui posait en novateur un archevêque et un cardinal de l'Église romaine. Le manuscrit fut adressé par Julio à l'un des éditeurs en renom de Paris, qui devait donner à l'œuvre posthume de M. de Flamarens une immense publicité.

Verdelon et l'abbé, n'ayant aucun intérêt à cacher tout ce qui regardait cette publication, apprirent à leurs amis que, avant peu, le livre serait mis en vente, et se félicitèrent à l'avance de la sensation qu'il devait produire. *L'Aigle* de T. alla plus loin; et pour piquer vivement la curiosité publique il annonça l'apparition de cette œuvre intéressante comme devant rappeler les débats passionnés auxquels donnèrent lieu les *Paroles d'un Croyant* de l'illustre Lamennais. L'article de *l'Aigle* souleva dans T. une véritable tempête. Les hommes du monde, que l'éloquence du jeune abbé du haut de la chaire de Saint-Étienne avait fascinés, disaient hautement toutes leurs sympathies pour ses idées de réformateur. A leur enthousiasme pour le talent oratoire réellement hors ligne de Julio, se joignait le sentiment de patriotisme si énergique dans le Midi. Julio était l'enfant du pays : c'était une des gloires de T. Il fallait donc protéger cette gloire ; et l'auréole dont on entourait le nom du jeune prêtre semblait s'étendre sur la cité, déjà si riche, disait-on parmi le monde lettré et savant, en hommes éminents dans toutes les branches des connaissances humaines. Le parti de *la Mappemonde* et des Jésuites entra dans une espèce de frénésie. Les cervelles méridionales sont promptes à s'échauffer ; et quand elles arrivent à reconnaître que Dieu ne sait pas

se défendre et qu'il lui faut venir en aide avec un peu de fanatisme, rien ne saurait retenir la furie de ce monde dévot, dont le génie irascible aime à se traduire en haine du prochain pour prouver à Dieu de l'amour.

Le moment des Pâques approchait. Il y avait longtemps, bien longtemps que la belle Louise n'était allée trouver le Père Briffard. Mécontente d'abord, elle avait voulu laisser se calmer en elle l'irritation qu'elle avait ressentie du discours intéressé et maladroit de son père spirituel. Un grand mois s'était d'abord écoulé; et quand l'idée du Père Briffard lui revint, elle se trouva dans un autre embarras : elle serait minutieusement interrogée ; on voudrait savoir pourquoi elle avait ainsi passé quatre longues semaines sans paraître au saint tribunal ; on la gronderait bel et bien. Louise, à cette dernière pensée, ne se sentit plus de courage : un autre mois s'écoula encore. L'obstacle avait grandi, et il n'était plus possible de reparaître devant ce terrible père que comme une Madeleine repentie qui viendrait avouer qu'elle s'était perdue dans le monde, et demander avec larmes une rigoureuse pénitence.

Pour tout dire aussi, elle avait bien quelque chose sur la conscience. Elle avait rencontré plusieurs fois, chez son frère, Auguste Verdelon, qui redevenu homme du monde était autrement ai-

mable et séduisant que dans ces jours de tristesse où, luttant à la Clavière entre sa vocation et le monde, il se reprochait une pensée, un regard. Julio, naïf et simple comme tous les hommes de génie, n'était pas capable de soupçonner que le cœur de sa Louise chérie pût se sentir d'attraction vers un autre, ici-bas, que son frère. Toute modeste, toute délicate et pure que nous connaissions Louise, elle était fille d'Ève. Son regard avait pu se promener avec innocence sur l'élite des hommes distingués qui, particulièrement depuis la fameuse prédication de Saint-Étienne, se faisaient un honneur de fréquenter Julio. Mais il en était un dont l'image se présentait toujours à son regard, et dans ces entretiens secrets qu'une jeune fille a malgré elle avec son propre cœur, le nom d'Auguste Verdelon revenait sans cesse, et Louise, quoique absolument sans autre témoin que sa conscience, rougissait.

La vieille tante, toujours tolérante et bonne, devinant peut-être les légitimes répugnances de Louise pour le Père Briffard, son tyran, et se plaignant elle-même de n'avoir pas le courage de se révolter contre lui, comme elle soupçonnait sa nièce de l'avoir fait pendant près de quatre mois, ne prononça pas même le nom du Père Briffard, et ne parla pas de confession. Le dialogue suivant avait lieu chaque semaine :

— Je vais à la chapelle de l'Inquisition.

— Très-bien, ma tante; avez-vous besoin que je vous accompagne?

La sainte femme avait compris.

— Non, ma chère fille; Madelon me suffit.

Cependant, aux approches de la grande quinzaine, madame de la Clavière devint soucieuse. A plusieurs reprises, elle eut la langue levée pour dire à la chère nièce qu'il fallait enfin songer aux Pâques. Une jeune personne bien née, aux habitudes jusque-là pieuses et ne faisant pas ses Pâques, c'était, à T., afficher que l'on avait au moins deux amants. Et la chère ange eût été certainement bien calomniée. Mais telle est la puissance de l'opinion dans les villes de province, qu'il faut accomplir certains actes publics de la vie religieuse, que l'on croie ou non, que la piété vous y appelle ou que des causes secrètes vous en détournent. Le public, en religion comme en beaucoup d'autres choses, est notre inflexible tyran.

Ajoutons que le Père Briffard, qui avait le nez fin, ayant vu madame de la Clavière plusieurs fois à son tribunal avec Madelette, sans que Louise, qu'il avait tant choyée et à laquelle il avait prodigué les noms les plus tendres, eût reparu une seule fois, comprit nettement qu'il s'était fait une crise dans sa jeune pénitente et qu'elle avait secoué le joug si longtemps maintenu sur sa tête. Il se dit

qu'il ne fallait plus songer à elle pour la vie religieuse, que Satan avait triomphé, et que, s'il avait le bonheur de la ressaisir encore une fois, c'était par une autre méthode qu'il fallait la prendre pour la ramener, non pas à la vertu, dont elle ne s'était pas écartée un seul instant, mais pour la réduire au point qu'elle ne pût pas être un obstacle à l'œuvre de captation si habilement consommée. Il eut un moment la pensée que Julio avait cherché à détourner sa sœur de confier sa conscience aux Jésuites. Mais il rejeta cette idée : les utopistes, les rêveurs comme Julio ne descendent pas à ces détails et ne savent pas trouver les petites vengeances. Il jugeait bien l'abbé.

Il avait eu garde d'interroger madame de la Clavière au sujet de Louise. Il attendait le moment des Pâques. Là, il devait savoir définitivement si sa brebis égarée était dans la gueule de Satan, ou si elle viendrait, bêlante et plaintive, demander au bon Père, après s'être blessée aux ronces des chemins du monde, de la réchauffer sur son sein.

Le samedi avant le grand dimanche que nos pères des vieux âges appelaient les Pâques fleuries, et qui commence la semaine sainte, madame de la Clavière dit à Louise :

— Ma pauvre enfant, je me sens bien faible. Je désire faire mes Pâques demain. Ce seront probablement les dernières. Mes forces s'en vont. Ne me

donneras-tu pas le bonheur de te voir encore près de moi à la sainte table?

Et les yeux de cette femme si bonne, mais si faible, se remplirent de larmes.

Il n'y avait plus à reculer. Louise s'arma de tout son courage.

— Certainement, chère tante, je vais avec vous à la chapelle de l'Inquisition.

II

ENCORE LE PÈRE BRIFFARD

Louise était en proie à d'indicibles terreurs. Elle s'attendait naturellement à des reproches amers, à de foudroyantes menaces dont les directeurs se servent, quelquefois avec succès, pour terrasser les âmes et les arracher à de coupables égarements. Tremblante, hors d'elle-même, elle prolongea encore son agonie en priant Madelette de passer avant elle dans le confessionnal. Enfin, quand le moment fatal fut arrivé, effarée, la tête prise, à peu près comme ces condamnés qui gravissent les degrés de l'échafaud, elle tomba à genoux près du Père, en étouffant un sanglot et en essuyant d'abondantes larmes.

— Bénissez-moi, mon père.

Et un long soupir, un soupir déchirant que nulle force de volonté ne put retenir, s'échappa de l'âme brisée de la pénitente.

— C'est vous, mon enfant, je vous reconnais. Dites bien toutes vos fautes.

Ces paroles furent prononcées avec une douceur si parfaite, un calme en apparence si peu étudié, que la pauvre enfant ranima son courage et accusa ces fautes habituelles, ces péchés d'une banalité qui ne saurait se rendre, ordinaire accusation de ces douces natures où n'a pénétré encore aucune des tentations qui amènent l'âme à commettre un mal sérieux et à s'y complaire. Quoique femme, et par conséquent rendant compte de sa conscience avec beaucoup de détails, Louise ne fut pas longue dans le récit de ses petits péchés.

Elle se garda bien de parler des impressions nouvelles qu'elle se sentait dans le cœur. Elle se tenait strictement devant un juge ; elle ne parlait ni à un père ni à un ami. Elle termina ainsi :

— Je ne me souviens pas d'autre chose, mon Père.

— Très-bien, mon enfant. Eh bien ! vous voulez faire vos Pâques ?

— Oui, mon Père, si vous m'en trouvez digne.

— Bien, mon enfant.

Et sans la moindre allusion au long intervalle qu'elle avait mis entre cette confession et la précédente, après lui avoir adressé une de ces allocutions vagues qu'il eût faite à la pénitente qui lui eût été la plus étrangère, allocution très-courte où il

évita soigneusement l'apparence d'un reproche, il lui dit :

— Je vais vous absoudre.

Après les paroles sacramentelles, il reprit :

— Mon enfant, j'ai entendu votre confession. Ceci est une affaire entre Dieu et vous. Maintenant l'intérêt que je vous ai si longtemps porté, intérêt auquel j'eusse voulu que vous eussiez attaché toujours quelque prix, m'engage à vous donner un conseil d'une haute importance pour votre bonheur à venir. Votre tante est d'un âge extrêmement avancé ; elle peut s'éteindre d'un moment à l'autre. Vous n'avez qu'un seul parent, votre frère. J'espère qu'il vous aime, et vous devez avoir quelque empire sur lui. Écoutez sans vous troubler ce que j'ai à vous dire. Votre frère est aux bords d'un abîme. Nous avons appris par les journaux qu'il va publier un petit livre infâme, qu'il a l'impudeur de faire paraître sous le nom de feu Son Éminence le cardinal. Ce livre est une mauvaise action d'abord, de plus une horrible imprudence. Ni les vicaires généraux capitulaires, ni le futur archevêque ne toléreront qu'un jeune prêtre mette sous le nom d'un véritable prélat dont la foi était bien connue un tissu d'extravagances comme celles que l'opinion publique prétend avoir été couchées au long dans ce petit mais épouvantable libelle.

Le manuscrit est, dit-on, parti pour Paris et

recevra une grande publicite, au moyen de ces librairies de scandale qui répandent partout les livres des impies contre Dieu et contre son Église.

Il en est temps encore : vous pouvez sauver votre frère. Nous savons qu'un interdit est prêt à être lancé contre lui à l'archevêché. Le bon M. Gaguel, par charité, par compassion pour un si jeune prêtre, hésite encore. Mais si le livre paraît, il sera forcé par l'opinion publique, et certainement à son grand regret, de sévir enfin contre le coupable. Allez trouver, dès aujourd'hui même, votre frère. Faites tout pour le fléchir; qu'il retire ce petit livre des mains de l'imprimeur ; qu'il renonce formellement à le publier; qu'il s'engage à mener une vie humble et ecclésiastique; qu'il aille donner à M. Gaguel, qui est si paternel pour tous les prêtres du diocèse, l'assurance d'un changement de vie et d'un retour aux sages idées qu'il a eu le malheur d'abandonner. Dites-lui qu'alors tout sera oublié. Les âmes pieuses, que sa conduite et ses doctrines ont scandalisées, seront édifiées de cette rétractation : on le recommandera à l'indulgence du nouvel archevêque, et on lui sauvera ainsi les hontes et les douleurs attachées à une révolte que l'autorité frappe toujours avec une énergie impitoyable pour effrayer l'insubordination et l'orgueil.

Encore une fois, sauvez votre frère! Qu'il le

sache bien, si le livre paraît, il est perdu. Il n'y a pas à hésiter un moment : qu'il retire le livre, qu'il se rétracte et se soumette.

Adieu, mon enfant. Vous voyez que, moi, je ne vous oubliais pas, et que je songeais à vous épargner les plus affreux malheurs, la honte de votre famille, le déshonneur éternel qui s'attache au nom d'un prêtre que l'autorité interdit. En vous approchant de la table sainte demandez à Dieu d'être courageuse. Je vais prier, de mon côté, pour ce pauvre prêtre égaré. Tous nos Pères qui l'aiment tant prieront aussi pour lui. Adieu, sauvez votre malheureux frère !

Et le petit guichet du sombre confessionnal se ferma.

— O mon Dieu ! à quelles douleurs m'avez-vous réservée !

Telle fut la seule prière de Louise abîmée dans une indicible souffrance.

Heureusement que madame de la Clavière et Madelette étaient parties. Elle se leva sans perdre un moment, et suivant d'un pas rapide les rues qui conduisent à l'archevêché, elle entra chez son frère au moment où celui-ci, revenu de la cathédrale, allait prendre son modeste déjeuner.

Les traits de Louise étaient bouleversés. Ses grands yeux toujours limpides et doux, mornes maintenant et flétris par les larmes, semblaient

éteints. Sa pâleur, des mouvements convulsifs aux muscles du visage indiquaient une commotion profonde.

— Ma tante serait-elle morte ?

— Non, mon frère.

— Tant mieux ; je respire. Mais quel malheur viens-tu m'annoncer?

Ici Louise rassembla toutes ses forces et raconta, aussi fidèlement que possible, ce que lui avait dit le Père Briffard.

Toute convaincue qu'elle était que son frère était l'objet de la haine des Jésuites, elle n'en sentait pas moins que le Père Briffard avait raison, et que cette terrible flétrissure d'un interdit était la conséquence rigoureuse de la publication du fameux testament.

Elle supplia Julio par tout ce qu'il avait de plus cher au monde, au nom de cet amour de frère qu'il lui avait prodigué, au nom des plus doux souvenirs de leur enfance, au nom de leur tante, à laquelle ils devaient le bienfait de leur éducation, et que ce malheur ferait descendre avant le temps dans la tombe. Elle lui mit sous les yeux tous les chagrins dont sa vie serait empoisonnée, du jour où il entrerait en lutte avec une autorité qui se proclame implacable et contre les rigueurs de laquelle il n'y a pas de recours possible.

Après quelques mois de sacerdoce, être réduit à

rentrer dans le monde, objet de répulsion pour ses confrères et presque d'horreur aux yeux des âmes croyantes, quel avenir ! et c'était celui de son cher Julio.

Louise avait été éloquente.

Julio lui répondit qu'il comprenait toute la force de ces raisons, et que, s'il écoutait son cœur, il se hâterait de lui donner une satisfaction complète, en retirant le manuscrit de l'impression et en demandant grâce à l'autorité.

— Mais j'ai pris, lui dit-il, un engagement sacré. J'ai donné ma parole à un mourant ; je ne puis pas être parjure. Je connais ce que les cœurs dans le monde sacerdotal ont d'impitoyable. Mais je ne puis, sans me déshonorer aux yeux de ma conscience, sans me donner pour toute la vie d'affreux remords, manquer au plus solennel de mes engagements, après celui qui me lie aux autels. Pardonne-moi, ma Louise tant aimée; aie pitié de ton frère ! Et s'il est avant peu le paria, le flétri du sacerdoce, garde-lui, pour l'abriter contre ce monde qui aime tant à vivre de haine, l'asile de ton cœur où nul ne pourra l'atteindre. J'aurai ton estime au moins, et si même ton amour de sœur m'était ravi, cela seul encore avec ma conscience me suffirait.

Louise essaya ses dernières armes : elle pleura beaucoup. Julio fut inflexible.

— Ne me demande pas une lâcheté!

Julio combla sa sœur d'amitiés et de caresses.

— Ma pauvre chérie, sois courageuse! Songe donc qu'il vaut mieux être avec les victimes et les flétris qui gardent leur noble cœur et leur conscience, qu'avec les lâches et les persécuteurs.

Madame de la Clavière pouvait être inquiète de l'absence prolongée de Louise. La malheureuse enfant se hâta de revenir à la rue du Taur. Son frère ne l'avait pas convaincue. Il y a des sacrifices que les femmes comprennent. Les mères spartiates disaient à leurs fils partant pour les combats, en leur remettant un bouclier : Ou dessus ou dessous. Le jeune Spartiate devait revenir ou vainqueur, ou porté mort sur ce bouclier. Il est accepté parmi les femmes que, pour effacer un affront, l'homme aille exposer sa vie dans un duel inégal où l'on risque d'assassiner son semblable. Mais, l'héroïsme de l'humiliation, elles ne peuvent pas le comprendre. Le christianisme répète, devant elles, depuis dix-huit siècles : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice! » Elles entendent cela du haut des chaires, prêché quelquefois avec éloquence; elles le lisent dans l'Évangile, quand elles lisent l'Évangile, et dans les livres ascétiques. Souffrir pour la justice, boire le calice ignominieux de Socrate, se courber sans un murmure, comme le Christ, sous une croix, tout cela passe devant leur raison et

devant leur cœur comme un idéal dont elles sentent la grandeur, mais qu'elles voient rester dans la vie pratique à l'état d'une haute théorie, aussi rarement réalisée par ceux qui la prêchent que par ceux devant qui elle est prêchée.

Louise fut atterrée de l'obstination de son frère. Se rendre malheureux toute sa vie, empoisonner en même temps l'existence de ceux qui nous aiment et dont nous devrions faire le bonheur, pour obéir aux dernières volontés d'un vieillard couché dans son cercueil et n'ayant plus rien à redouter des anathèmes des hommes, à ses yeux c'était une immense exagération, une espèce de folie.

Quand elle entra dans la chambre de sa tante, ses yeux ne contenaient plus une larme; l'agitation de ses traits était calmée complétement; le sourire délicat et bienveillant était revenu sur ses lèvres. Madame de la Clavière ne put rien soupçonner des scènes terribles qui venaient de se passer à la chapelle de l'Inquisition et à l'archevêché.

Cependant le Père Briffard ne se contentait pas de cette première tentative sur Julio. Prévoyant que la sœur pourrait trouver une résistance opiniâtre, il avait fait venir l'illustre Tournichon, l'agent secret le plus actif et le plus roué des Jésuites. Il lui traça son plan. On avait longtemps cherché par qui dans T. on pourrait avoir une influence sérieuse sur l'abbé récalcitrant. Tourni-

chon connaissait l'intimité de Verdelon et de Julio. Il savait que le manuscrit était l'œuvre collective des deux amis. Il savait beaucoup d'autres choses encore, et, par un de ses espions qui rencontrait quelquefois Louise dans le monde, il avait appris que la sœur de Julio était l'objet souvent de regards bien animés de la part d'Auguste Verdelon. Il fut décidé que Tournichon se rendrait chez madame de la Clavière et l'engagerait, ainsi que sa nièce, à tenter de mettre dans leurs intérêts l'ami de Julio, son collaborateur dans l'œuvre diabolique du testament religieux, où l'on savait que se trouvait un passage foudroyant sur les Jésuites. Tournichon et le Père Briffard s'avouèrent, en se jetant un regard qui prouvait une longue expérience de ces choses, que si les yeux de mademoiselle de la Clavière échouaient dans cette dernière tentative, il fallait renoncer à vaincre l'obstination du misérable Julio.

Mais ce n'était pas une négociation facile que celle d'amener mesdames de la Clavière à cette démarche auprès de M. Verdelon. Tournichon, pourtant, se mit à l'œuvre. Il se rendit, le soir même, rue du Taur, et, avant de faire la partie de cartes habituelle, ce délassement favori de la vieille dame, il amena la conversation sur Julio. Il fit un grand éloge du talent de ce jeune prêtre ; il parla de tout l'intérêt que lui portaient les bons Pères.

— Mais, dit-il à sa vénérable amie, il me serait impossible de vous cacher l'effet détestable produit, dans tout le monde bien pensant, par une espèce de publication bizarre qui ne va à rien moins qu'à déshonorer feu M. le cardinal.

Il ne fut pas difficile à Tournichon d'effrayer la tante sur les conséquences de la publication du livre. Il insinua qu'on croyait que toutes les tentatives seraient impuissantes auprès de Julio, excepté celles de son ami, qui était son coopérateur même dans cette œuvre déplorable.

— Vous seule, ma digne amie, vous seule, avec mademoiselle Louise, pouvez sauver le malheureux enfant. Prenez votre courage à deux mains, allez chez M. Verdelon. Que voulez-vous? C'est ennuyeux, n'est-ce pas? Mais, mon Dieu! si vous pouviez réussir! Voyez donc, quel bonheur pour vous, quels chagrins épargnés à ce jeune prêtre, quel scandale de moins dans l'Église, hélas! tous les jours si humiliée! Voyez, ma chère amie, partez avec cette charmante Louise. De notre temps on ne refusait rien aux femmes. Quand on voulait gagner un procès, on envoyait une femme en solliciteuse auprès des juges. Quand il s'agissait d'une place, on la faisait demander par une femme. Faites cela, mon amie.

Madame de la Clavière, persuadée par la tirade éloquente de Tournichon, promit de faire la dé-

marche, tout en avouant que cela lui serait extrêmement pénible.

— Puis, belle enfant, ajouta Tournichon, il ne faudra pas, vous aussi, être trop timide. Mon Dieu! la fin justifie les moyens. Voyez Judith.

Louise rougit un peu.

— Dame, continua le vieux renard, il ne s'agit pas le moins du monde de couper la tête de M. Verdelon. Mais on n'offenserait pas Dieu, vous comprenez, en étant... aimable.

Il fut décidé que, le lendemain, dans l'après-midi, mesdames de la Clavière feraient une visite à M. Auguste Verdelon.

La bonne vieille, par raison de santé et par habitude depuis longues années, ne voyait personne. Son directeur l'avait accoutumée à cette espèce de claustration volontaire, où elle était à l'abri de toute influence qui eût pu contre-balancer celle de l'habile Tournichon. Elle était redevenue timide, comme dans ses premières années. Elle n'avait pas fait la moitié du chemin qui la séparait de la rue Pergaminière, où demeurait Auguste Verdelon, qu'elle sentit son courage chanceler, à l'idée d'aller faire une visite de solliciteuse.

Elle communiqua son ennui à Louise. Celle-ci, malgré ce qu'elle éprouvait dans le cœur pour l'ami de son frère, n'était pas plus à l'aise que sa bonne tante. Un instinct délicat de jeune femme lui

disait qu'on engage toujours quelque chose quand on demande un service important à un homme du monde, jeune et maître de son cœur. Elle chercha toutefois à rassurer sa tante.

— M. Verdelon a tant de simplicité, il vous mettra si bien à votre aise, ma bonne tante, que vous ne devez rien craindre. D'ailleurs, aux vacances dernières, nous l'avons vu près de quinze jours à la Clavière, et vous m'avez dit souvent combien vous l'aimiez pour sa modestie, son esprit mûr, ses attentions et ses prévenances de tous les moments.

— Je m'en souviens, dit madame de la Clavière.

— Je suis convaincue qu'il tiendra à vous être agréable, ma chère tante.

— Demandons-le à Dieu et à la bonne Vierge, dit, en levant les yeux au ciel, la pieuse femme. Quel bonheur si nous pouvions sauver ce bien cher enfant!

C'était le nom qu'elle donnait à Julio.

Quelque lenteur que les deux femmes eussent mise dans le trajet, elles arrivèrent en ce moment devant la porte de la maison que Verdelon habitait. Louise frappa. Le cœur lui battait, lorsqu'une vieille servante vint ouvrir et apprit aux visiteuses que monsieur était dans son cabinet. Elles furent introduites dans un petit salon décoré avec goût.

Il y a d'indicibles curiosités dans un cœur qui aime. Louise dévora du regard les gravures encadrées, presque toutes des chefs-d'œuvre, dont le salon était orné. De petits portraits de famille, dans des cadres ovales, entouraient les trumeaux de la glace cloués sur la cheminée.

— Sans doute, se dit Louise, Auguste a parmi ces portraits celui de sa mère. Il a dû être un si bon fils !

Elle ne fit pas grâce à une seule de ces jolies futilités que les jeunes gens aiment et qui sont presque toujours ou de petits cadeaux d'amis ou des souvenirs de voyages. Rien n'échappa à ses investigations rapides, et une porte légèrement entr'ouverte lui laissa voir la bibliothèque élégante du jeune homme auquel Julio avait souvent prédit, devant Louise, un brillant avenir.

Ce petit appartement solitaire tenu proprement et gracieusement orné donna à la jeune fille une haute idée de la valenr morale d'Auguste Verdelon. Les femmes jugent par leurs instincts ; et ces merveilleux procédés qui tiennent peu à la raison et beaucoup au cœur font qu'elles se trompent plus rarement que les hommes.

Verdelon, ouvrant la porte du salon qui communiquait à la bibliothèque, entra et s'excusa d'abord auprès de madame de la Clavière de ne l'avoir pas reçue immédiatement. Il fut d'une

aisance admirable. Il se hâta de rappeler à la vénérable tante de son ami les douces heures qu'il avait passées à la Clavière dans la plus charmante intimité. Il n'avait rien oublié, pas même les espiègleries malicieuses de mademoiselle Louise.

Le terrain était donc admirablement préparé pour les ouvertures que les deux nobles femmes venaient faire à Auguste Verdelon. Force fut à la vieille dame de prendre la parole.

Le courage qu'elle avait demandé à Dieu et à la Vierge lui était venu. Elle exprima dans un langage touchant, ses vives inquiétudes sur le cher Julio, au sujet du malheureux opuscule; elle apprit à Verdelon qu'un interdit était préparé à l'archevêché, que l'opinion religieuse était fortement agitée à T., qu'elle exerçait une pression puissante sur les déterminations des vicaires capitulaires, et qu'au premier moment la suspense *à divinis* , c'était le mot que Tournichon avait fait retentir comme un éclat de foudre à l'oreille de madame de la Clavière, pouvait être prononcée.

— Je ne survivrai pas, ajouta-t-elle, au déshonneur de Julio, et j'emporterai avec un horrible chagrin dans la tombe la pensée de la souillure qui aurait atteint le nom de notre famille. Quel avenir réservé dans le monde à cette pauvre Louise, après la flétrissure de son frère? Car, cher monsieur Verdelon, vous ne l'ignorez pas, chez nous,

avec nos idées, l'interdit jeté sur le prêtre, c'est une condamnation au bagne.

Elle insinua ensuite avec assez d'habileté, qu'on était persuadé généralement à T. que lui, Verdelon, avait collaboré à la rédaction de l'opuscule qui soulevait cette tempête, qu'il avait donc sa part de responsabilité de la publicité donnée à l'ouvrage. Lui serait-il difficile, pour sauver le pauvre abbé d'une flétrissure qui ne pouvait l'atteindre lui-même, de prétexter les droits de cette collaboration, et d'exercer sur son ami une pression capable de le déterminer à ne pas aller plus loin dans cette publication?

Verdelon écoutait madame de la Clavière avec ce sentiment de déférence filiale, mêlé de compassion et de tristesse qu'inspirent toujours les personnes âgées en proie à quelque grande affliction.

Placée près de sa tante, Louise semblait répéter du regard chacune des paroles adressées à Verdelon, et cet accompagnement du discours de la vieille dame n'en était pas le côté le moins éloquent. Ce regard, à la fois si chaste, et si passionné par la douleur, exerçait sur le cœur de Verdelon une action magnétique toute-puissante. Une terrible lutte se livrait en lui. Il était trop clairvoyant pour ne pas voir quel parti il pouvait tirer des dispositions de Louise à trouver en lui le sauveur de Julio. Il était trop loyal pour tromper madame

de la Clavière et pour lui promettre de faire valoir les prétendus droits que, dans sa finesse de vieille femme, elle avait découverts pour Verdelon dans l'œuvre du testament de M. de Flamarens. Quant à la question elle-même, d'injustes flétrissures lui paraissaient pour son ami un titre de gloire.

Cependant, il ne pouvait raisonnablement refuser de tenter un effort auprès de son ami. Il promit de tout faire, pour éviter à Julio les malheurs d'une suspense *à divinis*.

Mesdames de la Clavière prirent congé de Verdelon, en emportant une espérance.

Louise ajouta aux dernières paroles de sa tante :

— Monsieur Verdelon, sauvez-nous !

III

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE

Au cardinal de Flamarans, grand seigneur, homme d'esprit et débordant d'idées larges et généreuses, qu'il avait dû contenir pour arriver aux honneurs de l'Église, comme on comprime la vapeur pour qu'elle ait la force de l'impulsion, succéda, dans l'archevêché de T., Pierre-François-Paul Le Cricq, ancien vicaire général de Nevers et évêque de Luçon depuis dix ans. Inférieur de beaucoup au défunt cardinal, il avait sur lui une supériorité incontestable, celle de diriger avec une extrême habileté ce qu'on appelle les affaires administratives. Quoiqu'il ne manquât pas d'une certaine activité intellectuelle, il était froid orateur, écrivain de mandements aussi filandreux que puisse le comporter ce genre de discours. Dur et sec pour ses prêtres, il avait la prétention d'être juste, et, si on avait le courage de lui tenir

tête, de braver son premier choc qui était terrible, le brave homme s'adoucissait, entrait en composition, et, au lieu d'une décision irrévocable brisant l'avenir d'un pauvre prêtre, disait cette simple parole : « Retournez à votre poste; je verrai. » C'était presque toujours une sentence de grâce (1).

Le clergé de T. ne tarda pas à s'accoutumer à cet homme qui avait passé vingt ans de sa vie à diriger un grand couvent de religieuses. Le Père Criquet, car c'était le sobriquet que les curés lui donnaient entre eux, selon un usage à peu près général dans tous les diocèses, était un homme de bien. Il ne comprenait pas grand'chose à son époque. Il paperassait, paperassait sans fin; mais quand il avait tenu son conseil, écrit toutes ses lettres, content de lui, il allait gaiement, comme un bon séminariste, faire une partie de tric-trac avec l'un de ses vicaires généraux ou son secrétaire, et il prétendait que tout le monde fût heureux dans son diocèse.

Il était de mœurs pures. Quoique dans les grands dîners officiels il fît honneur aux bons vins, il ne dépassait jamais une joyeuseté qui le mettait en belle

(1) Le lecteur comprendra que l'auteur, en plaçant la scène de ces événements dans une ville du Midi, a cédé uniquement au besoin d'avoir un cadre, et qu'il n'a jamais songé à faire une allusion quelconque à des personnages vivants et officiels dans l'Église. Il déclare, pour ce chapitre comme pour ceux de l'ouvrage entier, que tous ses portraits sont de pure imagination. Il a le droit d'attaquer des institutions et des abus; il ne s'abaisse pas à des allusions personnelles.

humeur. Il avait amené avec lui de Luçon un jeune vicaire général et un jeune secrétaire que la chronique stupide lui donnait tout bonnement pour fils. Le monde ne croit pas à la vertu du clergé, pas plus dans les évêques que dans les simples curés de village.

Le fameux Gaguel avait manœuvré si habilement qu'il était parvenu à se faire conserver comme vicaire général. Il avait acheté cela dans un voyage qu'il avait fait à Luçon immédiatement après la nomination de l'archevêque, en lui apportant sur tout le personnel du clergé de T. des notes si précises, si importantes, que l'archevêque nommé, homme positif s'il en fut jamais, trouva là, sous la main, une besogne toute faite, d'une grande valeur, qui lui eût demandé dix ans d'études sur son nouveau clergé, c'est-à-dire à peu près autant de temps qu'il lui en restait à vivre. Gaguel se trouva l'homme nécessaire; et l'archevêque, dissimulant sa joie, eut l'air de lui faire une grande faveur en le gardant. Gaguel, aussi fin que son patron, se promit de ne pas perdre une heure et de travailler activement à réparer ses négligences sous Monseigneur de Flamarens, décidé qu'il était à tout faire pour arriver à un évêché avant deux ou trois ans.

Les notes secrètes de Gaguel avaient vivement intéressé l'archevêque. C'était dur comme un réquisitoire : et ce fut le côté de ce long travail qui avait

le plus excité l'admiration du prélat. Les faits scandaleux avérés, les simples soupçons, les délations, les actes d'imprudence, tout était relaté dans le dossier de chaque prêtre, depuis le dernier vicaire jusqu'à l'archiprêtre de la cathédrale, avec une crudité de langage rappelant les dossiers des repris de justice.

Julio avait son chapitre dans cette statistique cléricale : « Homme dangereux; —imagination ardente ; — orgueilleux, infatué de lui-même et se croyant quelque chose parce que, tombé en enfance, Son Éminence le cardinal lui avait malheureusement confié le secrétariat de l'archevêché ; — traitant sans respect la parole de Dieu; profanant la chaire par de coupables nouveautés; ayant blessé sous ce point de vue, à T., les oreilles pies; — lié avec des hommes sans religion ; — lisant toutes sortes de livres, de journaux ; — espèce de libre penseur qu'il eût fallu écarter avec soin du sacerdoce et qui donnera d'horribles scandales dans l'Église; — prêtre qu'il faut surveiller, mener d'une main de fer et contenir toujours dans les plus basses conditions du clergé, pour que la gêne, l'isolement, le manque de moyens de se produire le retiennent dans une obscurité salutaire : les moindres faveurs le perdraient : c'est un nouveau Luther qu'il faut étouffer, si on ne veut pas que sa parole allume l'incendie dans l'Église. » Suivaient

quelques petites anecdotes, quelques dénonciations enregistrées contre un homme dont la vie était pure comme celle d'un ange.

Huit jours avant l'arrivée de M. Le Criq, l'abbé Julio reçut la lettre suivante :

« Évêché de Luçon, le... 1859.

« Monsieur l'abbé,

« J'ai le plus vif regret de vous dire que j'ai dû disposer du poste de secrétaire général de l'archevêché de T. Entouré ici d'un personnel de confiance, il ne m'était pas possible de m'en séparer dans le nouveau poste que la Providence veut bien me confier. J'espère vous trouver une position qui aille à vos aptitudes et à vos goûts.

« Veuillez agréer, monsieur l'abbé, etc.

« Pierre-François, archevêque de T. »

Le lendemain de son installation à l'archevêché de T., M. Le Criq, fidèle à ses habitudes d'ordre et de travail, suivait du regard la liste des prêtres sans emploi, et écrivait cette autre lettre à Julio :

« Archevêché de T., le... 1859.

« Monsieur l'abbé,

« Monsieur le curé de Saint-Sernin a besoin d'un cinquième vicaire. Vous connaissez l'impor-

tance de cette paroisse et le bien qu'on peut y faire. Je vous nomme à ce poste, où j'espère que, sous les yeux de l'administration, vous ne donnerez occasion à aucune plainte. Vous êtes jeune, profitez de l'expérience de vos premières fautes. Soyez humble, et Dieu bénira votre ministère.

« Comptez sur mon sincère dévouement.

« Pierre-François, archevêque de T. »

C'était là le premier acte de l'administration de M. Le Cricq : il humiliait, sans trop s'en préoccuper, un homme de cœur. Il n'avait contrôlé en rien les renseignements fort suspects de Gaguel. Évidemment, l'abbé Julio était perdu dans l'esprit du nouveau maître : on suivrait le système proposé pour comprimer cette grande et loyale nature. Julio ne s'y trompa pas : il vit sous quelles préventions l'archevêque lui avait écrit : il fut digne de lui-même ; il se résigna, et se mit franchement à sa modeste tâche de vicaire.

M. Le Cricq n'aimait pas plus les Jésuites que ne l'avait fait M. de Flamarens, mais il les redoutait davantage. Aussi, après son grand séminaire, où l'attendait une réunion de prêtres venus de toutes les parties de son vaste diocèse pour saluer le soleil levant, sa première visite fut pour le Père provincial à la maison de l'Inquisition. Il s'épancha

en protestations de dévouement à l'ordre et sortit enchanté de lui-même.

Le lendemain le Père provincial se présentait à l'audience de l'archevêque. Le bon Père venait rendre en fausse monnaie l'or faux que Sa Grandeur lui avait compté le jour précédent. L'archevêque fut encore plus caressant que la veille. Il promit d'aider les Jésuites de tout son pouvoir pour la construction de leur grand couvent projeté. Il applaudit beaucoup à leur zèle, et réitéra l'engagement de tout faire pour propager un ordre « placé par les saints pontifes eux-mêmes à l'avant-garde du catholicisme. »

Sachant que sa conversation serait exactement reproduite et envoyée à Rome, il parla en termes chauds et magnifiques de l'immortel Pie IX. Il le loua outre mesure des grandes choses de son règne. Il applaudit à sa fermeté dans la courageuse opposition qu'il avait apportée aux projets de la révolution en Italie. Il ne parla que des vertus et de la sainteté de Pie IX. Il dit que, bien des fois, il avait été tenté, comme sainte Thérèse le faisait d'un grand serviteur de Dieu, de l'invoquer de son vivant. L'archevêque avait travaillé évidemment pour le chapeau.

Le Provincial renchérit encore sur toutes les belles choses dites par l'archevêque, avant de toucher le point qu'il avait tant à cœur, le testa-

ment de M. de Flamarens qui était sous presse.

L'archevêque ignorait complétement toute cette affaire. Était-ce habileté ou négligence, Gaguel ne lui en avait rien dit. Il se la fit raconter dans tous ses détails.

— J'y porterai remède, dit-il au Jésuite.

— Votre Grandeur comprendra, reprit le Provincial que ce n'est pas l'intérêt personnel de notre ordre, si indignement attaqué dans ce livre, mais l'intérêt plus pressant de la religion qui nous fait agir.

— J'y porterai remède, vous dis-je; comptez sur ma vigilance, mon très-révérend Père.

Et le Provincial, humblement agenouillé, recevait la bénédiction de l'archevêque.

Julio s'était hâté de se rendre au poste modeste que lui assignait la lettre archiépiscopale. Le cinquième vicaire de Saint-Sernin remplaçait le somptueux appartement de l'archevêché par un petit logement à l'entrée de la rue du Taur, du côté de la place Saint-Raymond. Verdelon s'était vivement préoccupé de la mission que lui avaient donnée mesdames de la Clavière impuissantes à fléchir Julio sur la publication du testament de M. de Flamarens. Il avait dressé ses batteries; il avait fait à Julio quelques propositions sur lesquelles ce dernier avait paru moins inflexible. Verdelon avait hâte de faire part à madame de la Clavière de

ce premier succès. Disons aussi qu'il lui tardait de revoir Louise. Depuis la visite qu'il avait reçue de la tante et de la sœur de son ami, sa passion pour Louise était devenue plus ardente. Y aurait-il, comme le prétendent quelques physiologistes, des effluves d'amour qui s'échappent de la beauté, qui remplissent comme des essences parfumées les lieux où elle passe et agissent ensuite sur l'homme à la façon des miasmes dont l'être tout entier s'imprègne? L'imagination de l'avocat amoureux regardait le cabinet de travail où il avait reçu Louise comme un sanctuaire, et il répétait, comme tous ceux qui ont aimé, ce petit drame du cœur dont il ne faut pas rire, parce qu'il est la grande affaire sérieuse de la vie, et que tout le bonheur de l'existence s'y rattache.

Mesdames de la Clavière étaient impatientes de connaître le résultat des démarches de Verdelon. La vieille dame disait naïvement que Verdelon tardait bien à lui rendre sa visite.

— Ne craignez rien, chère tante: il est si poli M. Verdelon, avait dit Louise.

C'était donc pour elles la grande préoccupation. Elles avaient été moins sensibles à la sortie de Julio de l'archevêché. Elles s'attendaient qu'entouré d'ennemis, il serait représenté au nouvel archevêque sous les couleurs les plus noires. Par conséquent, comme elles lui savaient un talent

hors ligne, elles n'avaient nulle crainte pour son avenir. Mais la douleur présente, l'angoisse terrible, sentie vivement par des cœurs de femmes, était cette menace d'interdit que le Père Briffard tenait sur la tête du malheureux enfant et qu'il aurait le crédit de faire prononcer, quand il le voudrait, par le nouvel archevêque. Ces femmes, qui avaient porté elles-mêmes le joug si dur du terrible Père, ne voyaient plus en lui maintenant, par un secret instinct, que le persécuteur acharné de leur maison.

Quand Verdelon arriva chez madame de la Clavière, il fut reçu comme une providence. Les yeux si doux de la vieille tante l'enveloppèrent d'une sainte tendresse maternelle; et ceux de Louise, si limpides et si ouverts, semblaient lui donner toute son âme, pourvu que Julió fût sauvé.

Le jeune homme était fou de bonheur.

— Voici ce que j'ai obtenu d'abord, après de longs et terribles débats, car il est diablement obstiné notre bien cher Julio. J'ai saisi votre idée, madame; c'est vous qui en avez toute la gloire. J'ai fait valoir mes droits à la rédaction du fameux testament. Je l'ai forcé de reconnaître qu'il n'en tiendrait pas moins ses engagements vis-à-vis de M. de Flamarens, que le livre portât son nom ou le mien. Il hésite encore, je ne dois pas vous le dissimuler. Ce n'est pas chez lui, je le reconnais,

une puérile gloriole d'auteur. Il tenait à attacher son nom à une publication qui peut exercer une grande influence sur les destinées à venir du catholicisme. S'il fait ce sacrifice, il le fera à la reconnaissance qu'il vous doit, madame, à sa tendresse pour celle qu'il appelle son aimable sœur ; mais ce sacrifice lui coûtera cher.

Je n'ai pas voulu dans un premier entretien le pousser à bout; mais je sens qu'il cédera. Je le verrai demain.

Il y avait de l'habileté de la part de Verdelon à traîner un peu en longueur sa négociation avec Julio. Cela faisait, avant toutes choses, ses affaires de cœur. Il aurait à rendre plusieurs visites à mesdames de la Clavière. Cette maison lui était ouverte maintenant. Quelque peu qu'il obtînt de Julio, il aurait des droits à la reconnaissance de Louise, et il savait que la reconnaissance travaille généreusement au profit de l'amour.

Cependant il n'était bruit dans toute la ville que de la disgrâce de Julio. Le petit monde pieux, les prêtres jaloux, la coterie Gaguel, la grande coterie des partisans des Jésuites triomphaient.

— « *L'éminent orateur* de la métropole, » disaient-ils, par raillerie, « le confident de feu Son Éminence devenu cinquième vicaire de Saint-Sernin, c'est joli! Le doigt de Dieu est bien là. Comme il punit l'orgueil! »

Certainement Julio, le plus humble des hommes, n'était pour tout ce monde de pharisiens qu'un orgueilleux. C'était le stigmate dont Gaguel l'avait marqué.

Le monde distingué de T. avait pensé différemment que le vulgaire. En dehors des coteries, il y a là, dans la magistrature, dans le barreau, dans la science, dans le professorat, dans les arts, des hommes qui représentent dignement une grande cité et qui font honneur à l'ancienne capitale du midi. Ces hommes, à l'occasion, se gênaient peu pour dire leur opinion sur Julio. Ils parlaient de la profonde sensation faite sur eux par cette parole chaleureuse et convaincue. Ils insinuèrent que de semblables talents sont trop rares pour ne pas être cultivés précieusement dans le sein du clergé. Ils ne cachèrent pas à l'archevêque qu'on avait regardé comme une vengeance de M. Gaguel et une concession arrachée à lui archevêque la nomination de Julio au poste de cinquième vicaire à Saint-Sernin.

Tout ceci donna à penser à Sa Grandeur, qui tenait par-dessus tout à ménager l'opinion du monde officiel, de celui dont la parole arrive journellement aux ministères et fait ainsi la réputation de ceux sur lesquels tombent les faveurs du pouvoir : et nous savons que la nouvelle et importante affaire de l'archevêque, c'était d'arriver, comme

son prédécesseur, au cardinalat. Or, pour être cardinal, en France, il faut deux choses difficiles à concilier pour un homme qui ne serait pas très-habile, la faveur du gouvernement, qui veut un homme d'une modération extrême, et la faveur de Rome, qui met pour première condition qu'on porte au Pape, surtout à son pouvoir temporel, un dévouement sans limites. Les faits prouvent que ces hommes habiles se trouvent. L'art d'arriver au cardinalat a été enseigné dans ces vers immortels du fabuliste :

Je suis oiseau, voyez mes ailes.
Je suis souris, vivent les rats !

Les dernières années de ce prélat presque septuagénaire, arrivé à l'un des plus beaux évêchés de France, allaient se consumer dans l'étude pénible de flatter Rome et les Jésuites, et de ne jamais mécontenter Paris, pour lequel trop de faveur à Rome serait un motif radical d'exclusion. Il conclut des divers entretiens qu'il avait eus avec des personnages officiels au sujet de Julio, qu'il fallait ménager l'ancien secrétaire de M. de Flamarens ; il pensa même qu'il était allé un peu loin en épousant les rancunes de Gaguel.

On était alors dans les beaux jours d'un merveilleux printemps. T., royalement assise sur les rives herbeuses d'un fleuve aux eaux limpides, voyait la nature se développer rapidement sous le soleil âpre

du midi, tempéré à toute heure par le voisinage des neiges pyrénéennes. La santé de madame de la Clavière, éprouvée encore par les dernières secousses de l'affaire de l'abbé, demandant de plus en plus des ménagements, le médecin ordonna le séjour de la campagne, et, au grand regret de ces dames, il fallut partir pour la Clavière. Verdelon revint. Il apporta la nouvelle, cette fois, que Julio consentait à effacer son nom de la publication du testament du cardinal. Il avait été convenu que la préface serait signée du nom de Verdelon, qui en était réellement l'auteur. Des ordres avaient été envoyés, dans ce sens, à l'éditeur de Paris. Verdelon promit à madame de la Clavière de faire ses efforts pour obtenir quelque concession nouvelle, s'il était possible, qui pût le mettre officiellement à l'abri de toute censure.

Cette seconde visite fut infiniment agréable à madame de la Clavière : elle prit en grande affection le jeune ami de Julio qui lui prouvait un tel dévouement. En lui apprenant son départ pour la campagne, elle l'engagea à venir la voir prochainement. Verdelon promit de se rendre à la Clavière, dès qu'il aurait obtenu quelque solution nouvelle.

Le jeune avocat rentra chez lui plus épris que jamais de Louise, dont la beauté était alors dans toute son expansion. Il se fit un rêve de bonheur

d'aller à la Clavière où déjà, revêtu, il est vrai, de l'habit clérical, il avait reçu une si douce hospitalité, et où son cœur avait parlé pour la première fois. On garde un si profond souvenir des lieux où l'on a aimé! Julio alla voir sa chère tante et sa Louise adorée l'avant-veille de leur départ pour la Clavière. Il se trouvait dans une de ces dispositions de l'âme où les causeries de cœur font tant de bien, où un bon regard bien chaud, bien sympathique, bien aimant soulage l'homme de toutes les souffrances, de toutes les luttes. Arrangez votre vie comme vous l'entendrez; donnez-vous toutes les jouissances de la grandeur, de l'ambition, du génie; si vous n'avez pas su vous ménager la joie pure des épanchements du cœur, vous aurez été un suprême maladroit. Vous n'aurez pas ce grand tout, qui est la fin de votre vie ici-bas, l'amour, et qui se continuera dans les splendeurs d'une autre existence avec la possession de l'amour infini. Si vous ne savez pas cela, que savez-vous du bonheur?

Le grand rêve de Julio, c'était cet amour pur, idéal, avec l'être que nulle pensée coupable ne put jamais souiller, avec une sœur. Que lui importait de ne plus être le secrétaire de l'éminentissime et révérendissime cardinal de Flamarens? Pourquoi le modeste appartement de la rue du Taur valait-il moins que les salons de l'archevêché? Est-ce que

lui, Julio, était moins grand, cinquième vicaire du curé de Saint-Sernin, que commandant le respect à un cardinal mourant et recevant de lui, avec l'humble aveu du pécheur, l'aveu plus terrible peut-être de l'évêque vendant pendant cinquante ans sa conscience aux tristes exigences de l'ambition humaine? Il n'avait pas mis là son bonheur, heureusement. Aussi n'avait-il pas éprouvé de déceptions. Quand on attend tout de Dieu, de la nature et de soi-même, quand on place la conscience comme le suprême régulateur de sa vie, qu'importent les jugements du vulgaire? Il lui était si doux de laisser les stériles et déchirantes douleurs de l'ambition à l'archiprêtre de la cathédrale qui lui tournait maintenant le dos, parce qu'il le jugeait dorénavant impuissant à le servir, à Gaguel qui continuait à lui donner d'un regard doucereux des salutations hypocrites, à un archevêque le Cricq, qui croyait n'être rien, tant que sa robe de couleur hyacinthe ne serait pas de couleur pourpre, et qui allait le ménager, lui Julio, parce qu'il redoutait l'éclat que produirait à Paris une lutte religieuse avec un jeune prêtre de vertu et de génie. Que ces âmes s'agitassent dans le bourbier de leurs convoitises, c'était leur rôle. Julio voyait mieux l'existence. S'il s'était soumis à la discipline impérieuse du célibat, s'il l'avait acceptée comme condition du sacerdoce dans l'Occident, il avait

bien entendu ouvrir son cœur à toutes les affections pures, qui remplaceraient les joies de la famille dont il sentait déjà la douloureuse privation. S'il pouvait compter sur le cœur de Louise, si dans une longue existence de vie sacerdotale il trouvait toujours une âme aimante et dévouée, si dans les grandes épreuves, cette âme sœur de la sienne venait lui dire : Dieu m'a donnée à toi, de quoi te plaindrais-tu? s'il avait ce bien suprême du cœur, il ne devait pas exiger davantage de la Providence.

C'était là réellement la force de Julio.

Quoique peu préoccupé des choses matérielles, il avait très-bien vu que le riche héritage de madame de la Clavière n'échapperait pas au Père Briffard. Il se promettait bien de faire payer cher aux Jésuites les quelques cent mille francs de cette succession ; mais, au fond, il n'avait pas attaché le bonheur, ni pour lui, ni pour Louise, à cette brillante fortune. Il y aurait toujours, dans quelque humble recoin, un pauvre presbytère dont nul ne se soucierait. On l'enverrait là, faute de mieux ou par un reste de pudeur. Qu'il eût avec lui sa bien-aimée Louise, il ne demanderait rien de plus aux puissants du sacerdoce.

Le jour des adieux à sa tante et à sa sœur, les deux bonnes créatures, incapables de dissimulation, ne déguisèrent pas leur joie de ce qu'elles

avaient obtenu par l'intermédiaire de Verdelon.

— Il a été excellent, dit la vieille tante.

— Quel noble cœur ! dit Louise; et une légère rougeur, que le regard d'un frère qui l'aimait ardemment pouvait seul remarquer, suivit ce mot échappé comme un aveu d'amour.

— Mais c'est pour vous, ma tante, et pour Louise, et non pour mon ami, que j'ai consenti à ne pas mettre mon nom sur le *Testament religieux* du cardinal.

— Oh ! nous le savons, dit aussitôt la bonne tante. Tu pouvais faire plus encore, ajouta-t-elle timidement.

Pour éviter toute discussion avec une femme d'une santé si frêle, Julio trouva moyen de ne pas répondre.

Il fut convenu que les jours de repos que pourrait lui laisser son ministère à Saint-Sernin seraient consacrés à la douce solitude de la Clavière. Il aurait là sa bibliothèque, sa petite chambre, tout un ermitage, et avec cela les êtres qui l'aimaient.

Julio prolongea le plus longtemps que possible dans la soirée sa visite à l'hôtel de la Clavière. Il faisait des efforts visibles pour dédommager, par une vive tendresse, la sainte femme dont il était dans ce monde le dernier chagrin. Il fut avec Louise d'un délicieux abandon. Dans les moments

du tête-à-tête que leur ménagea la bonne tante, il lui renouvela, comme on ferait aux genoux d'une amante adorée, ces protestations d'amitié qui n'ont pas à redouter, dans les grandes âmes, les fatales inconstances auxquelles succombent tant d'amours vulgaires. Au moment où les luttes commençaient, un secret instinct lui faisait pressentir qu'il avait besoin d'un cœur de femme, bien compatissant, pour le soutenir quand il sortirait du champ clos où l'appelleraient de redoutables adversaires, l'âme toute brisée, toute meurtrie.

IV

PUBLICATION DU TESTAMENT RELIGIEUX DU CARDINAL DE FLAMARENS

Verdelon parut bientôt à la Clavière. Nous savons quelle attraction puissante l'y appelait. La femme est curieuse; et, s'il y avait un sentiment de visible bienveillance qui l'accueillait du côté de la tante comme du côté de la belle Louise, ces deux femmes tenaient beaucoup à voir se dénouer le drame dans lequel un être précieux à leur cœur jouait le premier rôle. Le livre terrible paraîtrait-il? Elles ne se faisaient guère d'illusions sur cela; mais avec des corrections importantes, avec des déclarations destinées à en atténuer l'effet sur le public religieux, surtout sans le nom du principal auteur, pouvait-on espérer qu'on éviterait la foudre et que l'anathème n'atteindrait pas le pauvre Julio? Telles étaient les dernières espé-

rances que Verdelon avait laissées dans le cœur de ses deux amies.

Il arriva tout radieux. Il apportait une bonne nouvelle. Julio avait été inflexible sur un point, celui de la fidélité scrupuleuse qu'il avait apportée, n'importe à quels risques, à être l'interprète exact, le reproducteur stéréotype des pensées de son illustre maître. Il avait cédé de bonne grâce sur tout le reste. Un avertissement de quelques lignes déclarait que le livre, quoique l'expression pure des sentiments de feu le cardinal, n'en était pas moins soumis aux autorités constituées dans l'Eglise, avec toute la déférence, tout le respect que commandent les règles disciplinaires. Un seul nom paraissait, celui de Verdelon, apposé à la fin de la préface,

— Finissons-en, avait dit Julio. On me demande le bon à tirer. Je l'envoie aujourd'hui; le livre pourra être mis en vente dans la semaine.

L'aimable négociateur parut donc, autant que possible, avoir triomphé. Il insista tellement auprès des dames de la Clavière, afin de les convaincre qu'il n'y avait plus de danger à redouter pour Julio dans la publication du livre, qu'il finit probablement lui-même par entrer dans l'illusion dont il avait intérêt à les bercer.

Les visites à la campagne, même dans une

maison aussi calme que celle de la Clavière, ont toujours leurs petites distractions obligées. Madame de la Clavière retint tout naturellement à dîner Eugène Verdelon. Comme elle ne pouvait sortir de quelque temps de son appartement sans beaucoup se fatiguer, ce fut Louise qui dut faire à Verdelon les honneurs du petit parc anglais dont cette belle habitation était entourée. Ce parc était cher à Louise : Julio l'avait dessiné; elle en avait surveillé l'exécution. C'était elle qui, sur les indications de son frère, avait fait disposer les massifs, tracer les allées sinueuses à travers de vieux arbres irrégulièrement plantés. L'entretien des gazons, le soin d'un bassin cimenté, mais placé entre des rochers et des touffes de plantes aquatiques, comme un petit lac naturel où Louise allait montrer à tous les visiteurs de la Clavière de petits poissons aux écailles rouges et argentées, étaient l'occupation favorite de cette gracieuse femme dont la beauté exerçait autour d'elle d'invincibles fascinations.

On se doute bien qu'elle voulut montrer avec une joie folle d'enfant son petit lac tout ombragé de hauts arbres et peuplé de centaines d'êtres vivants. Verdelon, le cœur tout vibrant de l'extase d'un premier amour, la suivit, elle simple, vraie, enjouée, semblant ne pas toucher la terre sur le sable des allées du parc. C'étaient les mêmes lieux

qu'il avait parcourus déjà, quand sa raison, flottant entre la vie du monde et le sacerdoce, lui avait fait entrevoir les luttes stériles, les souffrances d'une carrière dans laquelle il s'était jeté par un premier entraînement. Là, l'imprudent séminariste avait contemplé la femme dans tout l'épanouissement de sa beauté, et avait ouvert son âme à ces effluves d'amour qu'elle répand autour d'elle, comme les fleurs au moment d'être fécondes jettent leurs poussières parfumées. La pensée de Louise avait été pour beaucoup dans la résolution du jeune homme de rentrer dans le monde, et aujourd'hui il pouvait ouvrir toute son âme à cette créature adorée, aux lieux mêmes où s'était allumée la première étincelle de son amour. Vingt fois ce mot sacré : Louise, je vous aime, fut sur le point d'échapper aux lèvres de Verdelon. Vingt fois, quand l'aimable enfant exprimait avec cet enthousiasme qui a tant de séduction dans une bouche de vingt ans son admiration pour les beautés de la nature, Verdelon se sentit chanceler, prêt à tomber à genoux devant la forme la plus ravissante qu'une âme de femme eût revêtue pour lui dire : Le chef-d'œuvre de la nature, c'est vous ! Pourtant, ni cet éloge passionné, ni le mot : Je vous aime ne furent prononcés par Verdelon. Etait-ce timidité d'une âme qui s'effraie elle-même d'un premier aveu? Était-ce la réserve d'un homme

grave qui trouvait plus digne de demander à madame de la Clavière la main de Louise, avant d'obtenir de celle-ci un consentement à leur union? Rien de tout cela. Le cœur humain est plein de contradictions étranges. Verdelon, passionnément épris de Louise, ressentait une autre passion plus ardente encore. Déjà enivré des espérances de la gloire et de la fortune, il lui eût répugné souverainement, à lui qui n'apportait à son ménage à venir d'autres ressources que celles de ses travaux d'avocat, d'épouser une femme, quelque amour qu'il eût pour elle, qui n'eût pas eu une dot brillante. Deux passions luttaient donc en lui. Quelques demi-confidences de Julio lui avaient fait soupçonner la vérité sur les entreprises de captation du Père Briffard auprès de la bonne madame de la Clavière. Il savait le profond désintéressement de son ami; il savait mieux encore l'habileté des Jésuites pour s'assurer des héritages, sans avoir rien à redouter de la loi. Un procès, au bout de tout cela, était une perspective peu engageante aux yeux d'un homme qui n'ignorait pas le pouvoir des sollicitations. Toutes ces pensées passèrent sur son cœur comme un souffle glacé. Les aveux prêts à échapper aux lèvres de l'amant furent refoulés par l'impérieuse raison de l'homme entendu en affaires. Verdelon ne fut plus qu'un cavalier aimable. Louise craignit de laisser trop long-

temps seule sa tante chérie. Ils rentrèrent au salon.

Verdelon passait tour à tour des entraînements de son amour à ceux de ses intérêts. Mais rien ne trahissait cette lutte intérieure. Louise, sous l'insouciance apparente de la jeune fille qui joue aux fleurs et aux poissons dorés, avait ouvert son cœur à une passion ardente pour Verdelon. Quand celui-ci fut parti le soir pour T., que Louise, ayant donné à sa tante le baiser d'adieu, se fut retirée dans sa chambre solitaire, elle sentit les sanglots l'étouffer, les larmes mouiller ses paupières, son sein céder à des agitations jusque-là inconnues. Un nom, toujours le même nom; une image, toujours la même image, étaient devant son souvenir et devant son regard : elle se jeta sur sa couche qu'elle inonda de larmes. Cette fois elle s'avoua à elle-même un amour immense, irrésistible pour Verdelon.

Cependant l'éditeur du *Testament religieux du cardinal de Flamarens*, voulant profiter de l'éclat que ne manquerait pas de produire une publication de ce genre, avait fait hâter le tirage, et le livre venait d'être mis en vente. Un énorme ballot était arrivé à T. De grandes affiches jaunes couvraient les murailles de la ville, et des annonces en gros texte insérées à la quatrième page des journaux donnèrent au livre nouveau une complète publicité. Ce fut à T. un événement. On

s'arrachait les petits volumes, et les libraires durent écrire à la hâte pour qu'un second envoi leur fût adressé et répondît enfin aux nombreuses demandes qu'ils recevaient de tout le département et des départements voisins. La curiosité générale avait été si vivement excitée que les esprits s'échauffèrent naturellement au sujet des idées émises dans cet opuscule. Il se forma deux camps : le monde lettré et indépendant, les hommes d'intelligence, disposés à accueillir tout ce qui porte un certain cachet d'élévation dans la pensée et dans le style, parlèrent avec intérêt du petit livre. On loua le cardinal défunt d'avoir eu le courage de sa noble rétraction aux genoux d'un si jeune prêtre ; on le trouva heureux d'avoir et pour interprète un homme qui, par ses premiers sermons s'était placé au rang des orateurs d'élite, et qui, par cette publication si simple en apparence, prenait de suite sa place parmi les écrivains. On sut rapidement dans la ville que, si l'opuscule portait le nom seul de Verdelon, il n'en était pas moins l'œuvre de l'ancien secrétaire de l'archevêché. On aima celui-ci d'avoir été fidèle à la mémoire de son protecteur, et assez modeste pour ne pas s'attribuer la gloire de cette traduction élégante des pensées du cardinal. — Ce jeune prêtre se conduit bien dignement, disait-on dans le monde. Ah ! si le clergé avait beaucoup de ces grandes et loyales

natures, quel empire il ne tarderait pas à prendre sur les esprits !

On tenait ailleurs un langage bien différent. Les idées réformatrices du cardinal, la sentence qu'il avait portée contre lui-même, le blâme que faisait rejaillir son livre contre le système suivi généralement par le haut clergé, la flétrissure énergique infligée à l'ordre ambitieux et dominateur des Jésuites, provoquèrent les haines du monde religieux, et dans beaucoup d'âmes promptes à s'exalter jusqu'au fanatisme, ces haines ne connurent pas de bornes. Les moins emportés dans le clergé disaient que c'était une utopie creuse, l'hallucination d'un vieillard expirant. On révoquait fortement en doute la véracité du récit. — L'abbé Julio, disait-on, seul témoin de cette scène extravagante, n'a pas osé y mettre son nom ; il a publié ce récit sous le nom d'un ami, sachant parfaitement que ce n'était qu'une fiction dont il pourrait, quand il voudrait, décliner la responsabilité par un simple désaveu. Les lettres anonymes pleuvaient chez le cinquième vicaire de Saint-Sernin. Quelques-unes allaient charitablement jusqu'aux plus grosses injures ; d'autres le menaçaient pieusement des flammes éternelles. D'autres « regrettaient le bon vieux temps, l'heureux temps de l'Inquisition, où l'on aurait vengé Dieu des blasphèmes de ce livre, et où le blasphémateur, lié à

un bûcher sur la place du Capitole, entouré de bourreaux et de Jésuites, eût exhalé sa vilaine âme au milieu du feu empesté de son bûcher. » Julio fut peu sensible à ces aménités du monde dévot.

Parmi ces lettres, comme une compensation aux violences du parti haineux du catholicisme, se trouva une lettre de l'évêque d'A. que nous pouvons transcrire ici. Louis-Auguste Delpont était l'un des plus jeunes évêques de France; il avait beaucoup connu Julio à T., lorsqu'il était chanoine de la métropole. Ses écrits de polémique contre la théorie excentrique de l'abbé Gaume au sujet des classiques de l'antiquité; une défense de la liturgie gallicane contre dom Guéranger, abbé de Solesme, tirée des manuscrits laissés par le cardinal d'Astros, prédécesseur à T. du cardinal de Flamarens, avaient fait remarquer l'abbé Delpont. Et le gouvernement, qui dès cette époque rompait en visière avec le clergé ultramontain, avait jeté les yeux sur l'évêché d'A. pour le jeune chanoine, recommandé du reste chaudement par le préfet de la Haute-Garonne, qui connaissait ses idées libérales et le désignait au ministre comme un homme éclairé et modeste, qui n'entrerait jamais dans la ligue cléricale dont on voyait chaque jour augmenter l'antagonisme.

L'abbé Julio avait conservé avec lui des relations amicales.

La lettre de l'évêque était conçue en ces termes :

« Mon bien cher abbé,

« On m'envoie de T. une curieuse publication. Quoiqu'elle ne paraisse pas sous votre nom, le récit qu'elle contient, fait à vous seul, ne peut avoir été reproduit que par vous. Vous avez agi bien sagement en ne signant pas cet écrit, qui va vous attirer toutes sortes de persécutions. Cher abbé, vous êtes un homme d'un admirable courage. Je cède au besoin de vous féliciter de votre grand cœur et de vos nobles aspirations. J'ai pleuré en lisant les aveux si humbles et les pensées si grandes de ce bon cardinal de Flamarens auquel je dois tant. Merci, pour ma part, de ce délicieux petit livre. J'en ferai mon *vade mecum*, et si jamais je m'oubliais aux faiblesses que le digne homme s'est si amèrement reprochées au moment de paraître devant le souverain Juge, ce livre me rappellerait au respect de moi-même et à la grandeur de mon sacerdoce.

« Gardez bien secrète cette lettre complétement confidentielle, ou plutôt brûlez-la de suite. Je suis entouré de collègues, vous le savez, assez fanatiques. Je ne veux pas me brouiller avec eux. J'empoisonnerais tout mon épiscopat sans aucun avantage pour la vérité. Nous sommes à une époque de trahison douloureuse. Il faut laisser faire

aux fous leurs expériences. Quand ils auront assez saturé le monde dévot de leurs théories violentes et excentriques, force sera de revenir au bon sens et au calme. Je suis assez jeune dans l'épiscopat pour espérer voir encore quelques lueurs de ce règne de paix et de raison. Laissons les Gaume, les Veuillot et autres *ejusdem farinæ* remuer la boue des passions religieuses. Tenons à la main le rameau d'olivier pour le jour où il sera reconnu que le Christ n'est pas un Jupiter tonnant, mais l'agneau de Dieu plein de douceur et de tendresse envoyé au monde.

« Adieu, cher abbé; courage, toujours courage! Vous êtes l'homme fort. Mais n'allez pas trop vite : soyez l'homme prudent. Je demanderai à Dieu que les loups dévorants, au sein de l'Église, ne vous déchirent pas de leurs dents les plus acérées. De nouveau, silence profond et éternel sur cette missive. Je ne vous pardonnerais pas de lui avoir donné de la publicité, même dans vos relations les plus intimes. Je vous aime et je vous bénis.

« LOUIS-AUGUSTE, évêque d'A. »

Cette lettre fut un baume pour l'âme si douce et si impressionnable de Julio. Toutefois, elle précédait la tempête, comme ces premières gouttes de pluie tiède et bienfaisante, après lesquelles tombent les pluies torrentielles des violents orages. On

se doute bien que les Jésuites, impuissants à arrêter la publication du testament religieux de M. de Flamarens, ne mirent plus de bornes à leur vengeance. Ils envoyèrent successivement à l'archevêché plusieurs personnages marquants de T., portant tous au pauvre archevêque effrayé la même antienne : — « Monseigneur, avez-vous lu ce livre? Mais c'est affreux! Mais le prêtre malheureux qui a eu l'audace d'écrire de si indignes choses ne doit-il pas être interdit? Monseigneur, c'est, dans toute la ville de T., un scandale épouvantable. »

L'archevêque, naturellement irascible, se montra furieux à chacune de ces visites. Il témoigna hautement son horreur des doctrines contenues dans ce livre; il affirma à tous qu'il allait infliger au coupable des peines sévères. Cette fois les Jésuites triomphaient. Le misérable qui s'attaquait à leur sainte société allait être frappé, expulsé du diocèse et servirait d'exemple à quiconque oserait jamais soulever le voile de leurs menées habiles et dénoncer au monde leur ambition.

Quatre lignes, d'une brièveté affectée et d'une sécheresse presque brutale, arrivèrent au presbytère de Saint-Sernin et intimèrent l'ordre à Julio de se rendre, le lendemain, à midi précis, à l'archevêché.

La nuit porte conseil, surtout chez les hommes

qu'une longue habitude de prudence tient en garde contre les premières impressions. L'archevêque, en même temps qu'il recevait les doléances de la coterie irritée, apprit par ses affidés que, dans le monde de la littérature, on avait lu comme une œuvre remarquable le livre de Julio ; il sut même que ce livre excitait l'enthousiasme en faveur du clergé capable de produire des œuvres aussi remarquables de pensées et de diction ; le nom de Julio était dans toutes les bouches. On exaltait le cardinal de Flamarens, et cette révélation d'outre-tombe était comme un roman d'un genre particulier pour lequel s'enflammaient les imaginations. Ne serait-il pas imprudent de heurter le sentiment général d'une si grande ville, pour satisfaire un mécontentement à propos d'idées, après tout, discutables et que, dans sa conscience, lui archevêque, il sentait ne toucher en rien aux dogmes de l'Eglise dont chaque évêque est le gardien dans son diocèse?

Il se promit donc de contenter à la fois le monde dévot et le monde profane. Il chercha un biais, pour se donner le droit de dire avec affectation au clergé et aux pieux laïques qu'il avait malmené le coupable et lui avait imposé une soumission, ne voulant pas le perdre par une rétractation humiliante.

La scène fut terrible.

Julio arriva dans le cabinet de l'archevêque avec la sérénité d'une conscience pure,

— Eh bien ! monsieur l'abbé, vous avez fait un livre horrible?

— Monseigneur, je ne vous comprends pas

— Je vous dis que le livre dans lequel vous faites parler mon respectable prédécesseur est un livre horrible,

— Monseigneur, je n'ai rien à dire de votre appréciation. Mais, si j'ai rendu fidèlement les paroles de Son Éminence, je ne m'explique pas que le livre soit horrible.

— Allons donc, monsieur, ce n'est pas à moi qu'on dit de telles choses! Vous avez voulu vous faire une réputation et vous servir d'un grand nom pour produire le vôtre.

— Je vous jure, Monseigneur, devant Dieu qui nous entend, qu'il n'y a pas un mot qui ne soit de Son Éminence, et, à part ces différences de style qu'il est impossible d'éviter quand on reproduit la pensée d'un autre, je vous jure que je n'ai rien ajouté aux paroles tombées de sa bouche. Si je pouvais me reprocher quelque chose, ce serait plutôt d'en avoir atténué l'énergie.

— Il fallait vouer cela à l'oubli. Vous allez payer chèrement votre malheureuse tentation de vous faire imprimer, car vous avouez bien que le livre est de vous?

— Je suis prêt à tout souffrir, toutes les hontes, toute l'ignominie. Mais j'ai reçu une mission. Je l'ai reçue d'un mourant. J'ai engagé mon honneur. J'ai dû acquitter ma dette et tenir ma parole.

— Mais la foi, monsieur l'abbé!

— Je ne suis pas juge de la foi de M. de Flamarens. Il était mon supérieur. Je n'ai pas eu à suspecter sa foi.

— Oui, un vieillard tombé en apoplexie. Vous avez recueilli les divagations de son esprit en délire, vous y avez ajouté de votre imagination, et vous en avez beaucoup, mon pauvre abbé. Ce n'est que cela, voyez-vous.

— Pardonnez-moi, Monseigneur, je suis fort jeune, mais j'ai étudié un peu les questions médicales qui se rapportent à notre ministère, et j'affirme que jamais homme n'a mieux joui de la plénitude de sa raison que le cardinal revenu du coup qui l'avait frappé. Vous pouvez vous éclaircir à cet égard sur le témoignage du docteur Peuch, que vous ne suspecterez pas.

— Mais enfin ce livre ne peut pas rester. Il est un scandale pour le monde pieux. Il y a là des opinions qui touchent à l'hérésie.

— Monseigneur, je ne suis ni l'archevêque, ni le Pape, ni l'Église. J'ai rempli un devoir envers un mourant. Flétrissez ses doctrines, c'est votre

affaire. Tout archevêque et cardinal qu'il était, ses doctrines sont justiciables de l'Église. Mais séparez la cause de l'humble traducteur de ses pensées, des pensées elles-mêmes dont il n'a pas eu à discuter l'orthodoxie.

L'archevêque parut un peu s'adoucir, et comme s'il eût été convaincu par la dernière raison que venait de donner Julio :

— Vous vous soumettriez donc au jugement que prononcerait le Pape sur le livre que vous attribuez à M. de Flamarens?

— De grand cœur.

— Eh bien! finissons cette affaire. Vous allez me donner cette déclaration.

— A l'instant même, Monseigneur.

L'archevêque, une fois en règle par la déclaration de l'abbé Julio, le congédia avec une bienveillance apparente. Dès le soir même, dans son salon, où étaient réunis un clergé assez nombreux et de pieux laïques qu'il savait dévoués aux Jésuites, il fit grand bruit de la verte semonce qu'il avait infligée à ce jeune fou d'abbé Julio. Il ajouta que, ne voulant pas le perdre, il s'était laissé attendrir par sa jeunesse et s'était contenté d'une rétractation très-explicite, qui mettait sa responsabilité complétement à l'abri vis-à-vis de Rome et de ses collègues de l'épiscopat.

Il appuya à dessein sur cette dernière phrase. Elle était significative. Le maître avait parlé.

V

UNE CARMÉLITE DE SEIZE ANS

Le dénoûment de l'affaire de Julio au point de vue ecclésiastique fut bientôt connu dans T. Ceux qui aiment à abriter leurs défections sous le manteau de l'autorité ne manquèrent pas de publier que l'abbé Julio était flétri par l'archevêque, et ne conservait ses pouvoirs que par un reste de pitié du bon prélat pour sa jeunesse et son inexpérience. D'autres, plus prudents, comprirent mieux la pensée de l'archevêque et continuèrent de témoigner au jeune vicaire une bienveillance extérieure. Le monde, qui ne cherche pas de subtilités dans les choses, vit avec bonheur le jeune écrivain sortir triomphant de la lutte. On sut gré à l'archevêque d'une solution que, dans son for intérieur, il regardait comme un acte de prudence et qu'il donnait aux yeux du monde ecclésiastique comme un acte de mansuétude. Le monde y vit un acte de justice

et de raison. La tempête se calma donc en peu de temps. Et comme Julio, incapable d'une récrimination et d'une rancune, montrait à tous, comme par le passé, sa bonne figure souriante et son doux regard, il sembla que ses ennemis fussent désarmés et que la paix allait régner désormais sur cette humble existence, dévouée si noblement au soin des pauvres, des malades, des enfants et de toutes les créatures de Dieu abandonnées ici-bas.

Toutefois, ces jours de calme ne furent pas d'une longue durée. La discorde *toute noire de crimes* ne tarda pas à raviver les haines. Elle épiait Julio, simple et franc dans son langage et incapable, au milieu d'ennemis acharnés, de ces habiletés innocentes qui déconcertent les colères et ne donnent pas prise à leurs censures.

Deux faits, qui pour tout autre que Julio eussent passé inaperçus, furent relevés et singulièrement grossis par la malveillance. Les espions des Jésuites, on le devine, ne le quittaient pas; sa vie privée, ses visites, ses paroles dans son ministère, à la sacristie de Saint-Sernin, jusque dans le confessionnal; ses rapports avec Verdelon, avec les hommes du monde de T., tout cela était, jour par jour, rapporté à la maison de l'Inquisition.

Un événement considérable faisait beaucoup de bruit dans T. Les plus grandes villes de province sont toujours un peu village, et en dehors des

préoccupations politiques, lorsque les bonnes natures provinciales sont parfaitement rassurées sur le pays, que le télégraphe n'annonce pas un révolution et que les prophéties des saintes filles et des extatiques annonçant la vengeance céleste qui doit engloutir Paris comme Sodome et Gomorrhe ne se sont pas encore réalisées, ce qu'il y a de mieux à faire c'est d'apprendre les cancans, les petits scandales et les aventures de toute sorte dont se compose le répertoire des filles de chambre et des ménagères.

Or, l'histoire du jour était celle-ci :

Une délicieuse petite fille, un ange de seize ans appartenant à une famille aisée de la ville, quittait le monde, non pas pour se dévouer dans un hospice au soin des pauvres et des malades, mais pour s'ensevelir vivante chez les Carmélites. L'histoire, en se grossissant, avait fini par former une petite légende qui courait la ville et impressionnait diversement, selon l'ordre d'idées qui dominait dans les esprits.

La gracieuse enfant avait été dirigée, depuis sa tendre jeunesse, par le révérend Père carme Athanase. Elle ne connaissait du monde que trois choses : la maison de son père, l'église de sa paroisse et la chapelle des Carmes. Le Père Athanase, confesseur de la mère, n'avait pas eu de peine à lui persuader que Dieu demandait d'elle, comme à

Abraham, le sacrifice de sa chère enfant. Il y avait déjà deux ans qu'il avait annoncé solennellement que la jeune fille avait la vocation du Carmel. Le père, brave homme et bon chrétien, membre de la fabrique de Saint-Sernin, ne pensait pas tout à fait sur cette vocation précoce comme le père Athanase, comme sa femme et comme l'enfant ignorante dont il voyait s'accomplir l'immolation ; mais il était faible, il redoutait les emportements de sa femme, laquelle n'entendait pas plaisanterie sur les décisions sorties de la bouche de son père carme. Il redoutait encore l'opinion religieuse si énergique à T., et ne voulait pas être montré au doigt par les prêtres et par les dévotes, comme ayant contrarié la vocation de sa fille. Un jour, au presbytère de Saint-Sernin, à la sortie d'un conseil de fabrique, il s'en était entretenu avec l'abbé Julio, qu'il avait pris en singulière estime et dont il voyait le zèle pieux et éclairé dans l'accomplissement du ministère ecclésiastique.

Les velléités de résistance du père n'allèrent pas loin, et, malgré les graves paroles de Julio qui lui rappelaient ses droits et lui faisaient craindre de vifs regrets pour l'avenir, il donna son consentement à la prise d'habit de sa fille.

Le monde religieux parlait avec enthousiasme de cet exemple de sacrifice donné par une si jeune enfant. Les mystiques rappelaient les premiers

âges de l'Église, où, jusqu'aux jeunes enfants, tout menait une vie angélique. On comptait beaucoup sur l'influence de ce spectacle pour entraîner d'autres jeunes personnes du monde et les attirer à la vie du cloître.

Les gens calmes, les esprits mûrs, gémissaient du peu de discernement que mettaient les révérends Pères de tous les ordres à jeter dans les couvents des jeunes filles qui, ne connaissant rien du monde, étaient matériellement dans l'impossibilité de dire ce qu'elles préféraient de la vie des vierges ou de celle des épouses. Ailleurs, on riait de la pénétration du Père Athanase, qui avait trouvé dans un enfant de quatorze ans de la vocation pour les austérités du Carmel. La jeunesse s'irritait contre les ordres religieux de leur tendance à ne faire de la société humaine qu'une agglomération de couvents. « On nous enlève les filles à marier, disaient-ils ; quand nous débarrassera-t-on de ces moines ? » On savait qu'un jeune homme des plus distingués, dont la famille était dans des relations d'intimité avec celle de la novice, en était éperdument épris, et que les deux pères avaient, dès longtemps, formé le projet d'un mariage admirablement assorti pour l'âge et pour la fortune. « La famille se brise, disait-on encore ; l'autorité paternelle n'est plus rien ; un illuminé sortant de sa cellule décide des plus grands inté-

rêts de la vie. Il commande aux épouses et aux mères, et, par elles, à ceux que l'Évangile et l'Église elle-même ont solennellement investis du droit de gouverner la famille, avec les lumières de la raison et de l'expérience. »

Les esprits s'échauffaient de part et d'autre, lorsqu'on apprit que la prise d'habit de la jeune fille était irrévocablement fixée au premier mars 1859. Le curé de Saint-Sernin, vénérable vieillard qui avait baptisé l'enfant, devait présider cette fête pour laquelle on avait fait d'immenses préparatifs. La chapelle des Carmélites était décorée de tapisseries éclatantes de blancheur. Des guirlandes de roses blanches couraient sur les retables, sur les corniches des pilastres et entouraient le bas de la chaire du prédicateur; des cierges innombrables déposés symétriquement en face de l'autel devaient faire une illumination féerique. Le prédicateur obligé était naturellement le Père Athanase.

Déjà un auditoire nombreux et choisi remplissait la chapelle des Carmélites. Les cierges s'allument; l'office de l'Église est lentement psalmodié par les voix des recluses cachées derrière une grille noire, hérissée, à l'intérieur de la chapelle, de longues pointes de fer et voilée du côté du monastère par un épais rideau. La postulante, parée somptueusement comme une jeune mariée, est à genoux sur un prie-Dieu placé dans le chœur.

Elle a auprès d'elle un parrain et une marraine chargés de la présenter à l'ordre du Carmel. Deux énormes cierges entourés de roses brûlent à sa droite et à sa gauche. Le père et la mère se tiennent au premier rang de l'enceinte réservée aux familles invitées. Tous les yeux se portent sur cette enfant, et le même sentiment d'étonnement semble s'échapper de tous les regards. On a bien de la peine à croire que cette créature si délicate puisse avoir seize ans; et chacun se demande, avec une anxiété douloureuse à peine contenue par la sainteté du lieu, comment cette jeune enfant pourra soutenir la vie austère des Carmélites.

Les dernières vapeurs de l'encens étaient montées à la voûte de la chapelle et arrivaient à produire ce demi-jour si favorable, dans le temple, au recueillement de la prière et aux impressions de la sainte parole.

Le célébrant, précédé du clergé, déposait dans la sacristie les ornements sacerdotaux. Le Père Athanase allait monter en chaire et l'auditoire, avant de se placer en face de lui pour mieux l'entendre, contemplait encore avec un indicible attendrissement l'enfant qui s'était retournée pour s'asseoir, et pâle, les yeux baissés, se tenait prête à recueillir les paroles que lui adresserait son directeur dans cette circonstance solennelle.

Il se fit bientôt un profond silence.

Tout à coup un bruit inusité attire l'attention de tous. On se lève : on regarde du côté de la sacristie.

Une grande agitation règne parmi le clergé, qui parle bruyamment dans la sacristie attenante au fond du sanctuaire. On ne saisit rien de ce bruit confus. Que se passe-t-il ? Le respect du lieu interdit toute conversation, mais les regards s'interrogent avec inquiétude. Le célébrant fait venir le père de la jeune enfant. Évidemment, il est appelé à se prononcer sur quelque fait d'une extrême importance. Le silence succède enfin à la première agitation.

Bientôt le père vient reprendre sa place. Les prêtres, le visage bouleversé et déguisant mal un sentiment de stupeur, vont s'asseoir dans le sanctuaire. L'inquiétude générale n'est pas calmée. Cinq minutes s'écoulent dans une attente pénible. La porte extérieure qui conduit à la chaire s'ouvre tout à coup. Ce n'est pas le révérend Père Athanase qui paraît aux regards ébahis de l'auditoire, c'est l'abbé Julio.

Après s'être humblement recueilli à genoux sur l'escabeau de la chaire, l'orateur se leva et commença de la sorte :

« Mon enfant,

« Une circonstance douloureuse sur laquelle

vous serez renseignée dans quelques instants m'amène, sur la demande de la révérende supérieure du couvent et sur celle de votre respectable père, à prendre la parole dans une solennité destinée à exercer sur votre avenir une influence capitale. Ma tâche est bien douce et bien facile devant vous. Ange de la terre, vous vous sentez attirée à consacrer à Dieu votre jeunesse et votre être tout entier, et c'est parmi les filles de sainte Thérèse à la vie si mortifié et si austère que vous venez consommer votre sacrifice.

« Votre pensée a été grande, et il n'y a personne dans cet auditoire qui n'admire avec moi que dans un si faible corps il se soit allumé un si grand courage. Heureuse mère qui a donné à l'Église une telle enfant ! Heureuse enfant qui, comme une autre enfant, Agnès, au temps des persécutions, n'eût pas reculé devant les bourreaux et eût prononcé l'énergique parole : « Je suis chrétienne ! »

« Je trahirais donc et les sentiments les plus intimes de mon cœur et la sainteté même de mon ministère, si je ne venais pas vous dire : Enfant, vous avez bien fait.

« Toutefois, nous qui représentons devant vous la prudence de l'Église et ses sages lenteurs, nous devons, à côté des encouragements que mérite un dévouement si précoce, placer les avis salutaires

qui peuvent prévenir une résolution peut-être précipitée.

« S'il y a des exemples de sacrifices pareils à celui que vous voulez faire, et le temps a prouvé que la pensée qui les inspira venait de Dieu, il faut dire aussi que ces exemples sont bien rares ; et aujourd'hui je viens vous le demander : Êtes-vous bien sûre que vous ayez l'une de ces vocations exceptionnelles ?

« Je viens vous le demander encore : Perdriez-vous votre vocation si, au lieu de hâter votre entrée dans cette maison qui va être pour vous un tombeau, vous preniez quelques années pour examiner, en présence du monde qui vous serait mieux connu, si vous devez réellement lui dire votre adieu éternel ?

« Je viens vous demander enfin si, faible et délicate de corps, vous croyez qu'il soit prudent d'infliger à cette chair le rude labeur de la pénitence, qui est l'essence même de la vie du couvent ? »

Après avoir ainsi établi la question, l'orateur, dans de magnifiques développements, exposa à son auditoire que les voies ordinaires sont les plus sûres ; que la plus sublime vocation était celle de la mère de famille ; que le moyen âge, en voulant faire passer comme l'idéal de la vie chrétienne la claustration avec son cortége de macérations et

d'isolement, avait faussé la notion véritable de la sérieuse perfection ; que ces notions qui avaient exalté de grandes âmes et fait des saints convenaient à une époque où il fallait frapper les regards des peuples par le spectacle d'une austérité effrayante, et n'avaient que bien peu de prise sur un monde qui, revenant à d'autres idées moins sombres et moins terribles, fait passer un verre d'eau froide donné à un pauvre, le soin des petits, l'enseignement des enfants délaissés, la visite des malades, avant les cilices, les disciplines et les chaînes de fer.

S'adressant de nouveau à la jeune enfant, il lui fit comprendre qu'elle entrait dans un ordre qui, outre sa grande austérité, ne laisse rien au développement de l'activité humaine et, continuant à cet égard les traditions de l'esprit extrême du moyen âge, ne permet pas à la surabondance de vie que porte en soi toute créature à son adolessence de s'épancher largement dans des œuvres extérieures où se dépense le trop plein du cœur.

Il compléta ainsi sa pensée :

« La sœur de charité renonce à sa famille, mais pour se créer, dans le cours de son long ministère à travers les misères de la vie, une seconde famille. Si tout notre amour doit être à Dieu, il y a, en raison de notre organisation, une loi à laquelle

il est impossible de se soustraire. Par un côté de nos affections, nous appartenons à la terre, à ce qui nous entoure. La sœur de Charité ne fait que dilater cette affection sur un plus grand nombre d'objets. Elle ne les aime pas tous de l'amour puissant que la mère porte à ses enfants, mais elle n'en satisfait pas moins de mille manières et à son insu ce besoin d'affections qui, comprimé dans l'âme, la laisse ou à des regrets stériles ou à une douloureuse sécheresse de cœur. »

Sa péroraison fut simple et touchante.

« Pauvre enfant! vous êtes si digne d'intérêt! Peut-on vous regarder sans effroi, vous toute parée pour une fête qui, dans quelques heures, sera le commencement d'une longue torture? Il y a de profondes faiblesses dans le cœur humain, même chez les âmes pures qui se rapprochent le plus de Dieu. Savez-vous si dans quelques mois, avant de prononcer des vœux irrévocables, vous auriez le courage de briser ces premiers liens, quoiqu'ils n'engagent pas la conscience, lors même qu'une voix intérieure viendrait vous dire que vous vous êtes trop hâtée, que vous avez suivi les inspirations d'un zèle peu éclairé? Ce serait, mon enfant, un irréparable malheur. Il en est temps encore. Auprès d'une mère pieuse, sous la vigilance d'un père chrétien et homme de bien, vous pourriez encore mieux juger le monde, mieux vous

connaître. Dans deux ans, dans trois ans, ce pieux asile vous serait ouvert comme aujourd'hui. Votre corps lui-même, fortifié par l'air, par l'exercice, par la vie libre de la famille, supporterait mieux les privations et les pénitences extérieures. Vous n'auriez rien perdu vis-à-vis de Dieu; vous auriez donné quelques années de joie au cœur d'un père qui verrait alors avec moins d'amertume votre sacrifice.

« Mon enfant, je vous le répète, il en est temps encore ! Si un rayon de lumière que vous n'aviez pas même soupçonné vous éclairait sur vos dispositions intérieures et vous faisait craindre une précipitation imprudente, arrêtez-vous ! brisez l'autel et sauvez la victime ! »

Il y eut dans tout l'auditoire un mouvement qu'il faut renoncer à décrire. Les masses sont douées de l'instinct du vrai. A part un petit nombre d'esprits fanatisés pour lesquels le langage du jeune prêtre ne parut qu'un tissu de blasphèmes, une attaque contre la sainteté des ordres religieux, tout ce monde, même pieux, comprit que Julio avait raison, que l'enfant avait peu à perdre pour sa vocation, si elle était vraie, à rester quelque temps encore dans le giron maternel, et tout à gagner à ne pas précipiter sa consécration au cloître, si, à un âge plus avancé, elle venait à re-

connaître que sa vocation véritable était la vie de la famille.

Chose singulière! la mère elle-même, qui avait presque hâté le sacrifice de sa fille tant que le terrible Père Athanase l'avait tenue sous la pression de sa parole, changea tout à coup, et descendue dans sa conscience, car c'était une nature droite, comprit qu'elle avait cédé à un zèle outré. Son premier mot à sa fille, qui la consulta du regard, fut celui-ci : « Mon enfant, vous êtes libre; » et, fort de cette parole, le père, s'armant de courage, dit tout haut : « Retournons à la maison. »

Tout ceci fut, dans la chapelle, comme un coup de théâtre. Derrière leur grille, les saintes carmélites ne comprenaient rien à ce qui se passait. Bientôt, toutefois, par les ordres du père, une voiture se présenta à la porte du couvent; la mère et la jeune novice furent ramenées à la maison paternelle, et, dans un court entretien avec la supérieure des Carmélites, le père vint déclarer qu'il voulait retarder de quelque temps encore le douloureux sacrifice de son enfant.

Le public, pour qui tout est spectacle, vit sortir l'enfant parée s'appuyant sur le bras de sa mère. Il y eut presque, malgré le respect pour le lieu saint, une explosion d'applaudissements; et ce qui acheva de donner à tout ce petit drame un intérêt palpitant, c'est qu'au moment où le public,

entassé dans la chapelle, se répandait au dehors, on apprit que le père Athanase, sur le point de monter en chaire, avait été frappé d'une apoplexie foudroyante.

On juge quel esclandre fit dans T. l'affaire de la jeune novice. Les plaintes contre Julio arrivèrent en nombre considérable à l'archevêché.— « Un homme qui avait tenu un pareil langage devait être immédiatement interdit. » L'archevêque, pressé de toutes parts, promit d'ordonner une enquête, et par ce subterfuge se tira encore une fois d'embarras. Les Jésuites, les Carmes, les Franciscains, les Carmélites et toutes les maisons religieuses de T. retentirent de cris de désolation. « Le clergé maintenant blâmait en pleine chaire la vocation religieuse. Si l'archevêque ne châtiait pas le coupable, il fallait prendre d'autres mesures et porter plainte à Rome. »

Leur colère ne connut plus de bornes lorsque, quelques mois après, on apprit dans le monde de T., par des lettres de faire part, que M. Charles de Beaubrun venait d'épouser mademoiselle Jeanne-Éléonore de Léteil.

La nouvelle épousée n'était autre que la novice carmélite dont Julio avait prêché la prise d'habit, et c'était ce même Julio qui, en pleine église de Saint-Sernin, avait donné au jeune couple la bénédiction nuptiale.

VI

SERMON SUR L'AMOUR

Les haines, et les haines les plus implacables, celles du monde dévot, s'accumulaient sur le malheureux vicaire. Absorbé par ses études et les fonctions de chaque jour à la paroisse, Julio ignora longtemps à quel degré s'élevait contre lui l'irritation de ce monde dont tous les moines de T. exaltaient le fanatisme; mais ses amis ne s'y trompaient pas. Verdelon lui insinua quelques mots à ce sujet. Outre l'amitié sincère qu'il portait au jeune prêtre, son amour pour Louise lui faisait désirer pour Julio, qu'au lieu de se mettre en lutte avec le parti dominant dans le clergé, ce qui l'amènerait, tôt ou tard, à voir briser sa carrière, il la suivît, au contraire, et pût arriver à ces honneurs qu'un talent incontestable lui assignait légitimement dans l'avenir.

Mais Julio, docile comme un enfant, n'était pas

maître de changer sa nature spontanée et ardente. Il aimait la chaire; et là, dans ces enivrements de l'improvisation qui sont l'une des plus grandes voluptés de l'esprit, il s'abandonnait, avec un charme indicible pour ses auditeurs, aux élans d'une âme élevée qui ne pouvait comprendre la religion présentée aux peuples mesquine et terre à terre, mais qui se la faisait à elle-même raisonnable et pleine de grandeur.

T. possédait une école libre de hautes études, fondée par un professeur de l'Université qui jouissait dans tout le Midi d'une immense considération. Aussi l'école qu'il dirigeait était-elle florissante. Et malgré les préjugés de caste, et surtout en dépit des Jésuites qui avaient établi dans leur collége des cours préparatoires aux écoles du gouvernement, beaucoup de grandes familles envoyaient leurs enfants à la maison des hautes études tenue par M. Maigreur. L'élite de la jeunesse du Midi était donc là, et, autant par ses convictions personnelles que par l'intérêt bien compris de son école, M. Maigreur donnait une large part à l'enseignement religieux. On avait même fait dans le monde cette remarque assez piquante, que le plus grand nombre de jeunes gens qui persévéraient à T. dans les pratiques religieuses n'avaient pas passé dans le collége des Jésuites, mais avaient appartenu à la maison de M. Maigreur.

On comprend que l'habile directeur de cette maison appelait à l'enseignement religieux de ses élèves ce que T. renfermait d'ecclésiastiques aux idées élevées, capables d'exercer par leur talent une influence salutaire. L'abbé Julio fut invité à donner des conférences, chaque jeudi, dans la maison de M. Maigreur. Ces conférences du jeudi eurent bientôt à T. une vogue incroyable. Des magistrats, des professeurs de facultés, des hommes éminents de la ville regardèrent comme une faveur d'avoir une place réservée à ces entretiens, dans lesquels Julio développa un talent dont les sermons de la cathédrale, au temps de M. de Flamarens, n'avaient pu être qu'un premier essai. La jeunesse lettrée de la ville demanda à entendre l'abbé Julio. On changea de local, et une immense salle destinée aux distributions des prix de l'école devint une chapelle improvisée où près de deux mille personnes pouvaient prendre place.

Le grand succès de ces conférences acheva de surexciter l'envie des hommes qui s'étaient donné le rôle odieux de perdre Julio. Un sermon qu'il prêcha sur l'amour, improvisé comme tous les autres et que les amis comme les ennemis sténographièrent avec un soin extrême, excita tellement l'admiration qu'il devint dans T. l'événement du jour. Les Jésuites avaient alors à la cathédrale un de leurs prédicateurs les plus vantés. Ils avaient

battu la grosse caisse dans toute la ville pour attirer un nombreux auditoire au Père Le Pampre. Les femmes, enthousiastes des Jésuites et particulièrement éprises des grosses joues rosées du bon Père, s'étaient rendues à Saint-Étienne, mais les hommes, ce qu'on appelle dans la province les hommes de la société, ne quittaient pas les conférences du jeudi données à l'école de M. Maigreur.

Furieux de l'abandon de leur confrère par le monde intelligent de T., les Jésuites s'en prirent naturellement à l'orateur qui « leur faisait, disaient-ils naïvement, tant de mal par la concurrence. » Ils montèrent dans le parti religieux une cabale terrible à la tête de laquelle ils placèrent un vieux magistrat fort dévot, déjà à demi en enfance, mais qui, par sa fortune, l'influence de sa famille, les souvenirs de son passé était une puissance à T. Les Jésuites, selon leur coutume, eurent soin de s'effacer complétement ; et ce fut ce vieillard qu'ils chargèrent de se présenter à l'archevêque avec une députation nombreuse composée de fabriciens de différentes églises, de membres de la société de Saint-Vincent de Paul et d'autres pieux fidèles. Les Jésuites remirent au magistrat une copie d'un fragment notable du sermon sur l'amour reproduit par la sténographie et lui préparèrent les représentations énergiques qu'il devait faire à l'archevêque « sur des doctrines propres à corrompre la

jeunesse et plutôt dignes des temples de Vénus que des assemblées de chrétiens. » Le thème du vieillard avait été habilement arrangé d'avance. Tout en protestant d'un respect profond pour l'archevêque, les catholiques de T., dont le chef de la députation se disait le représentant, se déclaraient prêts à ne reculer devant aucune démarche, fallût-il aller se jeter à Rome aux pieds de Sa Sainteté, plutôt que de laisser le poison de l'erreur s'insinuer parmi la jeunesse chrétienne de la ville. « Ils espéraient, disaient-ils, que, par une compassion trop indulgente, l'archevêque ne laisserait pas de tels attentats impunis et ne forcerait pas les catholiques de T. à des mesures extrêmes. »

Les Jésuites avaient compté sur l'effet de cette menace. Ils connaissaient l'archevêque, et ils savaient très-bien qu'il ne balancerait pas entre son ambition pour le chapeau et le sacrifice d'un pauvre prêtre.

L'archevêque parut embarrassé après la harangue du vieillard. Il prit de ses mains le passage sténographié sur lequel reposait principalement la plainte. Il en lut quelques lignes.

— Oui, messieurs, dit-il à la députation, il y a là des choses que je ne saurais souffrir. Je vais vous donner satisfaction entière. Mais vous savez qu'il y a des formalités à observer.

Ils se retirèrent contents : Julio était perdu.

Rentré dans son cabinet de travail, l'archevêque lut avidement le papier accusateur. Il venait de prendre un engagement. Il fallait baser la condamnation sur un grief. Soit que le niveau de son intelligence ne fût pas à une grande hauteur, soit que son avenir compromis par une menace lui fît voir plus dangereuse qu'elle ne l'était en réalité la théorie de Julio sur l'amour, il s'en montra violemment courroucé, et, jetant sur sa table le malheureux papier, il s'écria :

— On n'entretient pas en chaire les jeunes gens de telles images !

Voici quelle était la teneur du passage incriminé.

« N'éloignez pas la femme de vos idées d'avenir; tout au contraire, pensez à la femme. Pensez-y beaucoup : c'est le remède le plus puissant contre des passions fougueuses et contre les égarements du cœur. Considérez souvent la femme, mais d'un œil chaste. C'est la future compagne de votre vie, la mère de vos enfants ! Ne lui apportez pas un cœur dépravé par une corruption précoce. Tremblez de transmettre à vos enfants une constitution appauvrie par le vice.

« Vous vous préparez par l'étude des sciences et des lettres à être un jour des magistrats, des ingénieurs, des hommes de guerre, des médecins, des litérateurs; pourquoi ne vous prépareriez-vous

pas à la plus haute, à la plus sublime de toutes les fonctions, — je n'excepte même pas celle que je remplis aujourd'hui parmi vous, — celle de père de famille? Voilà le but, le grand but de la vie humaine.

« Cela est sérieux, mes jeunes philosophes, plus sérieux que tous les systèmes de l'école. Et je craindrais d'imprimer trop tôt sur vos jeunes fronts la trace de pensées aussi graves, si je n'avais pas, pour en atténuer l'effet, à vous laisser entrevoir pour cet avenir un rayon d'amour dans les yeux d'une femme aimée et les sourires d'un premier né, biens ineffables mais que peu connaissent, parce que, dès la jeunesse, ayant profané l'amour, ils ont perdu le droit de l'offrir avec ses saintes joies à la jeune vierge qui leur apporte les prémices de son cœur. »

Et dans sa colère moitié vraie moitié factice, le prélat, appelant son secrétaire, lui dit de chercher s'il n'y avait pas quelque petite cure vacante dans l'une des vallées les plus sauvages des Pyrénées, en ajoutant, par une cruelle raillerie, qu'il avait à y envoyer un jeune pastoureau pour prêcher l'amour idéal aux bergers de la montagne.

La cure de Saint-Aventin, dans la vallée de l'Arboust, se trouva vacante.

Le lendemain Julio, appelé à l'archevêché, était reçu avec un visage sévère. L'archevêque, lui jetant

presque son titre de curé de Saint-Aventin, lui fit une longue mercuriale sur les prétendus scandales qu'il avait déjà donnés, l'arrêtant au moindre mot d'explication et lui défendant de revenir jamais à T. autrement que pour les retraites ecclésiastiques, où il ferait très-bien de faire pénitence.

— Je vous donne la cure de Saint-Aventin. Si j'avais suivi beaucoup de conseils, vous seriez interdit aujourd'hui même. Je vous dis cela, non pas pour vous faire voir que j'ai des droits à votre reconnaissance, mais pour que vous sachiez que je suis juste. Si, au milieu de ces pauvres gens des montagnes et dans ce climat rafraîchi par les glaciers vous pouvez calmer un peu votre imagination, si je n'ai plus à déplorer de vous des coups de tête, j'en bénirai Dieu. Cet exil en apparence rigoureux vous aura été salutaire. Vous deviendrez, comme tous vos confrères, un homme raisonnable, et j'aurai sauvé à l'Église des scandales.

Partez, monsieur : je ne vous donne que deux grands jours pour vous rendre à votre paroisse. M. le curé de Luchon recevra une lettre de moi pour procéder dimanche prochain à votre installation. C'est un homme sensé et pieux. Je vous conseille de le prendre pour directeur et de suivre en tout ses avis.

Et il congédia Julio.

Le départ de Julio de la paroisse de Saint-Ser-

nin, son exil dans la montagne furent bientôt la nouvelle de toute la ville. On sut que les belles conférences du jeudi et, en particulier, la dernière sur l'amour étaient la cause de cette sévérité épiscopale. La chronique du jour raconta dans les plus minutieux détails tout ce qui s'était passé : la députation des gens pieux envoyée par les Jésuites qui s'étaient tenus derrière le rideau, les menaces faites à l'archevêque, et, par une indiscrétion du secrétaire, qui avait tout entendu, les paroles mêmes adressées à Julio avec un ton de violence si peu mérité.

Si le parti des fanatiques triompha, l'archevêque, dans cette affaire, perdit immensémenten considération aux yeux des gens sensés. On l'accusa d'avoir servi la vengeance des Jésuites, d'avoir écouté les plaintes hypocrites d'hommes qui savaient pertinemment eux-mêmes que les paroles dont on faisait un crime à Julio, bien loin d'être blâmables en quoi que ce fût, contenaient, au contraire, les seuls conseils sages et pratiques capables d'exercer de l'influence sur des jeunes gens dont les études étaient terminées et qui allaient, dans quelques mois, se trouver en face de toutes les séductions. Ce discours, dont un fragment avait causé tant de scandale au milieu du petit monde dévot, fut reproduit en plusieurs copies et lu avidement dans tous les salons, comme l'une de ces

œuvres gracieuses aussi délicates de pensée que de langage auxquelles on ne pouvait comparer que quelques-unes des plus belles conférences de Lacordaire.

Le lendemain, des cartes de visite arrivèrent en masse chez Julio. Ce fut comme une protestation de la ville entière contre une disgrâce si injuste, que relevait encore la sérénité et l'abnégation de celui qui en était la victime. La jeunesse de T. fut surtout sensible au coup dont Julio était frappé; elle y vit une persécution dont elle était la cause involontaire. Une députation de toutes les écoles et des jeunes gens de la ville alla remercier le jeune orateur du bien qu'il avait fait par ses conférences; et le journal de T., *l'Aigle*, inséra dans sa chronique du jour les paroles que ces jeunes gens avaient adressées à Julio comme un témoignage de leur vive reconnaissance.

Le journal ajoutait :

« Voilà une réponse à ceux qui prétendent que la jeunesse de nos écoles est ennemie de la religion. »

L'article se terminait ainsi :

« Nous avons le regret d'annoncer que M. l'abbé Julio, qui a fait les brillantes conférences dont nous venons de parler, vient d'être nommé curé d'un petit village de la vallée de l'Arboust. Cette

nomination, que beaucoup de personnes croient une disgrâce, produit ici une grande sensation.

« Ce jeune ecclésiastique emportera les regrets unanimes de la ville de T., où il était aimé pour son noble caractère et où son beau talent avait de sincères admirateurs. »

Ce que le journal ne reproduisit pas, c'est que les jeunes gens réunis pour se rendre chez Julio, en passant dans la rue de l'Inquisition, avaient fait entendre les cris assez significatifs de : *A bas les Jésuites!*

Au moment où Julio congédiait les membres de la députation des écoles, une lettre lui était apportée de la part d'un des professeurs les plus distingués de la faculté de droit. Cette missive exprimait à Julio les profonds regrets qu'on éprouvait dans T. du départ d'un homme aussi distingué que lui et duquel on attendait tant, dans l'état de profonde décadence où se trouvait l'Église.

On le priait, avant de partir pour son exil dans la montagne, d'examiner sérieusement s'il devait céder ainsi devant ses ennemis mortels; si ce n'était pas là un signe de la Providence qui l'appelait à de plus hautes destinées, et qui, le plaçant sur un autre théâtre, le mettrait à même de travailler, soutenu par les hommes qui avaient encore foi dans l'avenir du catholicisme, à l'œuvre capitale de sa réconciliation avec l'esprit moderne. On pensait

qu'absorbé, loin du mouvement des esprits, par les labeurs d'un ministère obscur parmi quelques pauvres montagnards, confiné au milieu des neiges pendant huit mois de l'année, travaillé peut-être par les incommodités d'un rude climat, il laisserait la grande tâche qu'il avait si bien comprise et dont il avait tracé le programme en un langage si magnifique, dans son discours à la cathédrale et dans ses divers entretiens à T.

La lettre lui disait qu'au lieu de partir pour les solitudes pyrénéennes, il devait prendre sa liberté, remercier l'archevêque et lui demander une attestation qui ne pourrait lui être refusée, afin de se rendre à Paris, et de là se produire par la parole et par des écrits.

Le professeur éminent qui signait la lettre, le conjurait de n'écouter dans cette grave circonstance ni sa grande modestie, ni la crainte des labeurs attachés à une vie de luttes publiques. Quand il s'agissait d'une si sainte cause, il ne fallait voir que Dieu et la conscience.

La lettre finissait ainsi :

« Homme de cœur et de foi, reculerez-vous devant vos grandes destinées? Ne laissez pas à ceux qui vous aiment la pensée désolante qu'il n'y a en vous que des aspirations et que votre caractère n'est pas assez fortement trempé pour servir la

vérité jusqu'à affronter tous les obstacles et vous exposer au martyre. »

Au moment où cette lettre était remise à Julio, il faisait ses préparatifs pour monter en voiture et se rendre à la Clavière, afin de consacrer à sa tante et à sa Louise chérie les dernières heures que le despote archevêque lui accordait de passer à T.

Malgré tous les ménagements que prit Julio en annonçant la triste nouvelle de sa disgrâce à sa vieille tante, le coup n'en fut pas moins terrible pour elle. Il lui fut impossible de ne pas voir dans ce dernier trait une preuve de la persécution systématique organisée contre l'infortuné vicaire.

Louise, pour la première fois de sa vie, eut le courage de dire tout haut sa pensée devant sa tante. Elle s'écria avec l'accent d'une indignation profonde :

— Voilà l'œuvre des Jésuites et des moines!

La séparation de Julio et de Louise fut déchirante. Quoique un autre amour fût au cœur de la jeune fille, il n'avait rien détruit de ces sympathies de sœur à frère qui sont un amour d'une autre sorte, tout aussi adhérent à l'âme, tout aussi énergique.

— Notre pauvre tante s'affaisse de jour en jour, dit Julio. Dieu sait ce que la cupidité de nos persécuteurs nous laissera de fortune; mais, quoi qu'il

arrive, songe que tu as un asile auprès de ton frère.

La pauvre enfant comprit ce jour-là toute l'horreur de sa position. Si la spoliation qu'elle avait trop le droit de redouter venait à avoir lieu, un instinct de femme lui montrait tout son avenir brisé. — Verdelon voudrait-il de l'orpheline sans fortune? Son cœur la suivrait-il dans les gorges des montagnes pyrénéennes? N'aurait-il pas bientôt d'elle un complet oubli? Et puis quelle vie que celle d'une jeune femme accoutumée à l'existence brillante d'une grande ville et jetée tout à coup dans l'obscurité désolante d'un pauvre presbytère, avec un jeune prêtre que la fatalité semblait condamner déjà aux longues angoisses de la persécution!

Julio devait partir de la Clavière le lendemain matin pour prendre à T. quelques meubles et ses livres, et se rendre directement à Saint-Aventin.

Il embrassa sa tante avec ce serrement de cœur qui semble vous dire : C'est un dernier adieu.

Louise prolongea tant qu'elle put, dans la nuit, ses épanchements avec Julio. Vers minuit, elle se retira enfin, pour ne pas trop prendre sur le sommeil du pauvre frère.

Julio, demeuré seul, répondit en ces termes à

la lettre qui lui conseillait de refuser le poste de Saint-Aventin :

« La Clavière, le ... 1859.

« Votre lettre, excellent monsieur, m'est arrivée hier au moment où je quittais T. pour me rendre ici auprès de ma vénérable tante et de ma sœur. Vous le comprenez, c'était pour des adieux, et ils ont été bien tristes.

« Oh ! non, je ne recule pas devant le rude apostolat dont Dieu m'a donné la mission glorieuse. La persécution, aujourd'hui même, le consacre encore. Meurtri par l'injustice et par la haine, je me sens plus fort pour la grande œuvre, parce que Diéu est toujours avec les victimes contre les bourreaux.

« La pensée que vous me suggérez dans un langage si chaleureux et en même temps si flatteur m'est venue; mais une grave raison me retient : j'espère que vous en comprendrez la valeur.

« Je suis très-jeune; j'ai besoin encore de longs travaux et de nouvelles études. Avec mes grandes aspirations, je sais qu'il me manque ce positivisme que seules donnent quelques années de plus, et qui ne peut s'associer avec la tendance trop ardente du jeune âge à tout ce qui est enthousiasme et idéal. Vous l'avouerai-je ? Si je vois très-nettement le but; si les malheurs du catholicisme, sa profonde déca-

dence, l'abîme où l'entraînent des écrivains ignorants, flatteurs, intéressés ou énergumènes stupides, m'apparaissent dans leur triste réalité ; si j'ai la certitude d'assister avant peu au dernier craquement de cet édifice vermoulu qu'on peut appeler historiquement le catholicisme du moyen âge, je n'ai pas encore la complète intuition des moyens pratiques auxquels il faille recourir pour reprendre les matériaux de l'édifice écroulé et reconstruire l'Église nouvelle.

« A l'heure présente, l'Italie est en feu. Tout s'y prépare pour une révolution. La Rome papale assiste aux dernières splendeurs de ce règne temporel des souverains pontifes, pendant lequel le clergé catholique s'est assoupi sur les souvenirs de sa gloire passée, sans rien prévoir du triste affaissement qui devait suivre cette longue période d'immobilité au sein du monde moderne.

« Le clergé se réveille aujourd'hui tout étonné que l'humanité ait marché. Autour de lui l'homme a grandi démesurément ; et le clergé ne peut comprendre qu'il refuse de se blottir encore dans les langes usés dont il fut enveloppé à son enfance.

« Il n'est pas difficile de prévoir qu'il y aura un cataclysme en Italie. Comment se fera la révolution italienne? Je l'ignore : mais infailliblement elle aura lieu. Le haut clergé, qui par ses intérêts et par ses instincts est hostile à toute réforme spi-

rituelle et politique, ne reculera pas dans la lutte. Comme la leçon du passé ne profite jamais aux corporations, il soutiendra jusqu'au bout son système d'opposition à toute transformation politique et religieuse. Il ne tardera pas à se trouver en face des haines populaires. L'antagonisme sera violent. Rome aura ses anathèmes, vieilles armes auxquelles elle ne croit pas beaucoup, mais dont elle se sert encore comme d'une espèce d'épouvantail. Un dernier cataclysme aura lieu alors; et le vieux monde religieux, construit sur l'idéal de Hildebrand, sera abîmé dans sa poussière.

« Je ne crois pas que l'époque de cet effondrement de la vieille monarchie papale soit bien éloignée. Cinq ou six ans à peine marqueront les lentes pulsations de son agonie. Je veux prendre ce temps pour me recueillir, et je reparaîtrai lorsque le monde catholique, épouvanté des derniers ébranlements de la tempête, pourra comprendre un peu qu'il y ait sagesse à s'occuper d'un ordre nouveau, destiné à surgir au-dessus des ruines du régime écoulé.

« Voilà pourquoi je ne veux pas consumer ma jeunesse dans une lutte douloureuse pour moi et en réalité impuissante. Je m'en rapporte, pour le travail de démolition du vieux édifice politique de la papauté, aux maladresses de ceux qui s'offrent à Rome pour l'aider à le soutenir.

« Tant que l'ancien ordre temporel subsistera à Rome, il y a folie à vouloir rien tenter de sérieux et de pratique dans l'ordre spirituel. Les réformes, même les moins hardies, y seront toujours regardées comme une entreprise audacieuse contre l'autorité du pontife suprême. Et ce n'est pas de réformes partielles que l'Église a aujourd'hui besoin. Mais le jour où la monarchie papale cessera de marcher avec son mécanisme séculaire, l'heure sera venue de travailler à un régime nouveau qui devra fonctionner avec plus de grandeur.

« Je ne dis pas qu'il n'y aurait alors aucune difficulté sérieuse ; mais comme l'Église ne périt pas, lorsque ses institutions, œuvre des siècles et non de Dieu, tombent autour d'elle, elle trouvera dans sa constitution, même dégagée de la rouille du moyen âge, les éléments d'un ordre nouveau, propre à leur assurer une nouvelle vie à travers les siècles.

« Vous comprenez donc qu'il y a prudence à me réserver pour l'heure de cette reconstruction de l'édifice dont l'éboulement a commencé depuis bien des siècles. Ma tâche sera toujours rude, car alors que de décombres à déblayer ! mais elle sera fructueuse. Aujourd'hui il me serait dit : Sacrilége, pourquoi viens-tu appuyer de ta main l'arche sainte ?

« Méditez, monsieur, le point de vue nouveau

sous lequel je vous montre la question religieuse.

Aux profondes tristesses des amis fanatiques du passé, à la violence de leur langage, aux souillures de persécution et de haine dont ils déshonorent leur drapeau, vous reconnaîtrez le signe prochain de leur chute suprême. Nous, les hommes nouveaux dans le noble travail de la régénération de l'Église chrétienne, nous n'avons besoin que de patience.

« Recevez l'expression de ma bien vive gratitude pour l'intérêt personnel que vous voulez bien me témoigner. La Providence qui veille sur l'oiseau des champs n'oubliera pas l'exilé de Saint-Aventin.

« JULIO. »

Julio partit le soir même pour la montagne.

Le laisserait-on longtemps dans cette obscure retraite? Le génie persécuteur des natures droites, des esprits indépendants parmi le sacerdoce, ne viendra-t-il pas, au moyen d'un odieux espionnage troubler une vie inoffensive et utile à un bon peuple? Serait-il enfin à l'abri des haines de la famille de Loyola?

Julio ne se faisait-il pas sur ce point quelques illusions encore?

TROISIÈME PARTIE

UN

PRESBYTÈRE DANS LA MONTAGNE

I

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE JULIO

Août 1859.

Depuis un mois, je suis installé dans mon presbytère de Saint-Aventin. C'est petit et pauvre; mais je sens déjà que je m'y accoutumerai. Une bonne vieille, dont tout le village m'a garanti l'honnêteté, viendra chaque jour préparer mes repas et mettre de l'ordre dans mon humble ménage. J'ai des goûts simples : je serai toujours content.

Ces deux choses réglées, me voilà libre.

Quelle destinée singulière me transporte, comme par le souffle d'un ouragan, de la vie active et intelligente d'une grande ville à l'existence casanière d'un pauvre village de la montagne! Bonne Providence, je ne vous accuserai pas. Est-ce que vous n'avez pas vos desseins en toutes choses? Et quelle stupidité d'oublier que vous savez mieux que nous-

mêmes par quelle voie rude ou facile doit s'accomplir notre pèlerinage ici-bas? Soyez béni, ô mon Dieu!

Puis, ma montagne est si belle; je vais tant l'aimer! Je pourrai m'y livrer à mon goût pour les sciences naturelles. Que d'études intéressantes à faire! Je sais que la flore pyrénéenne est une des plus riches de l'ancien monde. Avant deux ans, j'aurai un magnifique herbier. Quelle bonne aubaine pour mes longues soirées d'hiver! Il faudra classer, étiqueter tous ces petits trésors, depuis la saxifrage pyramidale que j'aime à cueillir aux flancs des rochers avec sa large rose de feuilles, depuis la ramondia, cette gracieuse primevère qui refuse, l'orgueilleuse, de venir habiter nos plus beaux parterres, jusqu'au petit saule rampant, le dernier arbuste qui végète dans le voisinage des glaciers.

Me voilà donc dans une vie toute nouvelle, où je me trouverai mieux avec Dieu, avec la nature, avec moi-même : Dieu, qui dans sa bonté mesure le souffle à la brebis que l'on dépouille de sa toison; la nature, qui étale ici toutes ses splendeurs; moi-même, plus libre des mille liens dont nous enserre la vie du monde et tout entier à ces méditations longues et calmes qui prennent dans la solitude plus de clarté.

Ma première visite a été pour le curé de Lu-

chon. Je l'ai trouvé horriblement prévenu. Dans notre monde clérical, il ne nous suffit pas de frapper nos victimes, nous aimons encore à les flétrir. L'archevêque lui aura écrit de sa bonne encre sur cette brebis galeuse qu'il lui recommande vivement de surveiller, de peur que son contact n'infecte le troupeau. M. le doyen avait déjà commencé à remplir sa mission. Il y avait chez lui les curés des villages de Saint-Mamet et de Cascarille. Ce sont mes anciens condisciples. Ils m'ont à peine salué; et j'ai vu à leur embarras que, s'ils l'avaient osé, ils auraient dit ne pas me connaître. Il est évident que mes moindres actes vont être épiés. Me voilà placé sous la surveillance de la haute police archiépiscopale.

Puisque je suis sincère avec ce papier sur lequel je dépose mes sentiments les plus intimes, je dois confesser qu'il y a en moi un sentiment de révolte contre toutes ces bassesses. Julio, ne te fais pas illusion! tu vas être dorénavant le paria du clergé de T. Cette pensée, qui s'est présentée à moi pour la première fois, m'a rempli le cœur d'une indicible amertume. Mais enfin le rôle du persécuté est plus noble que celui de l'argousin qui l'espionne. J'ai mesuré ces pauvres gens à cette pensée qui m'a rendu tout mon calme.

Quand M. le doyen sera embarrassé pour faire son rapport sur ma conduite, je suis tout prêt à lui

raconter minutieusement ce que j'aurai fait et dit. Il faut être bien avec son geôlier, tout en l'estimant ce qu'il vaut.

Si j'ai trouvé des cœurs glacés dans les hommes de ma robe, mes chers montagnards me semblent tout disposés à voir en moi leur meilleur ami. Ils avaient accouru de toute la montagne le jour de mon installation. Après le discours mystique et banal de M. le doyen qui présidait cette petite cérémonie de la part de l'archevêché, je suis monté en chaire et j'ai parlé raison et cœur à la nouvelle famille dont je deviens le père. Si mon habitude de la chaire ne me trompe pas, mes paroles simples et franches ont produit une grande sensation sur ce peuple qui ne peut entrer en rien dans les haines de mes persécuteurs. Après la cérémonie, M. le doyen, comme pour fuir le pestiféré, a refusé aussi poliment que possible le modeste déjeuner que nous avait préparé mère Marthe, et il est parti. Je n'ai été ni obséquieux, ni rodomont avec lui. Il y a des hommes qu'on ne peut vaincre qu'au moyen de la dignité ; mais on est maître d'eux quand on les a forcés à avoir pour nous de l'estime. J'espère en arriver là avec M. le doyen.

Les anciens, les patriarches de la commune, ayant à leur tête le maire, demi-bourgeois, demi-manant, qui m'a paru un assez brave homme, sont venus spontanément, au sortir de l'église, me remer-

cier du bien que leur avait fait ma parole. J'ai su par Marthe que cette petite démonstrationavait été tout à fait improvisée. Quelques vieillards avaient dit : Allons saluer M. le curé et lui dire combien nous sommes contents; les autres les avaient suivis, et le maire s'était réuni à eux. J'ai horreur des compliments officiels. Celui de mes bons montagnards partait du cœur; j'y ai été sensible. D'ailleurs je ne crains rien. J'ai un secret infaillible : je serai bon pour enx; ils m'aimeront.

Verdelon m'a écrit. Sa lettre est singulière, c'est embarrassé. Il me parle de Louise, des joies douces de la Clavière, du bonheur qu'il a éprouvé en revoyant les lieux où il avait vu Louise pour la première fois. Et au milieu d'un long dédale de périphrases, telles que les avocats en ont au service de toutes leurs causes, je trouve presque une déclaration d'un projet de mariage avec ma sœur. Tout cela y est clairement, sauf le mot mariage qu'il n'a nullement articulé.

Oh ! que cette lettre m'a fait de mal !

Voilà les sérieuses douleurs de ma vie qui commencent. Hélas! j'avais fait le plus doux rêve, le rêve de ceux qui ont de l'enfance dans le cœur, qui font passer les voluptés de l'esprit avant celles des sens et qui comprennent des amours faits pour remplir toute une existence, même avec la privation de la couche nuptiale. J'ai accepté sans trop

de répugnance les rudes privations du célibat, avec la pensée que les joies pures d'une amitié de frère et de sœur compenseraient pour moi le sacrifice des joies de la vie de la famille. Si ce bonheur dont j'ai caressé l'espérance depuis ces dix longues années où l'adolescent étouffait en lui les plus ardentes aspirations, si ce bonheur allait m'être ravi!

Si Verdelon aimait Louise comme elle mérite d'être aimée! Mais non : dans cette lettre, pas plus que dans les demi-confidences qu'il m'a faites au moment de sa sortie du séminaire, je ne vois rien qui décèle un amour vrai; il y a ces je ne sais quelles réticences de l'homme qui craint de s'engager trop. Mais quand il voit Louise à la Clavière, cette loi de prudence doit être oubliée. Il se fait aimer, j'en suis sûr, et, à défaut de paroles réciproquement données, il y a cet accord muet du regard sur lequel ceux qui aiment ne se trompent pas.

Oui, Louise aime Verdelon! Je m'explique maintenant certaines paroles, certains regrets, une vague tristesse qui se sont fait jour pendant nos longs adieux à la Clavière. Elle m'a paru bien froide quand je lui ai parlé de l'asile qu'elle trouverait toujours auprès de moi.

Mon Dieu, que je souffre! Voir s'évanouir à jamais ses espérances!

Insensé, dans mon imagination d'enfant je m'étais figuré une vie d'amour idéal avec l'être que j'aime le plus au monde! Je n'avais oublié qu'une chose, c'est que ma sœur voulût toujours se contenter de cet idéal. Malheureuse Louise, tu brises ce cœur de frère qui ne saurait comprendre l'existence sans toi!

Pourtant, ne suis-je pas un vil égoïste? Si Louise aime Verdelon, quel droit aurais-je de lui interdire ce que je blâme, comme d'une imprudence suprême, mon Église de m'avoir ravi?

Quand son cœur n'aurait pas parlé encore, demandée en mariage par Verdelon, sera-t-elle insensible à la distinction de mon ami, à sa belle position dans le monde, à cet avenir de prospérité sociale qui plaît tant aux jeunes femmes? Dois-je prendre sur moi, par un calcul misérable, de mettre le moindre obstacle à des aspirations aussi légitimes?

Mais Verdelon demandera-t-il la main de Louise? Il connaît mes appréhensions au sujet de la captation de l'héritage de ma tante par les Jésuites; il les partage. Ne serait-ce pas là la cause de ses réticences, de ses hésitations? Oh! s'il en est ainsi, il n'est pas digne de Louise; elle le comprendra, et alors!...

Oh! oui, je suis égoïste, profondément égoïste; ce qui briserait peut-être le cœur de ma sœur

devient pour moi une espérance. Je rougis de moi-même. O ma Louise bien-aimée, sois heureuse, et s'il ne fallait pour cela que broyer mon pauvre cœur, non, Louise, je ne te refuserais pas ce sacrifice!

Et puis, qu'ai-je à offrir à ma sœur en compensation d'un brillant avenir? Ce triste presbytère avec ses murs de granit, cette pauvre salle où se prépare et se prend le repas, une de ces petites chambres sombres et basses, lambrissées de planches de sapin disjointes de vétusté où s'écoulera sa jeunesse, espèce de prison cellulaire où elle me maudira en secret de l'avoir sacrifiée à mon affection égoïste.

Non, je ne serai pas le geôlier de ma sœur. Je me plains de mes tyrans ; pourquoi serais-je le sien?

II

AUTRE FRAGMENT DES MÉMOIRES DE JULIO

Septembre 1860.

Ma vie de pasteur a ses consolations. Ignorance, superstition, routine, voilà ce que j'ai trouvé en arrivant au milieu de ce pauvre peuple. C'est l'héritage que m'ont légué les relations sacerdotales qui se sont succédé à Saint-Aventin depuis dix siècles. Je sens que je pourrai déraciner peu à peu tout cela. J'accoutume nos bons montagnards à comprendre et je les trouve sensibles à l'attention que j'ai de leur parler le langage le plus simple. Je ne leur propose qu'une idée à la fois : je la présente sous plusieurs faces. J'instruis ces hommes comme on instruit les enfants. Je m'aperçois déjà de l'avantage de cette méthode. Depuis l'allocution de M. le doyen, qui fut assaisonnée de textes, je n'ai pas prononcé dans ma chaire un seul mot de

latin. Mes bonnes gens ont remarqué cela; et quand ils parlent de leur curé, le plus grand éloge qu'ils croient pouvoir en faire est de dire. Le nôtre ne parle jamais latin. Mes instructions sont très-courtes. Les harangues de Démosthène au peuple le plus spirituel de la terre ne duraient jamais plus d'une demi-heure. Comment mes sauvages pyrénéens supporteraient-ils de longs discours?

Jeudi dernier, nous avons eu à Luchon un dîner officiel chez le curé. C'était la fête patronale de la paroisse. Je m'y suis rendu. Le clergé du canton était là au grand complet. J'ai remarqué que j'étais pour tous l'objet d'une vive curiosité. Ces réunions sont d'ordinaire fort gaies. Il y a dans les séminaires une tradition de facéties qui se colportent ensuite dans les réunions des presbytères. Elles n'ont rien de bien piquant; mais toutes vulgaires qu'elles soient, elles excitent le bon gros rire. J'ai pris part, pendant le dîner, qui a duré trois heures, à l'hilarité de mes confrères. On a beaucoup mangé, beaucoup bu, beaucoup crié. J'étais placé au bout de la table, comme le plus jeune et le nouveau venu, auprès du curé de la Vallée-du-Lys, petite paroisse perdue comme la mienne dans l'une des dernières vallées pyrénéennes. J'ai causé avec lui et il m'a paru plus simple, plus vrai, d'un meilleur ton que le vulgaire de la compagnie.

C'est, comme moi, un pauvre proscrit. Ne s'est-il pas avisé de prêcher, à Saint-Bertrand de Comminges, où il était vicaire, contre les excès de la dévotion à Marie, contre les confessions trop fréquentes des dévotes qui prennent aux prêtres de longues heures et n'en deviennent ni plus indulgentes pour le prochain, ni plus assidues aux devoirs de la famille? Une cabale s'est montée contre lui. Le curé, qui donne dans le dévotisme, a fait un rapport terrible à l'archevêché. Il a représenté le vicaire comme une espèce de libre penseur et d'impie qui attaquait la Vierge et les pratiques de piété! Le vicaire, mandé à T., a reçu une verte semonce et a été expédié dans la montagne, pour lui apprendre à ne plus critiquer les dévotes et à ne pas attaquer le Marianisme.

Après le dîner nous nous sommes rencontrés un moment dans le jardin. Il m'a fait comprendre qu'il était comme moi l'objet d'une surveillance peu bienveillante. Partout les déshérités, les proscrits se tendent la main. Nous nous sommes promis de nous voir quelquefois, malgré les difficultés des chemins à travers l'immense contrefort qui sépare la vallée de l'Arboust de la vallée du Lys.

Mais, dans mes herborisations, cette course ne me paraîtra pas trop longue. D'ailleurs, l'isolement absolu me tuerait. Je sais que j'ai besoin d'un ami.

. . . .

Nous avons ici une lacune de plusieurs mois dans les mémoires du jeune curé de Saint-Aventin. Nous retrouvons d'autres fragments portant la date d'avril 1860, dans lesquels se continue son récit.

« Je reçois à l'instant la lettre suivante :

« Archevêché de T.

« Monsieur le curé,

« La paroisse de Saint-Aventin est une de celles du diocèse de T. qui a été le plus longtemps privée de secours spirituels. Votre prédécesseur était un vieillard infirme qui n'a jamais voulu prendre sa retraite. Il a beaucoup négligé l'instruction de son peuple. Les bons Pères capucins de T. sont disposés à prêcher des retraites paroissiales partout où ils seront demandés. Je me suis décidé à envoyer à Saint-Aventin l'un deux, le Père Basile. C'est un homme de Dieu, très-avancé en spiritualité et bien propre aux missions des campagnes. Il vous arrivera la veille du 1er mai, pour inaugurer chez vous le mois de Marie. Veuillez annoncer à votre troupeau qu'il y aura instruction par ce révérend Père, chaque soir, dans votre église, pendant tout le mois, et engagez fortement vos fidèles à profiter des grâces de cette petite mission.

« J'espère aussi, monsieur le curé, que les exemples des vertus sacerdotales du révérend Père Basile seront profitables au jeune pasteur, comme aussi je ne doute nullement que le pieux missionnaire ne trouve auprès de vous le respect et la vénération que vous devez à son âge et à son caractère.

« N'oubliez pas qu'il vient dans votre église au nom de votre archevêque.

« PIERRE-FRANÇOIS, archevêque de T. »

« Cette lettre, où n'éclate guère la bienveillance d'un successeur des apôtres, ne me demandant pas de réponse, j'attendrai paisiblement le révérend Père Basile. J'ai bien peur que cet homme si avancé en spiritualité ne vienne semer l'ivraie des dévotions puériles dans le champ du père de famille. Mais aussi j'espère qu'il citera beaucoup de latin, qu'il se perdra dans les nuages de son mysticisme, et qu'après son départ je retrouverai mon peuple, qui probablement, pas plus qu'ailleurs, ne se passionne pour les moines, tout disposé à entendre encore avec plaisir la parole du jeune prêtre, son ami. Laissons donc passer le révérend Père. »

III

DEUX COUPABLES

Le lendemain du jour où Julio recevait l'annonce de l'arrivée du Père capucin, le presbytère de Saint-Aventin devenait la scène d'un drame étrange.

Environ une heure avant le coucher du soleil, une jeune fille qui paraissait avoir de vingt à vingt-deux ans suivait la route rapide qui mène de Luchon à Saint-Aventin et de là, gravissant le col élevé qui est un des prolongements de la montagne d'Esquiéry, conduit dans la vallée d'Oo. Cette fille avait le costume du pays, mais plus riche; l'étoffe en était fine et la coupe élégante. C'était donc une Pyrénéenne des vallées voisines. Des bons montagnards qui la virent passer, aucun ne la reconnut. On crut même s'apercevoir qu'elle cherchait à cacher son visage. Sa marche était bien lente, comme si elle eût porté un fardeau. Elle n'avait

pourtant à la main qu'un parapluie d'étoffe rouge et un petit paquet de linge d'un poids léger.

On remarqua qu'elle s'arrêta longtemps au pied de la grande côte sur laquelle se dresse le village et où se trouve adossée la petite chapelle rustique de Saint-Aventin, ouverte sur le devant et présentant un long banc de granit où s'agenouillent ceux qui viennent faire leurs dévotions à ce pèlerinage célèbre.

Il est rare qu'on ne voie pas des cierges allumés sur ce banc, et, dans la saison rigoureuse, quelquefois les passants s'abritent pendant les rafales sous le toit de la chapelle qui s'avance en encorbellement et forme ainsi une espèce de porche. Souvent même le pauvre s'établit sur le seuil protecteur, où il semble être chez lui, et de là, tendant la main à travers ses haillons, demande l'aumône aux voyageurs avec la vieille prière :

« Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît ! »

La jeune Pyrénéenne resta longtemps à genoux sur cette froide pierre, comme ensevelie dans une profonde douleur. Des soupirs, des sanglots étouffés furent entendus par deux femmes du village qui la virent dans cette posture immobile et pensèrent qu'elle accomplissait un vœu pour une mère mourante. Elle se leva, chancelant de faiblesse, et se mit à suivre la route parfaitement frayée par les voitures et sur laquelle nul voyageur ne peut

s'égarer. Le soleil était couché quand elle arriva au village. Elle se dirigea, sans parler à personne, sans regarder autour d'elle, vers la porte de l'église où elle entra, comme si cette église eût été le but réel de son voyage. Quoiqu'il fût bien tard, on s'occupa peu de ce fait, l'église de Saint-Aventin étant très-fréquentée par les pèlerins.

Bientôt chaque famille, revenue des travaux de la montagne, c'est-à-dire uniquement, à cette époque, de l'exploitation des bois, se mit à prendre le repas du soir, et il ne fut plus question de l'étrangère.

Cependant la nuit, et une nuit profonde, était arrivée. Beaucoup de neige couvrait encore les parties mal abritées de la vallée. Elle n'avait fondu que sur les coteaux exposés plusieurs heures du jour aux premières chaleurs d'avril. Un vent sec et sifflant descendait des hauteurs du lac d'Oo et menaçait d'une forte gelée pour la nuit et pour le lendemain. Plus de bruit dans le village, plus de bestiaux ramenés de l'abreuvoir, plus de chiens aux aboiements de toutes les heures. De loin en loin, l'écho rendait les sons sourds et monotones des cascades du torrent de l'Arboust, tombant de rochers en rochers au fond de la vallée, à plus de deux cents mètres au-dessous de Saint-Aventin.

Marthe avait tout disposé dans le presbytère et

s'était retirée chez elle. Julio était seul. Il songea à se rendre à l'église pour en fermer la porte et mettre de l'huile dans la lampe qui brûle devant l'autel.

En s'agenouillant à l'entrée du sanctuaire qu'il éclairait de la lumière vacillante d'une petite lanterne, il lui sembla entendre comme un murmure de prières et de soupirs. Il s'étonna peu d'abord. Quelquefois des femmes pieuses terminaient leur journée en venant après les rudes fatigues, souvent, hélas! après d'autres peines plus amères, épancher leur âme dans la prière et chercher, dans la solitude de la maison de Dieu, l'oubli des souffrances d'une vie pauvre ou douloureusement éprouvée.

Quand Julio eut rallumé la lampe qui jeta quelques instants une assez vive lumière dans la nef, il aperçut la jeune fille àgenouillée tenant dans ses mains la grille de fer ouvragé, chef-d'œuvre de serrurerie du moyen âge admiré par tous les voyageurs, qui sépare le cœur de la nef de cette tant vieille et tant curieuse église de Saint-Aventin.

Le jeune pasteur ouvrit la grille, regarda l'étrangère et comprit qu'il y avait là quelque peine de cœur racontée à Dieu. La pauvre enfant était pâle : des larmes mal essuyées reflétaient, comrne le poli du marbre, les faibles lueurs de la lampe.

Julio craignit de troubler une profonde douleur;

il s'arrêta. Toutefois, comme la nuit était avancée, il se hasarda, avec une voix d'une extrême douceur, à dire à cette femme agenouillée :

— Je désirerais fermer la porte : voudriez-vous sortir?

— Monsieur le curé, je ne le puis pas; j'attends ici quelqu'un.

Ces mots furent dits d'une voix tremblante qui dénotait une vive inquiétude. Et la tête de la pauvre fille se tournait instinctivement vers la porte, comme si, à tout instant, l'être impatiemment attendu allait en franchir le seuil.

— Vous attendez quelqu'un, mon enfant?

— Oh! oui, monsieur le curé.

Et, le cœur débordant, la jeune fille éclata en sanglots, comme si la pauvre âme se fût brisée par l'aveu d'une honte.

— Mon enfant, ne vous désolez pas ainsi. Je suis prêtre; mais, quoique bien jeune, je sais, comme les vieillards, ce que c'est que la douleur. Ayez confiance en moi. Dieu est devant nous, et je vous jure par cet autel que je ne vous trahirai pas.

— Impossible, monsieur le curé, impossible. Oh! moi, je pourrais tout vous dire, et ce serait mon bonheur!... J'étouffe de remords.

Elle s'arrêta.

Elle continua ensuite :

— Mais pour rien au monde je ne nommerais

celui que j'attends; j'aimerais mieux mourir à vos pieds que de vous le faire connaître. O mon Dieu! quel malheur!

Et la tête effarée de la Pyrénéenne se tournait encore vers la porte, exprimant presque en même temps le désir ardent de voir entrer celui qu'elle attendait et la crainte qu'il ne fût reconnu par Julio.

Elle continua :

— De grâce, monsieur le curé, au nom de Dieu, au nom de la sainte Vierge dont, toute souillée, je ne devrais pas prononcer le nom, de grâce respectez le silence que je m'impose, ne cherchez pas à pénétrer notre secret. Lui, il n'est pas comme les autres... il ne peut pas avouer notre amour... Monsieur le curé, ayez pitié de nous. Je vous en ai peut-être déjà trop dit. Laissez l'église encore ouverte et quand nous serons partis...

— Mais, mon enfant, partir? Où aller par cette nuit si sombre, par ce vent furieux? Vous ne voulez pas être connus? Votre pensée serait-elle donc de ne pas vous arrêter dans ce village et de continuer votre route?

— Oh! certainement, monsieur le curé. Il ne faut pas que nous soyons connus. Tant mieux que la nuit soit bien sombre! tant mieux! nul ne pourra nous voir. Nous nous guiderons sur la route de la vallée d'Arrau, comme nous pourrons. D'ail-

leurs nous serons ensemble et s'il nous arrivait de périr...

— Que dites-vous là, pauvre créature? Écoutez, mon enfant. Je sens que j'ai deux devoirs à remplir : l'un, et c'est le plus urgent, celui de vous sauver tous les deux; l'autre, de faire respecter la sainteté de cette église pour qu'elle ne soit pas un lieu de rendez-vous profane. Je vous promets de laisser quelques moments encore la porte de l'église ouverte. Mais soyez franche, dites-moi d'où vous venez.

— De la vallée du Lys; j'ai suivi la route de Luchon.

— Et lui?

— Lui, il doit arriver par le chemin de traverse, passer à la montagne de Super-Bagnères, descendre en face de Saint-Aventin, traverser le torrent sur le pont et me joindre ici.

— Mais il va se perdre!

— Oh! que non : il connaît parfaitement la montagne.

— Mais la nuit est si affreuse! Puis, mon enfant, si les neiges sont fondues sur le versant de la vallée du Lys, elles ne le sont pas de ce côté-ci de la montagne qui est en plein nord. Il n'y a plus de chemin visible, mais des amas de neige devenant d'affreux glaciers. Puis le torrent est extrêmement gonflé! Vous parlez de pont : savez-vous que

ce n'est qu'un tronc d'arbre, et la vapeur du torrent agité y entretient une humidité constante qui, par ce vent froid, est changée en verglas?

— Nous n'avions pas songé à cela. O mon Dieu, sauvez-le!

— Puis la nuit est si profonde en ce moment! Il y aurait danger à traverser le torrent même dans les beaux jours où les eaux sont basses.

— Que faire? mon Dieu, que faire? Il devait être rendu le premier; il devait m'attendre dans l'église quelques instants après le soleil couché.

— Voilà plus d'une demi-heure que la nuit est entièrement venue : il est en danger dans la montagne. Eh bien! ma fille, nous n'avons pas de temps à perdre. Vous êtes une enfant et je suis un homme. Écoutez-moi : voici ce que je dois faire. Je ferme la porte de l'église; vous venez au presbytère. Je prends une grande lanterne et je vais au-devant du voyageur égaré. S'il aperçoit de loin la lumière, il se dirigera vers moi. J'emporte une longue et forte corde que je lui jetterai au delà du torrent. Allons! et que Dieu nous soit en aide!

Julio n'attend pas un mot de réponse. Il se précipite vers la porte de l'église dont il pousse les énormes verroux, et tenant sa petite lanterne, il introduit la jeune fille dans la salle basse du presbytère où petille un bon feu. Il allume une lampe, se chausse d'énormes guêtres, s'enveloppe

d'un paletot de grosse étoffe grise du pays, se couvre la tête d'un grand feutre, et se munit de cordes, de son bâton ferré et d'une lanterne.

— Merci, s'écria avec attendrissement la jeune pyrénéenne; que Dieu vous récompense! vous serez son sauveur.

Julio sort du presbytère et se dirige, par un chemin abrupt taillé en lacet sur le flanc des rochers de Saint-Aventin, vers le torrent de l'Arboust.

— Pourvu, disait-il, que j'arrive à temps et que le malheureux puisse apercevoir cette lumière.

Et de minute en minute il faisait tournoyer la lanterne, l'élevant à la hauteur de ses épaules pour qu'elle parût un signal au voyageur en détresse.

Au moment où Julio arrivait à environ cent mètres de distance du petit pont, il se trouvait sur une espèce de plate-forme, formée par les rochers à pics entre lesquels passe le torrent. Il lui sembla entendre comme un vague bruit de voix humaine se perdant au loin en gémissements prolongés.

— C'est lui! c'est cet imprudent! Oh! que l'amour fait faire des folies! Quelle idée absurde de s'aventurer dans cette saison au milieu des neiges!

Julio se disposait à écouter encore, mais une rafale violente descendant des hauteurs d'Esquiéry s'engouffra avec un tel fracas dans cette gorge

horrible que si, par bonheur, il ne se fût pas trouvé dans ce moment abrité par une large saillie de rochers, il eût été emporté au fond de l'abîme. Adossé à cette roche protectrice, et se cramponnant par prudence à de fortes branches d'airelles qui sortaient de terre, Julio brava quelques instants le courant d'air impétueux dont les secousses faisaient trembler le sol.

Que faire cependant? Il lui semblait qu'au milieu des mugissements de la tempête s'élevaient des gémissements de voix humaine, tels qu'il croyait les avoir entendus déjà. Avancer plus loin, descendre sur le bord du torrent, c'était s'exposer à une mort certaine, dans ce moment où le vent terrible balayait avec rage l'étroite vallée.

— Mais le malheureux! peut-être il s'agite dans les dernières angoisses du désespoir.

Julio n'écoute plus cet instinct de conservation personnelle si puissant dans l'homme, qui arrête les courages les plus intrépides. Il recommande son âme à Dieu.

J'ai à sauver un frère, marchons!

Et s'appuyant fortement sur son bâton ferré, resserrant son vêtement pour qu'il donnât le moins de prise que possible au vent furieux, il s'avança d'un pas ferme vers la petite anse, garnie de troncs noueux de vieux arbres, où se trouve l'échancrure étroite par laquelle s'écoule le torrent. Le voilà

devant ce petit pont formé d'une seule bille de sapin équarrie que les hardis montagnards traversent chaque jour en se jouant quand ils vont à leurs travaux.

Julio s'approche : la tempête est toujours horrible, la nuit toujours profonde. Il est effrayé en présence de cette nature irritée qui semble menacer l'homme de l'emporter comme un grain de poussière. Ce qu'il avait redouté se présente devant lui et le remplit de terreur. Le tronc d'arbre qui sert de pont, recouvert de verglas, n'est plus qu'une flèche gigantesque de cristal de roche que les lueurs de la lanterne font étinceler de mille feux.

Cependant la rafale en furie a des intermittences. Le torrent écumeux semble apaiser ses mugissements et le bruit de voix humaine entendu déjà par Julio arrive cette fois à son oreille avec netteté. C'est le voyageur ; il n'y a plus de doute possible.

— Mon Dieu, que faire? Poser deux fois le pied sur la surface glissante du tronc d'arbre que fait trembler la secousse du torrent, c'est se condamner à une mort certaine.

Et pourtant il se fait un peu de calme dans la tempête. S'il y avait un moyen d'arriver à l'autre bord à l'aide de la corde...

Une pensée lumineuse arrive à Julio. Il rôde quelques instants sur les bords du sentier abrupt

qui joint le pont, et prenant un fragment anguleux de granit d'un poids assez lourd pour offrir une sérieuse résistance, il l'emporte et y attache fortement une des extrémités de la corde.

Quand il se fut assuré que les nœuds étaient solides, il plaça la lanterne dans le creux d'un arbre auquel le pont était appuyé. Toute la lumière ainsi concentrée éclaira l'autre côté du torrent.

Julio s armant alors de courage, par un de ces mouvements que la volonté de l'homme imprime à l'organisme, lança avec force le bloc anguleux qui alla s'arrêter au delà du pont au milieu d'éboulements énormes de rochers et s'y ancra fortement.

— Pauvre frère! qui que tu sois, tu seras sauvé!

Alors, faisant tendre la corde de toute la puissance de ses bras, il l'amarra à un mètre de hauteur autour du tronc noueux de l'arbre. Puis il coupa deux morceaux de la corde qui lui restait : il en plaça un autour de son corps, se proposant de se soutenir à l'aide d'un nœud coulant à la corde tendue, à peu près comme les barques qui traversent un fleuve, retenues contre le courant par une poulie glissant sur un câble qui unit les deux rives. L'autre morceau de corde fut mis avec beaucoup de précaution à sa ceinture, ainsi que la lanterne si précieuse dans ce moment de grave danger.

Pour plus de prudence, au lieu d'essayer de

marcher sur l'arbre chargé de verglas, il l'enfourcha, le serrant entre ses jambes et glissant lentement, les mains appuyées sur la corde tendue Vainement un coup de vent d'une assez grande violence vint secouer le courageux libérateur ainsi suspendu sur l'abîme, la corde tint bon, et bientôt le pont fut traversé.

Détacher la corde qui le retenait à travers le corps et la disposer à lui assurer un passage pour le retour ne fut que l'affaire d'un instant. Julio mettait dans cette dangereuse expédition un incroyable sang-froid : il n'avait pas oublié de fixer sur son dos son bâton ferré. Car, au delà du pont commençaient les neiges du sein desquelles sortaient çà et là les sapins de la montagne et des rochers récemment éboulés par une avalanche.

Julio, dans ses promenades, était venu deux ou trois fois au bord du torrent, sur la rive du côté de Saint-Aventin, mais il ne s'était jamais avancé au delà. Elle lui était donc entièrement inconnue. Il n'avait que l'espérance ou d'être aperçu par le voyageur égaré sur le flanc de la montagne ou d'entendre ses gémissements, s'il était tombé dans quelque abîme.

Heureusement les montagnards lui avaient déjà appris à se servir du bâton ferré au milieu des neiges.

— Alerte! se dit-il; ne perdons pas un instant.

Le vent se calme, le bruit du torrent m'empêche d'entendre quoi que ce soit; mais montons plus haut.

Une dépression du terrain lui indiquait que ce pouvait être là sous la neige le tracé du chemin de Super-Bagnères. Quelque rapide que fût la montée, il la parcourut jusqu'à une certaine hauteur où un fourré épais de jeunes sapins lui offrait un abri. C'était une espèce de terrasse comme il s'en trouve à tout moment dans les montagnes. Il jugea qu'elle était à peu près à la même altitude que celle où tout à l'heure, de l'autre côté du pont, il avait entendu un écho de gémissements humains. Il résolut de s'arrêter là quelques instants, afin d'écouter les moindres bruits.

Mais rien ne répondit, dans la montagne, à son oreille inquiète.

— Montons encore, se dit-il.

Et, toujours aidé de son énorme bâton ferré, il recommença à gravir. Jusqu'à ce moment, nulle trace récente de pied humain ne s'était montrée à lui sur la neige qu'il explorait avidement à l'aide de son précieux fanal. Mais il lui sembla tout à coup remarquer comme des impressions d'une chaussure d'homme répétées à plusieurs fois sur le talus du chemin recouvert de neige qu'il jugeait être celui de Super-Bagnères. Il les suivit pendant une dizaine de pas, il les examina de près avec la lan-

terne et il put se convaincre, à l'impression de cette chaussure, plus fine que celle des montagnards d'ordinaire, qu'en effet un homme étranger au pays et descendant des hauteurs venait de passer sur ce chemin.

Mais où suivre la trace de ses pas? Car elle disparaissait en ce lieu même, et au-dessous était une profondeur telle que par ces ténèbres épaisses, il lui était impossible de juger si le voyageur avait pu continuer plus loin sa route à l'aide de quelque saillie de terrain ou s'il était tombé dans quelque précipice.

Cette dernière hypothèse était la plus probable.

— Il s'est arrêté là : voici les derniers pas qu'il a faits sur les tertres neigeux. Il y a même éboulement évident de la neige... Plus de doute : le malheureux est tombé là...

Il poussa alors des cris d'une voix forte; mais nul bruit vague, nul gémissement ne se fit entendre. Un silence qui le glaça de terreur répondit seul chaque fois à ces mots prononcés d'une voix sonore :

— Voyageur! êtes-vous là?... Je viens vous sauver.

Il restait une seule ressource : chercher à atteindre le fond du ravin où devait être tombé le voyageur.

Mais comment descendre? Mais quelle direction

suivre pour ne pas éprouver le même sort et ne pas laisser dans cette gorge hideuse deux cadavres?

Une anxiété profonde remplit le cœur de Julio. Avoir exposé sa vie pour ne retrouver qu'un malheureux aux membres déjà roidis par le froid, ou, dans une complète impuissance, retourner à Saint-Aventin et dire à la pauvre fille : J'ai retrouvé ses traces, mais probablement il a roulé avec les neiges au fond d'un précipice, ces deux choses étaient affreuses pour lui, elles répugnaient l'une et l'autre à son courage et à la générosité de son caractère.

— J'irai jusqu'au bout, se dit-il.

Et, se servant des notions qu'il avait déjà sur la conformation extérieure des terrains de la contrée, il conclut de quelques rapides réflexions qu'il fallait regagner le pont, remonter le long du torrent, avancer ensuite à angle droit vers le lieu où il était monté et où se trouverait quelqu'une de ces larges anfractuosités, résultat du soulèvement primitif de la chaîne.

Julio ne s'était pas trompé. Il ne tarda pas, après avoir remonté le torrent, à trouver une gorge béante formée d'un côté de rochers à pic, de l'autre d'éboulements rapides des terrains schisteux de la montagne. C'était par ces éboulements que le voyageur avait roulé au fond de la gorge.

Le malheureux était là, en effet, immobile, le

visage pâle et meurtri, mais sans aucune trace de contusions graves.

Chercher à s'assurer s'il respirait encore fut le premier soin de Julio. Le cœur avait tous ses battements, la bouche entr'ouverte laissait encore échapper un léger souffle; les membres étaient froids ; quelques minutes de plus, la vie eût cessé.

Julio avait pris au presbytère un flacon clissé contenant de vieille eau-de-vie de Cognac. Il le présenta à la bouche de l'étranger et lui fit avaler lentement plusieurs gorgées de la précieuse liqueur ; il en prit dans sa main quelques gouttes, les lui fit respirer à plusieurs reprises, lui en frictionna les mains, les tempes. Et bientôt un mouvement, comme celui d'un homme qui sort d'un lourd sommeil, indiqua le retour au sentiment de l'existence.

Peu à peu le jeune homme revint à lui. Julio l'aida à se soulever :

— Vous sentez-vous au corps quelques blessures ?

— Non, dit l'étranger en se tenant tout à fait debout. La neige a sans doute amorti la violence de ma chute. J'ai dû tomber de bien haut. Je me souviens seulement que le pied m'a glissé et que j'ai roulé dans une grande profondeur. Le froid, plutôt que la douleur, m'a fait perdre connaissance. Il me semble qu'à présent toutes mes forces sont revenues.

— Buvez encore quelques gouttes à mon flacon, dit Julio, et hâtons-nous de partir. Un bon feu nous attend à Saint-Aventin.

— Oh! merci, mille fois merci, dit l'étranger. Qui que vous soyez, vous êtes mon sauveur. Mais comment êtes-vous, avec une lanterne à la main, dans cette gorge sauvage?

— Mon ami, je vous cherchais.

— Oh! alors, vous savez tout! C'est elle qui vous a dit...

— Oui, mon ami, elle m'a dit tout, et l'aimable Providence a voulu que je me sois trouvé là, au moment où vous alliez consommer une folie et vous perdre, avec cette pauvre enfant, dans le déshonneur et dans la honte.

— Vous savez donc mon nom?

— Je ne l'ai pas démandé. J'ignore également le sien. Mais hâtons-nous. Il y a pour le moment dans l'air un peu de calme. Je redoute le retour de ces rafales horribles qui s'engouffrent dans nos vallées et à la violence desquelles rien ne résiste. Nous avons le torrent à franchir. Imprudent! comment vous êtes-vous hasardé si tard dans la montagne? Mais vous me ferez tout à l'heure le récit de tout cela : partons.

L'étranger fit assez bien le chemin qu'il fallait parcourir pour atteindre le fond de la vallée; mais, arrivé au pont, les secousses de sa chute avaient

assez fatigué son cerveau pour que, en présence du torrent rapide, du fracas des eaux bouillonnantes sur les rochers, le malheureux se sentît pris de vertige et déclarât qu'il n'aurait jamais la force de se hasarder sur cette planche étroite toute recouverte de glace.

— Ma tête se perd, et tant qu'à mourir, j'aime mieux m'éteindre ici dans une lente agonie. Je pourrai recommander mon âme à Dieu. J'ai été si coupable envers lui! Mais, au moins, que je sache le nom de l'homme de cœur qui a exposé sa vie pour venir à mon secours dans ces gorges affreuses.

Rien ne dénotait un ecclésiastique dans Julio. Son énorme feutre gris attaché sous le menton, son paletot d'étoffe épaisse boutonné depuis le cou jusqu'à la ceinture, ses longues guêtres de cuir indiquaient tout autre que le modeste pasteur d'un village.

Cependant l'étranger le considérait attentivement, aux lueurs de la lanterne qui éclairaient son visage doux et pâle.

— Oh! monsieur! il me semble que je vous ai vu ailleurs. Vos traits, votre son de voix... Non, vous ne m'êtes pas inconnu, et, si ce n'est pas une hallucination de mon pauvre esprit qui s'égare, nous nous sommes déjà rencontrés.

Julio, à son tour, regardait cet homme. Il lui parut être dans la force de l'âge et avoir environ trente ans. Ses vêtements annonçaient une certaine aisance; son linge était fin : une redingote noire presque neuve, un grand paletot bleu foncé, un pantalon noir, une chaussure assez propre étaient son costume. Son visage était rasé.

— Moi aussi, s'écria tout à coup Julio, je vous ai vu quelque part : le son de votre voix, votre profil qui m'avait frappé me rappellent parfaitement qui vous êtes. Embrassez-moi. Vous êtes mon frère, l'abbé Loubaire, curé de la vallée du Lys. Je vous ai vu à Luchon, au presbytère ; et moi je suis Julio, curé de Saint-Aventin.

— O mon Dieu! s'écria Loubaire, vous êtes plein de miséricordes, vous m'envoyez un prêtre! Mon père, hâtez-vous de me donner l'absolution. Vous connaissez l'horreur de mon crime. Je n'ai que celui-là sur la conscience, il est assez horrible; je le confesse à Dieu et à vous. Faites conduire à Luchon cette pauvre enfant à qui j'ai ravi l'honneur. Elle est fille d'un si honnête homme! le maire de..... Heureusement, il n'y a pas eu de scandale. Personne ne se doute de notre fuite. Elle est partie sous le prétexte d'aller voir une tante qu'elle a à T. Qu'elle fasse ce voyage, et sa réputation sera sauvée. Et comme il faut que la justice de Dieu s'exécute, partez : ne vous exposez pas

plus longtemps... Je sens que... Adieu... Mon Dieu ! pardon... au misérable prêtre...

Et il tomba dans un évanouissement profond qui avait toutes les apparences de la mort.

Julio, dans ce moment terrible, éleva son cœur vers Dieu, lui demanda courage et force, et, retenant le pauvre prêtre, qui s'affaissa tout à coup, l'étendit doucement sur un amas de petites pierres récemment éboulées.

Il eut recours, contre cet évanouissement, aux remèdes qu'il avait déjà employés. Des frictions sur le cœur, sur les tempes, à la paume des mains ranimèrent peu à peu la chaleur vitale : de petites gouttes d'eau-de-vie ingérées par force réveillèrent l'homme évanoui.

Julio voulut agir fortement sur le moral.

— Mon ami, mon bien-aimé frère, vous êtes sauvé ! La force vous revient; courage! Écoutez-moi : j'ai trouvé le moyen de vous faire franchir le torrent. Allons! buvez vous-même maintenant au flacon. Eh bien!... cela va mieux, n'est-ce pas?

— Oui, je respire un peu...; mais, de grâce, laissez-moi mourir. Oh! oui, la mort, cela est bien juste! Mon Dieu, il faut que j'expie ici par cette mort misérable...

— Non, mon ami, non, vous ne mourrez pas. Je vous le dis, moi Julio. Ne me laissez pas l'horrible chagrin de n'avoir pas pu vous sauver. Son-

gez au désespoir de toute la vie de cette chère enfant que vous avez trop aimée. Allez, mon frère, détestez votre faute, mais aimez toujours celle qui a été, après tout, et malgré le serment qui vous retient aux autels, votre épouse sous le regard de Dieu. Vivez pour lui épargner d'affreux remords!

Le souvenir de sa victime, rappelé au prêtre coupable, produisit sur son organisme une réaction salutaire.

— Oui, monsieur Julio, je commettais envers elle une lâcheté, et envers vous une ingratitude. Eh bien, je m'abandonne à votre admirable charité. Que le bon Dieu me donne un peu de courage!

Julio ne perdit pas de temps : les réactions de l'âme sur les forces physiques ne sont pas toujours de longue durée; l'affreuse rafale pouvait revenir, l'air était vif, quoique assez calme, mais les mugissements du torrent tombant en larges cascades successives étaient terribles et pouvaient provoquer une nouvelle crise qui commencerait par le vertige et se terminerait par une prostration dernière de toutes les forces nerveuses.

Julio prit un grand foulard qu'il avait dans son paletot. Il chercha des morceaux de papier dans sa poche; il les déchira, les humecta de salive, en fit de forts tampons qu'il introduisit à couches

successives dans les oreilles de son ami, puis il lui banda les yeux et lui enveloppa toute la tête.

— Laissez-vous conduire maintenant, dit-il à Loubaire, et n'ayez aucune crainte. Il n'y aura pour vous ni pour moi nul danger, si vous suivez mes prescriptions. Je vais vous attacher fortement à moi par une corde. Dès que l'un et l'autre nous nous serons placés à califourchon sur le tronc d'arbre qui sert de pont, vous me prendrez d'une main à bras-le-corps, de l'autre vous vous tiendrez à la corde qui me servira à moi-même de point d'appui. Je me glisserai lentement sur le pont recouvert d'une couche de verglas ; vous n'aurez qu'à vous incliner un peu sur moi pour que le poids de mon corps entraîne le vôtre.

Je vous préviens que si, vers le milieu du pont, le vent nous secoue avec un peu de violence, nous n'avons à courir aucun danger : la corde est fortement amarrée à un tronc d'arbre de l'autre côté du torrent. Je vais l'amarrer aussi solidement de ce côté-ci... Voilà qui est compris.

Quand la corde fut entièrement consolidée, il le mena par la main, le plaça avec adresse à la naissance du pont, s'attacha lui-même au morceau de corde destiné à couler comme une poulie et lia fortement son ami par le milieu du corps.

— Maintenant, tenez bon, et à la grâce de Dieu!

L'expédition réussit au delà de toute attente. Les deux prêtres furent bientôt sur la rive gauche du torrent; les cordes furent déliées et, grâce au flacon qui donna à Julio et à son ami une force nouvelle, ils purent prendre d'un pas assez ferme le chemin montant qui conduit à Saint-Aventin.

Pendant la route, Julio reçut les dernières confidences de l'infortuné jeune prêtre ; tout fut avoué avec une admirable candeur. A une liaison de cœur, à une affection pure dont ils n'avaient pas soupçonné le danger, avait succédé, entre la jeune fille et le prêtre, un amour coupable. Emportés autant par cette passion fougueuse que dévorés de remords, ils avaient cherché à fuir, pour cacher leur honte et leurs douloureuses jouissances dans un pays où ils fussent complétement inconnus.

Julio avait été l'instrument de la Providence pour les ramener à la vertu.

Le lendemain, deux heures avant le jour, Julio réveillait le prêtre qui avait partagé sa couche et le mettait sur la route de Luchon, d'où il devait regagner la vallée de Lys. La jeune fille, aux premières clartés du matin, sortit à son tour du presbytère hospitalier. Elle demanda à Julio de la conduire à l'église, et là, aux pieds de cette même grille de fer où elle avait tant prié, tant souffert de ses remords, tombant à genoux devant le jeune prêtre, et revenant, comme d'un rêve douloureux,

de l'étourdissement d'une passion qui avait jeté sur son cœur tant d'amertume, elle demanda humblement pardon de sa faute et reçut du prêtre compatissant l'absolution au nom de Dieu.

Julio la releva en lui adressant ses derniers encouragements.

— Partez, mon enfant. La grâce a purifié ce que les désordres de l'amour avaient souillé. Retrempez votre âme pendant quelques jours à T., auprès de votre tante, dans la paix de la solitude. Songez que celui qui a été pour vous un amant, vous reste comme un frère. Mais soyez forts l'un et l'autre contre les surprises des sens. Mettez Dieu dans cet amour, et cet amour sera toujours pur.

VI

LE PÈRE CAPUCIN

Julio, le dimanche qui précéda le mois de mai, annonça à son peuple que, pendant quatre semaines, il y aurait dans son église une instruction par le Père Basile, capucin de T., envoyé par Monseigneur pour donner une mission à la paroisse. Il fit cette annonce assez brièvement pour que son troupeau pût croire que lui-même n'attachait pas grande importance aux exercices spirituels du Père; il eut soin, cependant, de ne rien omettre des ordres de l'archevêque. C'est une ornière si commode que la légalité!

Cette tâche remplie, et nous savons le cas que Julio faisait de la prédication des moines, il se reposa sur les deux oreilles et attendit patiemment le révérend Père.

Le mot « mission, » dans beaucoup de diocèses de France, et particulièrement dans les régions

méridionales, où les pratiques religieuses se sont le mieux conservées, exerce toujours un grand prestige au sein des populations. « Il faut gagner sa mission » est l'expression consacrée; et cette parole répétée de hameau en hameau entraîne toute une paroisse. Les indifférents, les retardataires arrivent même, poussés par le respect humain : ils ne veulent pas être montrés au doigt. Les jeunes filles épouseraient-elles des gars qui n'auraient pas fait leur mission? Dans les contrées où la foi s'est à peu près éteinte au sein des populations rurales, ceux qui ont un reste de croyances vont peu aux églises, de peur qu'on ne les raille d'être dévots. Preuve nouvelle à ajouter à mille que l'opinion est la reine du monde : elle vous fait vivre en bigot ou en athée.

Le fameux père Basile arriva enfin par la diligence de T. à Luchon, bien et dûment empaqueté dans le coupé et muni d'une cargaison de chapelets, de médailles, d'images de toutes grandeurs et de toutes couleurs, et de petits livres destinés à la propagande. Il descendit au presbytère à Luchon, et sa première parole au curé doyen fut d'exprimer son étonnement que ce jeune curé de Saint-Aventin ne se fût pas trouvé au bureau de la diligence pour le recevoir.

— Que voulez-vous, mon révérend Père? dit le curé, c'est là le fruit des idées modernes.

Les idées modernes étaient bien placées là.

— Vous avez raison, monsieur le doyen : de notre temps, on avait plus de respect pour les vieillards.

— Où allons-nous, mon révérend Père?

— Le monde est bien malade.

— Heureusement, mon révérend Père, les ordres religieux se répandent comme une bénédiction ; ils sauveront la France.

— Malheureuse France!

Pendant ce dialogue, l'intendante du presbytère de Luchon, grande demoiselle sèche, à l'œil pleurant, qui raccommodait le linge de l'église et du pasteur, et donnait des ordres à une cuisinière de bas étage, s'était hâtée de préparer un déjeuner pour le capucin. Elle vint saluer humblement le bon Père et lui dit, en fille bien apprise :

— Votre révérence est servie.

On ne manque pas d'appétit lorsque, revenant de T., on a suivi la longue vallée de la Pique, rafraîchie par des courants d'air pur qui tombent des hauteurs de Vénasque et des glaciers d'Escoublons. Notre Basile, donc, fit honneur au saucisson de la grande demoiselle, à un ragoût d'isard, reste du repas de la veille et mets dont M. le curé doyen était fort friand, comme tous les habitants des vallées pyrénéennes. Il donna même un coup de four-

chette assez vigoureux sur une épaule de mouton grillée qui était la pièce de résistance du repas.

— Sa révérence prend-elle du café? vint dire mystiquement la grande demoiselle.

— Pourquoi pas? dit le révérend, que le petit vin coloré de Saint-Bertrand mettait de belle humeur. Cet infâme Voltaire n'a fait, selon moi, qu'un joli vers :

C'est toi, divin café, dont la douce liqueur,

aidez-moi, monsieur le doyen, j'ai oublié le reste... Ah! j'y suis :

.... réjouit notre cœur.

— Quels hommes profonds que ces révérends Pères ! se disait tout bas le curé doyen; je ne saurais pas citer un vers de Voltaire, moi. Ces Pères! ils savent tout.

Pendant cette réflexion profonde, le capucin avait vidé haut et ferme un tasse de café versée généreusement, à pleins bords, par la vieille Hébé du presbytère, et que lui, le révérend Père, avait renforcée d'une forte dose d'Armagnac servi sur le plateau avec le sucre.

— Mon révérend Père, dit avec sa voix la plus douce le curé doyen, vous avez beaucoup fatigué. Quelle route pénible que celle de T. à Luchon! Pourquoi ne prendriez-vous pas une seconde tasse de café?

— Vous avez peut-être raison, monsieur le doyen. Va pour une seconde tasse de café.

Et aussitôt que la grande demoiselle eut servi une seconde fois le Père, sur un signe particulier que lui fit le pasteur, elle s'approcha de lui, reçut une petite clef, la clef des liqueurs fines, et alla chercher, dans une encoignure de la salle à manger, une bouteille d'eau-de-vie qui ne sortait que dans les grandes circonstances.

— Goûtez-moi cela, mon révérend Père! dit le curé.

Et le Père se donna une large libation du vieux Armagnac.

— Ah! monsieur le doyen, c'est du bon!

— Vous y reviendrez, bon Père.

— Oh! certainement.

— Eh bien! maintenant, quelles nouvelles de T...?

— Mon Dieu! cela va bien; notre maison prend. Nous avons reçu encore de nouveaux sujets. L'argent arrive peu à peu. Nous avons besoin de bâtir: nous sommes si à l'étroit!

— Oh! oui, T. est une ville de ressources.

— Ville admirable de charité, monsieur le doyen. Il y a là tant de bonnes familles! Tout cela est de la vieille roche, voyez-vous.

— Oui, d'avant le progrès des lumières, reprit le

doyen, en riant le premier lui-même de la malice de sa réponse.

— Tout se gâte, cependant, allez ! Franchement, il y a trop de concurrence. Les Jésuites nous font un tort considérable. Les voilà qui bâtissent quelque chose qui n'a pas de nom pour la magnificence. C'est une citadelle, un Louvre, un Vatican. Entre nous, monsieur le doyen, et il ne faudrait pas dire cela devant des laïques, ce n'est pas là l'esprit de pauvreté des saints fondateurs des ordres religieux. Notre saint patriarche voulait que tout fût pauvre dans nos maisons. Sainte Claire, sa fille bienaimée, refusa invinciblement des rentes considérables que voulait lui faire le pape Grégoire IX. Ah ! ah ! ah ! les Jésuites ne refusent rien, je vous assure. On sait qu'ils se font donner de la main à la main des sommes énormes ; quand il y a des héritages qui ne sont pas en valeurs mobilières, à l'aide de fidéicommissaires, et ceux-là, des petits saints tout mitonnés pour cet exercice, sont fort connus à T., ils se font donner par testament de beaux châteaux, des domaines. Mon Dieu ! mon cher monsieur le doyen, tout leur est bon. Que tout ceci soit dit entre nous, bien entendu, sans médisance. Nous respectons cet ordre : il a du bon ; mais avouons qu'on n'a pas tout à fait tort quand on l'accuse d'être envahisseur.

— Cela est vrai, mon révérend Père. Que vou-

lez-vous? toute médaille a son revers, et le soleil lui-même a des taches.

— Oh! ce que nous en disons, monsieur le doyen, n'attaque en rien le mérite de ses membres; mais je vous assure que cela fait crier. Ils sont habiles, mais tout se sait. On nomme, parmi les grandes fortunes qu'ils vont encaisser au premier jour, celle de M. le président Massol, celle de madame de la Clavière, qui baisse prodigieusement, et qui, selon Boileau, veut rendre à Dieu ce que son défunt beau-père a pris au monde.

Pour nous, hélas! la seule donation qui nous ait encore été faite à T., c'est celle de la respectable mademoiselle Flotard. Cette sainte fille est morte, il y a trois mois, pleine d'ans et de bonnes œuvres. Que Dieu ait pitié de son âme!

Et le Père réchauffa d'un second verre de vieux Armagnac son speech, où éclatait malgré lui la jalousie que les ordres religieux se portent entre eux et que tous, d'un commun accord, portent à la Société de Jésus, qui ne leur laisse guère, en France, à ramasser que ses miettes.

— Et les affaires de Paris? Et Rome?

— Nous avons de mauvaises nouvelles d'Italie. Tout s'agite, tout se remue. Le serpent infernal qui a juré la perte de la papauté temporelle, avec les Mazzini, les Garibaldi et toute la bande des carbo-

nari, est en mouvement; on a des craintes sérieuses pour l'avenir.

— Vraiment?

— Oui, vraiment.

— Mais Rome est là, Rome tient bon et par la protection de la France...

— Allons donc, mon cher doyen! Mais c'est cette protection qui fait le chagrin du pape et le désespoir de tous les gens de bien. A-t-on tenu les promesses qu'on avait faites? Voilà les Romagnes perdues; le reste suivra. Une armée française à Rome, grand Dieu! Je ne nie pas qu'elle n'empêche une échauffourée, un coup de main, une émeute. Mais quelques bons volontaires bien payés, — et Rome est encore riche, — de bons Autrichiens, de bons Irlandais, ne vaudraient-ils pas votre armée de Français, pour la plupart sans autre religion que leur baptême? Ce n'est pas moi, voyez-vous, qu'on trompe en politique. Il y a longtemps que je l'ai dit à nos Pères : la France nous jouera quelque mauvais tour.

J'ai fait un voyage en Italie pour les affaires de notre ordre. J'ai passé un mois à Rome. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée?

Et le vieillard, déjà échauffé, prenant un troisième petit verre, continua :

— Vos Français d'enfer ne sont bons à Rome qu'à courir après les Romaines, qui ne sont déjà

que trop faibles. On appelle cela l'armée d'occupation. Bien dit, mon cher doyen; ils peuvent partir demain : ils laisseront, je vous assure, toute une génération jusque dans les *palazzi* des nobles Romaines.

— Oh ! vous êtes méchant, mon révérend Père. On les dit si respectueux pour le saint Père. Ils sont si heureux d'en recevoir quelque souvenir, quelque chapelet, quelque médaille !

— Pour cela, ce sont de bons enfants; le cœur n'est pas mauvais; ça se met à genoux devant la *Santita di nostro Signore;* mais le soir, cela va... Voyez-vous, on ne nous apprend rien, à nous. Je vous dis que tout cela est mauvais. Le cardinal Antonelli, qui n'est pas une bête, voudrait que tous les Français fussent à mille lieues de Rome. Parlez-moi de soldats autrichiens. Ceux que j'ai vus dans le temps à Bologne, c'est sage ça comme des jeunes filles. Mais vos Français !...

Le curé ramena le Père à la question.

— Vous croyez donc que tout ira mal?

— Oh ! très-mal ! très-mal ! Nos Pères me disent que je vois tout en noir : c'est possible; mais ils sont paisibles en France. Moi, j'ai longtemps habité l'Italie : je sais ce qui bouillonne dans ce volcan. Il y aura un épouvantable cataclysme. Et, d'ailleurs, tout cela est prédit.

Et voilà, et voilà, bien cher doyen.

Mais vous m'en avez fait beaucoup dire. Il est temps que je songe à me diriger vers le village où je donne ma mission.

Ah ça! qu'est-ce que c'est que Saint-Aventin? Que savez-vous sur son curé? Il a de belles notes à l'archevêché, ce jeune homme!

— Que voulez-vous, mon révérend Père, cela s'est jeté dans les idées nouvelles; cela veut réformer l'Église.

— Quelle pitié!

— C'est bien le mot, mon révérend Père. Pour la paroisse, elle est assez bonne : les pratiques sont encore conservées comme autrefois; les vieillards tiennent la jeunesse dans le respect; mais il y a beaucoup d'ignorance : vous ferez là immensément de bien, mon révérend Père.

— Priez, monsieur le doyen, et faites beaucoup prier les âmes pieuses de votre paroisse pour le succès de cette mission. Recommandons surtout ce pauvre peuple à la Vierge immaculée, pour qu'elle le protége contre les doctrines dangereuses de ce jeune écervelé qu'il a pour pasteur. Car, vous le savez comme moi, on n'est pas bien tranquille à l'archevêché sur ses prédications; on craint qu'il n'infecte cette paroisse d'erreurs et de nouveautés. Le peuple est si facile à impressionner! Puis, c'est si grave la foi. Il vaut mieux retrancher de l'Église un membre gangrené que d'exposer tout le troupeau

à la contagion. Mais Sa Grandeur est si bonne, si patiente pour ses prêtres!

— Oh! oui, dit le doyen, bien bonne, bien patiente. J'avoue que j'eusse aimé autant savoir ce malheureux ailleurs que dans mon canton. Il ne me donnera, je crains, que du désagrément. Voilà vingt ans que je suis curé de Luchon, et si je vous disais tout l'ennui que j'ai eu avec les jeunes prêtres, les scandales patents qu'il a fallu punir, les liaisons secrètes auxquelles il a fallu couper court! Je vous assure que les grands postes ont bien leur avantage : on est chez soi inamovible, on jouit d'une certaine considération; mais le métier de surveiller la jeunesse sacerdotale!...

— La tâche est rude, j'en conviens.

— Mon révérend Père, avez-vous le projet de vous rendre à pied à Saint-Aventin?

— Sans aucun doute.

— Mais il y a loin de Luchon : huit kilomètres à peu près. La route est belle, il est vrai; malgré cela, il serait prudent, je crois, de prendre une voiture. A votre âge, mon révérend Père, avec votre embonpoint... Puis il y a dans nos vallées des courants d'air terribles... Vous auriez chaud... du sang glacé... Votre vie est si précieuse à l'Église!

— Il faut suivre le conseil des hommes prudents, monsieur le doyen.

— Je vais vous procurer une voiture.

Et le gros capucin, vrai type de ces moines à face rubiconde et bourgeonnée que le crayon des grands artistes a immortalisés dans nos albums, muni d'un copieux déjeuner et réjoui par les libations nombreuses du café et de l'armagnac, ne tarda pas à monter dans une de ces lourdes pataches qui font le service des environs de Luchon.

V

AMOURS DE LOUISE ET DE VERDELON

Louise et Verdelon s'aimaient. Ils ne se l'étaient jamais dit; mais cet amour, comme tous les autres, devait suivre ses phases d'émotions douces, de craintes, d'espérances, pour arriver au moment suprême de l'épanchement, où part de deux cœurs trop pleins ce cri irrésistible : Je t'aime!

Ce fut à la Clavière, sous les beaux ombrages, dans l'une de ces promenades en apparence si innocentes, où les deux amants allaient respirer la brise tiède et parfumée des premiers jours du printemps, et parcouraient, l'un après l'autre et n'échangeant que de banales paroles, ces allées tortueuses où ils s'étaient vus pour la première fois.

Verdelon, si réservé; Verdelon, sur lequel la froide raison avait déjà tant d'empire, presque

comme s'il eût été un vieillard ; Verdelon, en présence de la beauté aux attractions puissantes, cédant malgré lui à la force magnétique qui s'échappe du regard de la femme aimée, se trouva homme. Il y eut une heure, heure sacrée dans les souvenirs de la vie, où sa maim, imprimant une forte étreinte à la main de Louise, reçut l'étincelle dernière ; où les deux têtes se penchèrent l'une vers l'autre, sans que la volonté l'eût prémédité ; où les deux lèvres, organes des désirs les plus brûlants du cœur, se donnèrent ce premier baiser enivrant, dont la pensée trouble encore, même après les longues jouissances d'un amour satisfait.

Le bonheur ne se décrit pas. Son histoire se raconte dans quelques lignes d'une extrême simplicité. Nous n'avons donc pas à nous étendre plus amplement sur les joies d'un premier amour, auxquelles Louise, née aimante comme son pauvre frère Julio, abandonna toute son âme. Heureusement pour la liberté de ces premiers épanchements dont le cœur est si avide, madame de la Clavière s'était plus que jamais éprise de Verdelon. Les jours où l'ami de Julio venait passer quelques heures à la Clavière semblaient rendre quelque force à cet organisme épuisé, dont il était facile de prévoir bientôt l'inévitable dissolution.

Les visites de Verdelon à la Clavière continuè-

rent donc sans la moindre entrave, et elles étaient toujours trop rares pour l'amour dévorant de Louise et les joies enfantines de la vieille tante.

Le jeune avocat témoignait une complaisance toute filiale à madame de la Clavière, à laquelle manquait complétement M. Tournichon, pour cette chère partie de cartes, la dernière passion des vieilles femmes.

D'ailleurs, Verdelon et Julio avaient entre eux une correspondance assez suivie, et les lettres de la montagne devenaient un thème intéressant de conversation pour ces trois êtres, dont l'un ne tenait plus à la terre que par un souffle et dont les autres entraient dans la vie avec les enthousiasmes passionnés de la jeunesse et tous les rêves du bonheur.

La sainte femme n'était pas exigeante. « Il faut bien, disait-elle, que les enfants se promènent. » Elle ne soupçonnait pas que leurs entretiens pussent avoir d'autre objet que la bonne tante, l'ami Julio, les poissons rouges et les beaux massifs de fleurs. D'ailleurs elle avait des prières, des méditations, des chapelets que lui imposait son règlement revu, corrigé et augmenté par le fameux père Briffard, à proportion qu'il s'était emparé de l'esprit de sa pénitente et qu'il l'avait asservi. Pour tout au monde elle n'eût pas manqué à ces prescriptions du père spirituel; et souvent il lui fallut

faire, pour quitter cette table de jeu si attrayante un sacrifice aussi grand que celui de Louise se privant, pour sa tante, de ces entretiens intimes où le temps jaloux semble raccourcir les heures aux amants et les changer en minutes fugitives.

Malgré les longs moments enlevés aux épanchements du cœur par les convenances et le respect filial, il y en eut assez pour que les serments d'un éternel amour fussent mille fois répétés par le jeune couple, sous ces bosquets entretenus maintenant avec plus de soin, depuis qu'ils étaient devenus, aux yeux de Louise, l'Eden mystérieux où s'abritait son bonheur.

Et puis, comme le cœur humain vit surtout d'aspirations vers l'avenir, tout fut combiné pour une existence brillante à T., lorsque leurs serments seraient consacrés au pied de l'autel. Louise ouvrait son cœur à toutes les joies en espérance, à toutes les gloires d'épouse et de mère que la jeune fiancée aime à faire passer devant elle, comme l'excuse légitime, aux yeux de sa conscience, de ce que le cœur laisse trop déborder de doux aveux, de tendres soupirs, de fascinations à jeter un amant dans le délire.

Verdelon, quoique passionnément épris de Louise, ne livrait pas, comme elle, toute son âme à cette vie enivrante. Ses devoirs l'appelaient à T. Les travaux journaliers du barreau, sa correspon-

dance, ses relations, tout venait le distraire et le ramener au calme, qui était le fond même de sa nature et qui ne l'abandonnait que par ces surprises du cœur dont un homme de son âge ne sait pas toujours se défendre.

De plus, Verdelon, avocat d'un incontestable talent, avait le sentiment de sa puissance. Une brillante carrière se montrait devant lui. Son âme, capable d'un sérieux amour, était encore plus entraînée vers les aspirations séduisantes de l'ambition. Louise voyait uniquement dans Verdelon l'amant adoré; Verdelon voyait dans Louise son éclatante beauté, ses précieuses qualités de cœur et, plus qu'il ne le croyait lui-même, le rang des Julio de la Clavière, famille illustre autrefois dans la magistrature, avec le brillant héritage que la mort attendue d'un jour à l'autre de madame de la Clavière devait assurer à sa nièce.

VI

LA SCIENCE ET LE CAPUCIN

La patache mal suspendue et aux ressorts criards qui portait le lourd capucin arriva à la porte du presbytère de Julio. Le temps était splendide : un beau soleil faisait fondre les dernières neiges de la vallée et, concentrant ses rayons dans le vaste entonnoir qui formait le territoire de Saint-Aventin, changeait toute la contrée en une espèce de terre chaude au milieu des glaciers et des plateaux couverts de neige, de longtemps inabordables.

Julio avait profité de cette journée délicieuse pour faire une de ses explorations habituelles de botanique et de minéralogie. Muni du bâton ferré, sans lequel on ne s'aventure pas dans la montagne, chaussé de guêtres, enveloppé de son bon paletot, ayant sur l'épaule la boîte classique de fer-blanc pour garantir de l'air les plantes cueillies et les déposer toutes fraîches dans l'herbier, portant à la

ceinture un petit sac oblong qui renfermait le marteau minéralogique pour casser les échantillons et le ciseau destiné à détacher les lichens rares qui tapissent les roches nues, il gravissait les hauteurs jusqu'au point où les neiges tenaient encore. Dans ces excursions, il n'était pas rare qu'il rencontrât ses paroissiens occupés à leurs travaux. Il les abordait avec une douce familiarité; il flattait leur amour-propre en les interrogeant sur toutes choses, en recevant de leur bouche mille détails sur le pays, le climat, la végétation, les ressources du sol, les procédés d'agriculture, l'élevage des bestiaux, l'exploitation des forêts. Il parlait aux petits bergers, en leur demandant de quel nom, dans leur langue, ils appelaient telle plante. Il arrêtait les pauvres, les vieillards, et leur adressait des paroles consolantes. A tous il montrait le Père qui est au ciel se manifestant dans les œuvres tombées de ses mains, répandant à la fois ses bénédictions sur le travail de l'homme et sur les efforts des âmes de bonne volonté qui le cherchent et qui l'aiment en faisant le bien.

Julio écrivit à Louise qu'il avait deux chaires, celle de l'église de Saint-Aventin, où il prêchait le dimanche, et la voûte du ciel, sous laquelle il prêchait toute la semaine, dans les champs, sur la grand'route, dans les petits sentiers et au seuil des plus pauvres cabanes; et il ajoutait que ses ser-

mons les plus fructueux étaient ceux qu'il faisait en plein air.

Le moine frappa à la porte du presbytère. Personne ne lui répondit. Une bonne femme qui passait là, lui apprit que M. le curé était absent ; mais elle s'offrit poliment pour avertir maîtresse Marthe, qui tenait le ménage de M. le curé. Le moine accepta avec reconnaissance et remercia.

Marthe, cependant, n'arrivait pas. Elle était allée, par ce beau temps, chercher du bois à la montagne. Le vieillard sanguin et irascible commençait à se sentir de mauvaise humeur, quand Julio, revenant de son excursion, courbé sous le poids de ses richesses minéralogiques, parut en face du presbytère.

— Si vous êtes de ce village, lui dit le Père, qui ne le reconnut pas pour un ecclésiastique, indiquez-moi une maison convenable où je puisse me retirer jusqu'à l'arrivée de M. le curé, qui paraît absent.

— Entrez, mon révérend Père, je suis le curé.

Et tirant une clef, Julio ouvrit la porte du presbytère.

— Vous n'en avez guère la mine, dit le moine.

— Oh! attendez, répondit prestement Julio : cette mine se reprend à la minute. Vous le savez, mon Père, *habitus non facit monachum.*

— Voilà un gaillard, se dit tout bas le père

Basile, que ma présence ne paraît pas intimider beaucoup.

— Veuillez vous asseoir, mon Père; je suis à vous.

Et Julio déposa paisiblement, aux yeux du moine ébahi, la grande boîte cylindrique pleine de plantes et le sac de toile où étaient les minéraux. Puis, passant dans sa chambre, il alla prendre une soutane et quitter sa lourde chaussure. Il revint ensuite, le visage gai, avec un aimable sourire.

— Le curé de Saint-Aventin a l'honneur de présenter son respectueux hommage au très-révérend père Basile; car je pense que c'est de vous que Sa Grandeur m'a écrit.

— C'est de moi-même, monsieur le curé.

— Soyez le bienvenu, mon Père.

Et il lui montra la chambre qui l'attendait. Le père déposa là sa cargaison de choses bénites. Ensuite Julio lui offrit des rafraîchissements. Le moine s'excusa sur le déjeuner du presbytère de Luchon, dont la digestion n'était pas faite encore, et prétendit qu'il voulait garder tout son appétit pour le dîner.

— Mon Père, lui dit Julio, je suis maître dans cette maison, vous le savez : je suis heureux de vous y donner l'hospitalité; mais faisons d'abord notre règlement. Je vous propose de le renfermer

dans un article unique : — Chacun de nous aura sa complète liberté. — Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, dit le capucin, peu accoutumé cependant à trouver dans les humbles curés de campagne du diocèse de T. ce ton d'assurance et ces manières de grand seigneur.

— Nous déjeunerons à dix heures et nous dînerons à cinq. Ce sont là les habitudes du presbytère, et cela fait mieux les affaires de mère Marthe.

— Très-bien, monsieur le curé.

— J'ai annoncé vos instructions pour tous les jours du mois, à soleil couché, afin que chacun ait le temps de rejoindre sa maison et de prendre le repas du soir. C'est le seul moment où ces bonnes gens soient un peu libres. Si vos entretiens ne sont pas trop longs, tout sera terminé de bonne heure. Vous serez mieux compris ; on viendra de chaque famille en plus grand nombre ; et nous n'aurons à redouter aucun des inconvénients des réunions nocturnes qui, avec la nombreuse jeunesse du pays, ne sont pas toujours sans danger.

Le Père était singulièrement frappé du ton distingué de Julio, de son langage plein de sens et de raison.

— Oui, cela sera bien. Quelquefois je suis un peu long... mais...

— Je crois que la brièveté, mon Père, est pour vous une condition rigoureuse de succès ; mais

vous serez libre de faire autrement. Je vous donne mon opinion en toute simplicité et en toute franchise. En cela, comme en tout le reste, liberté, article unique de notre règlement.

Pour vous donner l'exemple de cette bonne vie, où chacun de nous sera parfaitement à son aise, pendant tout le temps que j'aurai l'honneur de vous donner l'hospitalité, je vais commencer avec vous.

Et, retournant dans sa chambre, il déposa la soutane qu'il avait prise pour montrer au père Basile le curé de Saint-Aventin. Il rentra ensuite dans le salon, enveloppé d'une large robe de chambre bien ouatée, indispensable dans un climat froid, où les changements de température sont toujours brusques. Il mit au milieu de la salle, une petite table de travail sur laquelle il étendit ses minéraux, et tirant d'un tiroir un microscope, il se mit à examiner ses différents échantillons, afin de les déterminer et de les classer.

— Nous sommes bien riches ici, mon Père, en minéralogie. Les Pyrénées, n'ayant été soulevées, avec les Apennins, que vers la fin de la période crétacée, se trouvent contenir à peu près toutes les roches des diverses formations ignées et sédimentaires.

Ces chères montagnes m'offrent donc presque toute l'histoire des âges successifs de la croûte terrestre. Je suis d'autant mieux placé ici, à Saint-

Aventin, que je suis au centre de la chaîne. Je n'ai qu'à suivre le torrent de l'Arboust, monter au lac de Seculejo et atteindre le pic d'Espingo, moins éloignés de moi, moins dangereux à atteindre, puisqu'ils n'ont pas de glaciers, et je me trouve là sur la croupe même de la chaîne entre la France et l'Espagne.

Souvent, à ces hauteurs qui atteignent trois mille mètres au-dessus de la mer, la force prodigieuse qui a brisé la croûte terrestre par une faille de quatre-vingts lieues de longueur, a soulevé, comme au Marboré, des masses puissantes de calcaire qui formaient divers bassins de mers successifs. Ces couches sont là, gardant leur horizontalité, comme si le dépôt aqueux eût été formé à ces grandes hauteurs. Le plus souvent, le centre de la chaîne présente des masses granitiques d'une épaisseur effrayante. Quel cataclysme terrible que celui qui bouleversait ainsi le globe et changeait une longue plaine, longtemps couverte par les eaux, en une muraille gigantesque de granit recouverte à droite et à gauche des débris immenses des formations sédimentaires qu'elle avait brisées !

Ceci vous explique donc, mon Père, que nous ayons des roches de toute nature : de beaux granits dont on a construit les thermes monumentaux de Luchon, des syénites, des porphyres, des marbres de toutes couleurs.

Je vais vous montrer le produit de mon exploration de ce jour.

Et, passant successivement chaque échantillon sous la loupe de son instrument, il le montrait ensuite au moine.

— Voici un granit d'une belle contexture : l'orthose, le quartz et le mica y sont en proportions parfaites ; et voici du schiste où domine le quartz, et où se trouvent quelques parcelles de mica.

Voici un fragment de quartz éruptif d'une grande pureté. Il vient d'un filon puissant qui traverse une croupe de cette montagne dans toute sa longueur. Remarquez, mon Père, à l'aide de la loupe, la finesse de tous ces petits cristaux noirs : c'est du péroxyde de manganèse cristallisé.

J'ai trouvé un fragment de porphyre rouge d'une pâte extrêmement fine, tel que les Égyptiens l'employaient pour leurs grandes constructions sépulcrales, leurs sphinx, les statues de leurs dieux. Examinez-le bien. Mais je ne crois pas que cette roche précieuse soit ici autrement qu'en filon d'une petite puissance. Outre les roches de formation aqueuse et de formation ignée, je trouve aussi beaucoup de roches dues à des infiltrations d'eau chargées de carbonate de chaux et de divers acides. Il s'en est suivi des stalagmites en masses épaisses qu'on exploite sous le nom de marbres, et qui sont

des plus remarquables, en raison de leur transparence et de leurs riches couleurs.

Mais, mon Père, je pourrais vous fatiguer avec mon bavardage.

— Nullement, nullement, répondit le capucin, aux oreilles duquel les mots d'orthose, de quartz, d'oxyde, de carbonates, de stalagmites résonnaient comme des mots empruntés aux inscriptions babyloniennes.

Puis il se disait tout bas :

— Est-il étonnant qu'après cela ces jeunes gens qui ont mis le nez dans la science deviennent, comme dit saint Augustin, des animaux de gloire et, dans leur orgueil, veuillent réformer l'Église? O sainte ignorance, que tu vaux bien mieux!

Le moine, pourtant, ne voulut pas se tenir dans un silence qui pouvait paraître un aveu modeste, mais humiliant à ses yeux, qu'il ne savait rien. Un moine doit tout savoir. Il alla donc chercher, dans les lobes les plus reculés de son cerveau, quelques réminiscences de ses lectures de commentaires de don Calmet sur l'âge du monde et sur le déluge, et il parla de toutes ces choses à Julio en vrai capucin ergoteur et entêté.

— Vous croyez donc à ces âges successifs que la science moderne assigne à notre globe? dit-il à Julio.

— Oui, répondit celui-ci, parce que je les touche et que je les vois.

— Ce sont des systèmes, monsieur le curé, rien que des systèmes.

— Des systèmes, sans doute, mais appuyés sur des faits; dès lors des réalités dans l'ordre scientifique.

— Voyez-vous, tout cela a été inventé par les incrédules contre la religion.

— Mais nullement, mon Père; la religion est complétement en dehors de tout cela. Quel rapport y a-t-il entre la religion et l'étude des phénomènes qui ont dû se passer dans le refroidissement du globe terrestre, pour le faire passer de son état de masse incandescente à un état de température tel, qu'il pût convenir à la vie organique des animaux et des plantes? Vous vous faites d'étranges idées de toutes ces choses.

— Mais, enfin, pourquoi ne pas s'en tenir au récit de Moïse, qui donne à tout ce travail de la puissance divine l'espace de six jours? Croyez-vous que Dieu n'eût pas pu créer tout cela dans l'espace d'une seconde?

— Oh! très-certainement. Nul doute sur ce point. Mais ce n'est pas la question. Il s'agit de savoir, par l'examen des faits, si Dieu a organisé le monde avec sa croûte minérale, ses végétaux, ses êtres vivants, en quelques jours ou en plusieurs milliers

de siècles. C'est par les faits qu'il se trouve démontré que des périodes considérables ont marqué la formation successive des couches terrestres. Il n'y a rien à dire contre les faits. On compte jusqu'à vingt-sept étages de dépôts superposés, parfaitement distincts par la nature des débris organiques qu'ils renferment. Cette étude n'était pas faite au temps de Moïse, voilà tout.

— Pourtant, monsieur le curé, la Bible dit expressément que le monde fut créé dans l'espace de six jours ; et le livre révélé ne peut pas contenir d'erreurs.

— Je regrette, mon Père, que vous ne compreniez pas que la Bible soit un livre révélé, et ne renferme pas pour cela une physique bien exacte.

A ce moment, le moine trouva le moyen de placer une petite citation latine.

— Le texte de la Bible est formel : *Factum est vespere et mane dies unus*. Ce qui a matin et soir, c'est un jour comme les nôtres, et il serait absurde de dire : le soir et le matin de cent mille ans.

Voilà, mon cher monsieur le curé, ce qui enfoncera toujours la science. La Bible est là. Tenons-nous-en à la Bible.

— L'ordre des vérités scientifiques et l'ordre des vérités révélées sont complétement distincts. La Bible est divine dans l'ordre des vérités révélées. Il n'est pas nécessaire qu'elle le soit dans l'ordre

des vérités scientifiques, pas plus qu'elle n'est infaillible dans l'usage des expressions humaines. Chaque écrivain sacré a parlé comme le vulgaire, a emprunté ses locutions, ses images aux croyances populaires. Vous ne prétendez pas que tout cela soit divin. Il a écrit avec la grammaire, la géographie, l'astronomie, la physique de son temps. Quand saint Augustin déclarait que la croyance aux antipodes était une hérésie, il prouvait l'ignorance de son siècle en géographie, cela ne touchait en rien à sa parfaite orthodoxie sur tout le reste. Qui a jamais songé à faire des vagues notions de physique que nous donnent les livres sacrés un enseignement dogmatique? On peut être parfaitement chrétien et avouer que Moïse ne se connaissait pas en géologie comme M. Élie de Beaumont.

Quand saint Grégoire, pape, prêchait, et que, dans un de ses sermons, il définissait le sel « une mixture d'eau et de feu, » vous conviendrez que sa physique était bien barbare. Cette ignorance de son temps sur la nature de toutes choses atteignait-elle, en quoi que ce fût, les doctrines qu'il enseignait?

— Vous vous engagez là dans des subtilités dangereuses, monsieur le curé. Croyez-moi, la simplicité des vieilles croyances est bien plus sûre. Toutes ces belles théories servent aux incrédules à démolir pièce à pièce la religion.

— O mon bon Père, que vous et moi croyions ou ne croyions pas aux enseignements de la science moderne, nous n'aurons pas le pouvoir de changer d'un iota les précieuses acquisitions de cette science. Le pape déclarerait demain dogme de foi que les époques de la création n'ont eu que vingt-quatre heures telles qu'elles se comptent sur nos cadrans, que le plus chétif bachelier ès sciences de France et de Navarre ne renoncerait pas à l'enseignement de ses maîtres et aux notions sérieuses qu'il se serait données en géologie.

— Pourtant, si le pape le déclarait, il faudrait bien le croire, pour rester catholique.

— Oh! mon Père! Et s'il déclarait que deux et deux font trente, il faudrait donc le croire aussi, pour rester catholique?

— Il ne déclarera pas cette sottise.

— Il aura raison aussi de ne pas déclarer l'autre.

Dès que les échantillons de Julio furent munis de leurs étiquettes, il alla les placer en ordre dans les tiroirs d'un meuble où il réunissait ses petits trésors ramassés chaque jour dans la montagne.

Puis, prenant un fascicule de papier gris non collé, et ouvrant sa boîte de botaniste, il plaça entre les feuilles de papier les premières plantes vernales qu'il avait trouvées en fleur, après les avoir étendues avec soin et avoir cherché dans sa

Flore le nom, la famille de chacune d'elles. Il mettait ensuite les noms sur une étiquette destinée à accompagner l'échantillon.

L'après-midi se passa de la sorte au presbytère. Julio fut digne chez lui. Le jeune pasteur garda sa place et mit le capucin à la sienne.

VII

LE MOIS DE MARIE

Le Père Basile fit honneur au modeste dîner du curé de Saint-Aventin, autant qu'au déjeuner de l'archiprêtre de Luchon. Si Julio eût eu la pensée d'offrir deux tasses de café au bonhomme, il ne les eût pas refusées, pas plus qu'il ne refusa le vieux cognac qui lui fut offert. Le dîner, comme ceux qui suivirent, fût très-gai. Le capucin paraissait trouver excellent le vin du presbytère.

Quand le soir fut venu, le Père pria Julio de lui laisser la clef de la sacristie, parce qu'il avait l'habitude de se rendre la nuit à l'église.

Étranges bizarreries de l'esprit humain! Ce moine, qui prenait des repas copieux, et pour qui l'eau dans le vin était chose inconnue, s'imposait la plus douloureuse, la plus terrible des privations. Toutes ses nuits se passaient dans l'église. Là,

assis sur une chaise, prise au hasard dans la nef, après avoir fait ses méditations et ses prières vocales, il s'endormait sur cette chaise, quand la nature violentée par lui venait à demander impérieusement ses droits. Les pieds sur le pavé glacé de l'église, les membres endoloris par l'immobilité d'une posture gênante, après être resté la nuit dans une atmosphère humide et malsaine, il se réveillait le matin, avant le jour, pour réciter son bréviaire, morfondu, brisé, le sang refluant fortement au cerveau, les pieds crispés par l'absence de la chaleur, et le sang fortement échauffé par la veille trop longtemps prolongée.

Ses nuits étaient terribles. Le silence des vieilles églises, toutes peuplées de fantômes, et à demi éclairées par la lueur mourante de la lampe de l'autel, les moindres bruits des rongeurs qui parcourent les monuments inhabités; les cris aigus des chouettes blotties sur les corniches et descendant des voûtes par les baies entr'ouvertes; les éternels murmures du vent balayant les pilastres extérieurs, et faisant trembler les vitraux de plomb souvent disjoints ou fracassés; cet écho de plaintes lentes et de soupirs aigus de milliers d'êtres que l'œil ne voit pas et qui se répercute dans les cavités des absides et à tous les recoins des voûtes, portaient la terreur au cerveau du moine. Ses rêves étaient affreux. Souvent il se tordait dans les

convulsions effrayantes des damnés, écumant comme un épileptique, frappant du poing les bancs placés auprès de lui, appelant d'une forte voix la sainte Vierge à son secours, et se réveillant tout à coup dans les ténèbres, heureux de se rappeler, par la lumière de la lampe, qu'il n'était pas empalé par le trident de quelque diable hideux, ou étendu de tout son long, pour être rôti devant le brasier de Lucifer.

La position verticale qu'il était obligé de garder, à moins de rouler sur le pavé humide à la manière des bêtes, rendait ses digestions douloureuses ; son estomac, ses intestins étaient dans un état continuel d'échauffement. Une soif ardente le dévorait ; le vin qu'il buvait à flots pour éteindre ces ardeurs lui paraissait un breuvage affadi. Le café pris à fortes doses donnait du ton à son estomac. Bientôt tout cela n'eut plus qu'une action bien faible sur ses organes blasés : il lui fallut l'eau-de-vie, la terrible eau-de-vie, et la plus forte encore, celle qui corrode et donne un mouvement galvanique au système nerveux irrité par un genre de vie barbare et contre nature.

Si le père Basile eût voulu, il aurait pu raconter les visions de saint Antoine dans le désert : le diable, tour à tour jeune fille séduisante venant poser ses lèvres voluptueuses sur sa poitrine et solliciter ses sens, ou, monstre hideux, se précipitant sur lui

pour le dévorer, ou muni de chaînes bruyantes, d'instruments funèbres, l'assourdissant de sa musique infernale et l'empêchant de prendre l'indispensable sommeil.

Pendant tout le mois de mai passé par le moine à Saint-Aventin, Marthe n'eut pas une seule fois à refaire le lit qu'elle lui avait préparé. Mais, le matin, le malheureux fanatique était brisé. Ses grosses chairs joufflues, colorées le jour, étaient livides et marquées çà et là de taches rouges, comme s'il fût sorti d'une agonie de sang.

La célébration de la messe lui rendait un peu de calme. Cet homme, d'une foi instinctive et mal raisonnée, trouvait dans les saints mystères l'apaisement des ardeurs de son âme surexcitée par les doubles excès du vin et des veilles. Il y a un Dieu pour les enfants, pour les faibles et pour les fous.

Quelquefois Julio, levé lui-même de bonne heure, pour se livrer aux saintes joies de l'oraison devant l'autel, était touché de pitié pour ce misérable.

— Voilà, se disait-il, où mène l'exagération d'une vérité! Voilà comment ce moine dompte sa chair et la torture affreusement pendant la nuit; il la galvanise le jour par les liqueurs fortes jusqu'à l'enivrer. Est-ce là ce que l'Évangile a appelé mortifier sa chair? O fakirs chrétiens, quand disparaîtrez-vous de l'Église!

La veille du premier mai, le capucin commença

sa mission et monta en chair. Il avait eu autrefois une voix très-belle. Cette voix forte encore, mais sonore comme une cloche de village fêlée, n'avait gardé que des intonations tour à tour rauques et stridentes qui blessaient l'oreille. Malgré cela, pour tout au monde, il n'aurait pas manqué de chanter un de ces vieux cantiques, autrefois si populaires dans les campagnes, avant chacun de ses sermons. Celui du premier jour avait pour refrain :

Accourez, peuple fidèle,
Venez à la mission.
Le Seigneur qui vous appelle
Veut votre conversion.

Quand le gros moine, dont l'énorme gaster dépassait de largeur la petite chaire de Saint-Aventin, entonnait une fois ses cantiques qu'il accompagnait de gestes expressifs et de mouvements des yeux qui semblaient lancer des flammes; quand les ombres de la nuit descendaient lentement sur cette nef à demi éclairée, où étaient entassés au centre les femmes accroupies, et dans le pourtour les montagnards debout, tenant leurs larges chapeaux à la main, et que tous les regards se portaient vers cet homme au costume étrange, à la face rougie, à la voix terrible et sépulcrale, il y avait un sentiment d'incroyable fascination. On se demandait si on assistait à quelque fête nocturne donnée par les sorciers dans un sabbat, ou bien si l'on se

trouvait dans l'humble maison de Dieu, où le prêtre enseigne à adorer et à aimer.

Nous ne suivrons pas toute la série des sermons du père Basile ; ils ne brillèrent ni par le raisonnement ni par le style. De loin en loin, quelques éclairs d'une âme ardente produisaient dans l'auditoire cette sensation vive qui est une des grandes jouissances que procure l'art oratoire. Mais cela tombait bien vite. Arrivaient les lieux communs qui se traînent dans toutes les chaires ; des histoires apocryphes ou douteuses, des exclamations de mauvais goût, des hyperboles de l'autre monde, trop souvent des crudités de langage auxquelles les oreilles, même les moins délicates, n'étaient pas accoutumées. L'ensemble de tout cela formait une prédication bruyante, excitant fortement le cerveau et agissant sur l'esprit à la manière de ces nourritures lourdes qui fatiguent et dans lesquelles l'estomac trouve un bien pauvre aliment. C'était le vieux système de la chaire appliqué aux missions des campagnes, système usé aujourd'hui et dont se blessent même certaines populations rurales plus policées qu'autrefois.

Julio avait, on le suppose, une autre manière d'instruire les bons montagnards. Il s'amusa à écrire l'histoire drôlatique de la mission du père Basile. Il avait indiqué les sujets de sermons, les cantiques chantés, les histoires curieuses dont

étaient farcis les discours du Père. Nous n'avons trouvé dans ces mémoires que deux ou trois pages de ce récit.

Les sujets de prédilection du moine furent l'enfer, le jugement dernier, la danse, le travail du dimanche, le rosaire, la dévotion au Sacré-Cœur.

Il fit trembler toutes les jeunes filles de Saint-Aventin, lorsque, de sa grosse voix, il entonna le cantique sur la danse :

Funeste danse!
Qui séduis les cœurs des humains,
Quoique innocente en apparence,
Tu fais toujours trembler les saints.
Funeste danse!
O cercle impie!

Oui, ton centre c'est le démon;
Les danseurs sont la compagnie;
Le lieu du bal est sa maison,
O cercle impie!

D'affreux supplices
Puniront vos fausses douceurs.
Autant vous goûtez de délices,
Autant vous souffrirez, danseurs.
D'affreux supplices!

Son sermon sur le Rosaire avait été le plus curieux de tous. Julio l'avait retenu en grande partie. C'est là que se trouve l'histoire suivante, la plus merveilleuse qu'on puisse raconter et que nous reproduisons ici textuellement :

« La protection de Marie est si bien assurée à tous ceux qui ont de la dévotion pour elle, que cette protection s'étend sur les bêtes mêmes. Et ici, mes frères, ne croyez pas que je vous fabrique une histoire. Elle est des plus authentiques. Elle a eu lieu dans une ville d'Italie. Dans ce pays-là, ce n'est pas comme chez nous : on est très-dévot à la sainte Vierge. Or, une dame avait un perroquet, et ce perroquet était fort habile; mais au lieu de lui enseigner de vilains mots, des jurons, on lui avait appris à dire pieusement : *Ave, Maria.* Un jour donc que le perroquet était perché sur son juchoir, devant la porte de sa maîtresse, voici qu'un énorme milan planant dans les airs l'aperçut, fondit sur lui, et, le saisissant dans ses fortes serres, l'emporta à la vue de tout le quartier, malgré ses cris de désespoir. Mais, ô miracle! à peine le pauvre oiseau se sentit perdu qu'il eut recours à son invocation favorite et se mit à crier de tout son cœur : *Ave, Maria! Ave, Maria!* La sainte Vierge exauça la prière du perroquet; car, aussitôt qu'il eut prononcé cette belle parole, le milan le lâcha et vint tomber lui-même, tout calciné par la foudre, sur la terrasse de la maison. Le fait a été attesté par des témoins dignes de foi, et je l'ai lu, mes frères, dans un livre destiné à raconter les miracles de la sainte Vierge. »

Il en ajoutait une autre non moins curieuse et surtout non moins authentique.

« Un jour, dit-il, une femme très-dévote à la sainte Vierge alla, à l'insu de son mari, faire un pèlerinage. Elle comptait bien rentrer le soir ; mais un orage des plus violents survint ; impossible de regagner le toit conjugal. Le lendemain matin, la pauvre femme arriva toute tremblante. Elle s'attendait à une triste réception ; le mari était brutal. Mais, ô surprise ! il la voit entrer et ne lui fait pas un reproche ; il ne s'était pas aperçu de son absence.

« La sainte Vierge avait pris la figure de cette brave femme et avait vaqué pour elle, dans la soirée, aux soins du petit ménage ; et elle n'avait pas quitté la maison un moment, jusqu'à l'arrivée de la véritable épouse (1). »

Julio eut toutes les peines du monde à retenir un fou rire, en pensant malgré lui à toutes les suites possibles du dévouement de la sainte Vierge. Il trouvait l'histoire du bon père médiocrement édifiante.

Après les grandeurs de Marie, le Père capucin avait raconté les grandeurs de saint Joseph. Il avait fait un sermon particulier pour recommander le

(1) Cette histoire se trouve dans la troisième partie des *Gloires de Marie*, par saint Liguori.

mois de saint Joseph comme une dévotion des plus merveilleuses.

« On a eu raison de vous enseigner que jamais fidèle serviteur de Marie ne périra; et moi je viens vous dire (et alors il se dressait en athlète dans sa chaire), je viens vous dire : Jamais fidèle serviteur de saint Joseph ne périra. »

Le soir même de ce sermon, il distribua à la porte de l'église un petit livre sur la dévotion de saint Joseph, comme un souvenir précieux de cette mission, recommandant ce livre à ceux qui savaient lire, pour qu'il devînt, le soir, la lecture dans chaque maison.

La générosité du moine fit un effet prodigieux sur l'esprit des paysans, très-peu donnants de leur nature et très-sensibles aux cadeaux. L'auditoire ne fit que s'augmenter du jour où le Père annonça qu'il distribuerait ainsi successivement d'autres petits livres, des médailles et de jolies images.

Cependant les sermons continuèrent. Enivré du concours de ce bon peuple de montagnards, l'orateur ne connut plus de bornes dans les bizarreries de ses légendes et l'exagération de son ascétisme.

Un soir qu'il prêchait sur les âmes tièdes que Dieu vomira de sa bouche, il raconta l'aventure d'une religieuse qui communiait tous les jours, mais qui, cependant, un beau matin, se trouva

possédée du démon. Il fit un tableau de l'état de tiédeur tel, que le petit nombre de jeunes filles pieuses qui fréquentaient les sacrements en furent horriblement effrayées; et quand le peuple commença à sortir de l'église, l'une d'elles, fille très-sage, mais tête faible et dont le système cérébral était facile à ébranler, alla se mettre devant la porte de l'église, criant à tue-tête : « Je suis possédée du démon. C'est moi qui ai fait des communions sacriléges... Oui, je le sens, il est en moi, le démon! Il faut que le Père vienne m'exorciser. » — Et elle se tordait dans des convulsions horribles.

La pauvre enfant était folle.

Le révérend Père opinait fortement pour un exorcisme; mais Julio donna le conseil à la famille de recourir à un traitement. L'enfant fut envoyée dans une maison de santé, à Luchon, au grand désespoir du Père, qui soutenait que la chose était grave, et qu'elle aurait dû être examinée sous tout autre point de vue que celui de la science médicale. Il manquait là une belle occasion de faire souffrir le diable en le chassant du corps de la possédée.

Julio, averti par son droit sens, voyait avec une peine qu'il pouvait difficilement contenir l'excitation religieuse produite, au sein d'une population ignorante, sans aucun profit pour les âmes. Il ne voulut pas cependant s'exposer à quelque conflit

avec l'archevêché en donnant congé à son capucin. Fidèle aux obligations du sacerdoce, il garda son esprit de soumission envers l'autorité et de mansuétude envers tous.

Il toléra donc le moine qu'on lui avait imposé d'office, se donnant pour unique vengeance, lorsqu'à la fin de ses copieux dîners, le capucin buvait de fortes rasades d'un bon vin vieux d'Espagne, de lui faire des taquineries malignes qui mettaient hors de lui le moine au cerveau déjà échauffé.

— Ah ! mon Père, lui disait-il, vous prenez une peine bien inutile. Que voulez-vous que comprennent mes paroissiens à tout ce que vous leur débitez de doctrine ascétique ?

— Oh ! qu'ils comprennent bien ! L'esprit de Dieu parle aux petits et aux ignorants.

— Oui, quand on se met à leur portée, qu'on leur enseigne des choses pratiques, des devoirs de chaque jour à remplir dans la famille, des privations à supporter, des injures à pardonner.

— La piété est utile à tous.

— Sans doute ; mais la piété, c'est le devoir accompli. Voyons, mon Père, ces hommes que vous avez chaque soir devant vous et qui vous écoutent, parce que votre voix forte, vos gestes, votre éloquence à images les frappent vivement, savez-vous ce qu'ils sont ? Des bûcherons, des laboureurs, des

pastours (gardeurs de troupeaux), des contrebandiers déguisés sous le nom honnête de chasseurs d'isards. C'est beaucoup que le prêtre puisse leur faire comprendre qu'ils ont une âme faite à l'image de Dieu, et qu'ils auront à lui rendre compte des actions de toute leur vie. Ils ont plus la crainte du diable que celle de Dieu, et encore plus de foi dans les sorciers que dans tous les missionnaires du monde. Imprégnés de toutes sortes de superstitions, ils dénaturent la religion elle-même. Il est très-fréquent qu'ils viennent demander des messes pour se venger de quelqu'un qui leur a fait tort, qu'ils soupçonnent seulement d'avoir *jeté un sort* sur leurs bestiaux, ou, *par un mauvais œil*, de faire périr de langueur quelques-uns de leurs enfants. Joignez à cela les voleries enracinées dans les habitudes de la population, les bestialités honteuses des pastours, les mœurs tellement libres de cette jeunesse que le proverbe pyrénéen est celui-ci : « C'est une fille bien sage : elle n'a eu qu'un enfant; » le brigandage armé qui s'exerce par la contrebande et qui met en honneur chez eux le métier de bandit, et vous aurez une idée vraie de ce peuple devant lequel vous prêchez une si belle spiritualité.

Hélas! mon père, avant d'en faire des mystiques, il faudrait les préparer à être chrétiens, les imprégner pendant plusieurs générations des idées

de justice et de devoir, et arriver enfin à en faire des hommes.

Mais, après votre départ, ils seront ce que vous les avez vus le premier jour.

— Vous êtes désespérant, monsieur le curé.

— Désespérant tant que vous voudrez, mais je suis dans le vrai.

— Alors il ne faudrait pas de missions?

— Je n'en vois pas trop la nécessité.

— Et que deviendrait le précepte même : Allez et enseignez?

— Oh! ceci c'est autre chose : missions et enseignements sont deux.

— Ainsi nous, religieux missionnaires, nous sommes donc inutiles?

— Je ne dis pas cela.

— Mais à peu près.

Et le capucin, prenant une dernière rasade de vin d'Espagne chaud et parfumé, introduit précisément à Saint-Aventin par la contrebande, se levait, lançait un regard furieux à son contradicteur, et allait repasser dans sa mémoire les vieilleries de prédication qu'il devait débiter au peuple.

Les moines sont infaillibles : on ne les corrige pas.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE.

LE JEUNE PRÊTRE.

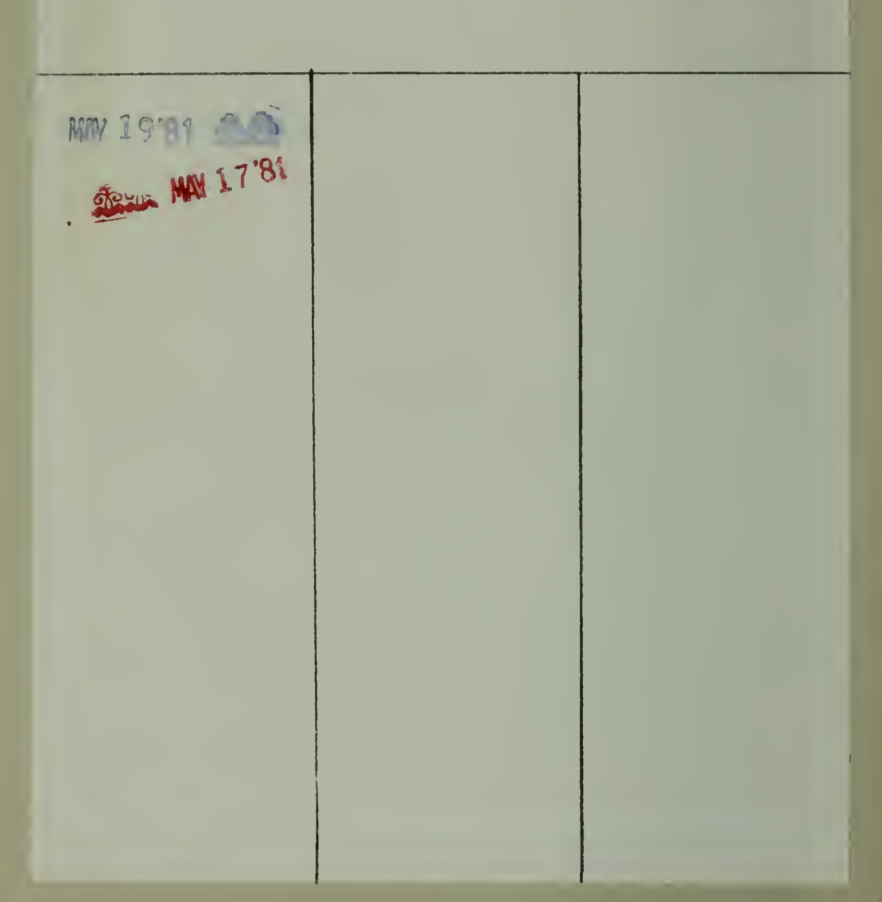
DEUXIÈME PARTIE.

LES PREMIÈRES MEURTRISSURES.

TROISIÈME PARTIE.

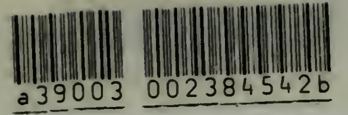
UN PRESBYTÈRE DANS LA MONTAGNE.

1677. — Paris — Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
MAY 19'81
MAY 17'81





PQ 2364 .M4M3 1864 V1
MICHON, JEAN HIPPOLYTE
MAUDIT